AMER #2

LA DOMESTICITE

Philosophie de la demeure

MMVIII

La jolie photo de couverture, intitulée *Créatures du 3ème type*, est tirée de la série «*Les Quasimodogs*» du photographe SÉBASTIEN FANTINI. Elle fait la narration de la relation entre l'homme et les chiens qu'il crée à son image, pour son usage, et l'utilisation idéologique de la peur qu'ils suscitent dans l'espace public par les différents gouvernements de l'union européenne. Créés en 2001, les Quasimodogs sont plus que jamais d'actualité. Une partie de cette série a été publiée dans l'épatante revue *Hermaphrodite*. Pour découvrir le travail de l'ami Sébastien, consultez son site à l'adresse suivante : http://fantinipictures.com/

SOMMAIRE

Idées
Les deux morales par Nietzsche 27
L'esclave par Rémy de Gourmont 56
Amour Bestial par Peter Singer 81
Le Journal d'une femme de chambre par Rachilde 111
Fragments ancillaires 26- 98-185
Artisses, philosophes et chieurs d'encre par Le Père peinard 187

Interventions
Le Chourinage et son abîme par Ian Geay 5
Fétichisme et domesticité par Emily S. Apter 59

Entretien
Céline Beaudet et Anne Steiner 115

Poèmes et chansons
Les Foetus par Mac-Nab 25
Réponse d'un voyou par Jules Jouy 183

Nouvelles
Pauvre Tom par Octave Mirbeau 43
Leurs Soirs par Jean Lorrain 53
Mademoiselle par Marie Laure Dagoit 77
Méchante par Lolita M'Gouni 89
Simulacre par Mademoiselle Anonyme 149
Souvenirs d'enfance par Sacher Masoch 155
Le Lapin par Hugues Le Roux 169
Je n'ai aimé que toi par Marie Laure Dagoit 175

Actualités
Lectures 36
Appel à contribution 48
La revue des revues 31-57-87-159
Le Borarysme par Stéphane Beau 33
*Mort aux bourgeoi*s par Jean-Marc Delpech 99
Sang d'encre 101
Chapardage 103
Rien n'est vrai tout est possible par Ian Geay 161
Maisons amies 179

THE OLD KING'S HEAD.
WATNEY, COMBE, REID & CO'S FINE ALES

Le chourinage et son abîme

L'écriture comme processus de domestication

par Ian Geay

Elle renversait son visage soumis, d'une tendresse suppliante, découvrait son cou nu à l'attache voluptueuse de la gorge. Et lui, voyant cette chair blanche, comme dans un éclat d'incendie, leva le poing, armé du couteau. Mais elle avait aperçu l'éclair de la lame, elle se rejeta en arrière, béante de surprise et de terreur.
- Jacques, Jacques... Moi, mon Dieu ! Pourquoi ? Pourquoi ? Et il abattit le poing, et le couteau lui cloua la question dans la gorge.

Emile Zola, *La Bête humaine*[1].

En février 1810, Napoléon impose aux bouchers des réglementations strictes. La principale concerne l'interdiction des tueries particulières *intra-muros*, assortie de l'obligation d'abattage dans des établissements municipaux construits à cet effet, loin des quartiers du centre de la capitale. Les tueries particulières, à même la chaussée, heurtent la sensibilité de certains riverains qui se plaignent aux autorités du « ruissellement du sang sur les pavés » et de « l'étalage des déchets et abats à chaque coin de rue ». En 1818, cinq abattoirs publics sont livrés aux professionnels de la viande, tous pourvus d'eau et de conduits d'évacuations des eaux souillées. En 1832, l'épidémie de choléra, qui fait plus de 20 000 morts dans la capitale, accélère l'institutionalisation des lieux d'abattage. La police interdit la conduite du bétail à l'intérieur de Paris empêchant l'approvisionnement des tueries à domicile. Et c'est entre 1863 et 1867 que Georges Eugène Haussmann ordonne la construction des abattoirs de La Villette, présentés comme oeuvre de salubrité et d'utilité publique. Si la première intention consiste à concentrer l'activité géographiquement, dans un lieu clos, pour une meilleure surveillance sanitaire, elle conduit aussi au regroupement des artisans bouchers. Le partage d'un même espace ne modifie pas les techniques de travail qui demeurent sensiblement les mêmes. Par contre, on assiste à partir des années 1870 à une surveillance et à

un contrôle accrus de la profession. La loi du 21 juilet 1881 fixe la structure administrative de la « police sanitaire des animaux », constituées de vétérinaires, et non plus, comme avant, de maréchaux ferrants et de bouchers. Ces derniers, qui ont la réputation d'être rétifs à toute autorité, voient d'un très mauvais oeil la mise en place de l'abattoir, lieu de contrainte et de contrôle de leur activité, et se soustraient dès qu'ils le peuvent à la surveillance sanitaire. La municipalisation de l'abattage provoque alors, à la fin du dix-neuvième siècle, diverses formes de résistance et l'errance de certains bouchers qui refusent l'industrialisation de leur activité. Les autorités s'inquiètent alors des « bouchers voyous » qui continuent d'officier illégalement, au coeur de la ville ou en banlieue, mais également de la circulation *intra-muros* de jeunes gens violents : les garçons bouchers, jusqu'alors casaniers, se déplacent[2]. Le 23 Novembre 1886, le corps démembré d'une jeune prostituée parisienne est retrouvé disséminé devant l'église de Montrouge. La tête, les jambes et le bras droit ont été tranchés et il manque le sein droit et l'utérus. Que ce soit l'oeuvre d'un membre de la guilde, d'un mercandier ou d'un nostalgique des billots au coeur des rues de la capitale, il faut bien se rendre à l'évidence : les mesures prophylactiques ne sont pas suffisantes pour endiguer la boucherie de rue, et on s'obstine à saigner au coeur des grands centres urbains en cours d'industrialisation. Le sang coule toujours sur les pavès de Paris comme de Londres. Mais les bêtes se font plus rares et les carcasses ne sont plus les mêmes.

Londres : 1888

Polly Nicholls, Annie Chapman, Catherine Eddowes, Elisabeth Stride et Mary Jane Kelly en font la douloureuse expérience, au coeur de ce qu'on a appelé le « carré du Mal », à Whitechapel, un quartier de l'*east end* londonien. Ces cinq prostituées paraissent avoir été assassinées selon le même mode opératoire, au milieu de la nuit, en flagrance, et dans une zone densément peuplée, rappelant tantôt l'idée d'un crime sacrificiel, tantôt l'oeuvre d'un véritable boucher comme le suggère la description faite du corps d'Annie Chapman par le docteur Philipps, médecin légiste :

Les jambes étaient repliées vers le haut, les pieds reposant sur le sol et les genoux tournés vers l'extérieur. Le visage était tuméfié et tourné vers la droite, la langue passant entre les dents de devant. […] L'intestin grêle et d'autres morceaux d'organes se trouvaient par terre à droite au-dessus de l'épaule droite, rattachés par une boucle de l'intestin au reste de l'estomac. Il y avait beaucoup de sang, et une partie de l'estomac par-dessus l'épaule gauche. […] La gorge était profondément entaillée[3].

Pourtant, malgré la sauvagerie de ce meurtre et le désordre qu'un tel découpage implique, personne ne semble avoir été témoin du crime et la marée-chaussée demeure impuissante face à cet assassinat et ceux qui suivent. Elle ne parvient ni à expliquer les motivations du criminel ni à l'identifier. Pure création journalistique, Jack l'éventreur, principal suspect dans cette affaire, reste au final aussi anonyme que polymorphe ; son sobriquet permet de rehausser l'éclat de ses exactions, mais ne le confond nullement puisqu'il ne renvoie qu'à la modalité des meurtres. Des manières de boucher dit-on. Mais derrière ces mots peuvent se cacher un mercandier, un policier, une prostituée, un anarchiste juif, un médecin, un journaliste, un simple habitant de *Whitechapel*, une infirmière ou un érotomane, autant dire tout le monde et personne comme le souligne Jean Lorrain dans une chronique de *Pélléastres* :

Etait-ce un sadique, un aberré passionnel ou un professionnel du meurtre, un vulgaire va-nu-pieds des bas quartiers de Londres opérant, à raison de vingt sterling, cinq cents francs, l'utérus pour le compte d'un Américain excentrique, macabre collectionneur de pièces anatomiques d'un nouveau genre qui faisaient de son sicaire comme l'anonyme Don Juan de la prostitution et de l'assassinat ?[4]

En ce qui nous concerne, résoudre cette affaire ne présente aucun intérêt. Nous n'en avons d'ailleurs pas la prétention. Nous ne sommes ni des détectives, ni des justiciers sur le tard ; encore moins des auxiliaires de police. Par contre, ces crimes, attribués au célèbre tueur en série londonien, permettent l'éclairage, à travers l'assomption du fait divers et l'avènement de la culture journalistique, de deux processus distincts, l'un policier, l'autre littéraire, mais tous les deux liés à la volonté de domestiquer le *vivant*. Se pencher sur l'éviscération finisèculaire et son encre violette c'est tenter de voir ce sur quoi ouvre cette possibilité à la fin du dix-neuvième siècle de jouir de l'expérience de la finitude humaine comme d'un spectacle.

Bloody sunday

L'Angleterre des années dix-huit cents quatre-vingt est traversée par de durs clivages sociaux et des tensions sexuelles importantes qui viennent niveler de manière très sensible les populations urbaines au sein de cette grande métropole que constitue Londres. La Babylone moderne se révèle ainsi dans les traits de la capitale anglaise en proie à la déliquescence morale, au « péril rouge » et aux métissages culturels, raciaux et sexuels qui trahiraient une certaine désintégration du système social. Le quartier Est de Londres concentre toutes les angoisses puisqu'il constitue les bas-fonds de la ville, indispensables à la liturgie victorienne. Les ouvriers, dans

leur majorité, partagent les mêmes logements que le vivier criminel, du moins les mêmes quartiers. La promiscuité des classes laborieuses avec les professionnels et les intermittents du crime représente un danger notable pour la société bourgeoise, et nourrit les fantasmes d'une révolution sanglante dont le spectre de l'épisode français fait redouter l'éminence, à travers notamment l'oeuvre de John Moore[5]. Les socialistes organisent de nombreuses manifestations de chômeurs de *l'East End. Ils* sont de plus en plus nombreux depuis le surgissement d'une profonde crise économique, en 1873, au sortir d'une période de prospérité et de paix sociale imputable aux syndicats, qui ont séduit l'aristocratie du prolétariat, et rompu avec les stratégies offensives de la base[6]. Le mouvement ouvrier prend conscience, au début des années 1880, de l'impasse du syndicalisme, et s'ouvre aux théories de l'américain Henry George, apôtre de la confiscation de la rente du sol et de sa redistribution, et aux thèses marxistes d'Henry Mayers Hydmans[7]. Ce sont sur ces bases qu'il faut appréhender les manifestations de chômeurs auxquelles se sont agrégés de nombreux sous-prolétaires, immigrés et nouveaux venus, qui grossissent la masse des mécontents. Lorsque ces gueux, jusqu'alors tournés vers le Sud, se dirigent vers le Nord des quartiers huppés londoniens, l'émeute gronde. Le 8 février 1886, deux milles personnes suivent les socialistes dans les artères commerçantes de Picadilly, d'*Oxford Street* et autres rues St James. Les pierres volent contre les clubs aristocratiques ; les débits de boissons, les bijouteries et les magasins de luxe sont pillés. Les passants choqués sont délestés et la crainte de la guerre sociale refait surface autour de l'agitation contre-révolutionnaire menée par le parti de l'information. Pendant les dix-huit mois qui suivent ces événements, Londres assiste à des actes sporadiques de pillages, de nombreuses émeutes dans les sanctuaires de la Marchandise et une pléiade de manifestations associées à des *meetings* et des harangues spontanées appelant au soulèvement populaire. La société victorienne, peu rassurée par sa police, craint le déchaînement sauvage des masses laborieuses qui renverserait l'ordre établi et viendrait à confisquer les propriétés privées, chose sacrée en Angleterre. La tempête culmine le 18 novembre 1887 lorsque le prolétariat en lutte de Londres et de ses environs tente de pénétrer dans Trafalgar Square où toute réunion publique avait été interdite sur l'ordre du préfet de police, Charles Warren. Cette manifestation, initialement organisée pour critiquer la politique menée contre l'Irlande, est alors violemment réprimée par la police qui arrête en masse les manifestants, faisant de nombreux blessés et un mort[8]. Force resta à la loi ce jour de *dimanche sanglant*[9] et la répression permit aux autorités enhardies de tenir en respect le « Londres des exclus ». Pour cette fois. Mais pour combien de temps encore ? Disparues du paysage urbain, les scènes de boucherie n'ont jamais été aussi présentes dans l'esprit des gens. A la fois proches et lointaines, les rivières pourpres rayonnent d'une aura ténébreuse, promesse d'heures cruelles.

Le carré du mal

Au sein des grands foyers de l'East End, l'ouvrier conscientisé côtoie également les ribaudes de quartier, ou les prostituées de maisons closes, qui incarnent l'autre grand fléau pour la frange bourgeoise de la société victorienne. Les *social diseases* votées entre 1865 et 1869 autorisent l'arrestation et l'hospitalisation des prostituées infectées par la syphilis et autres maladies vénériennes[10]. Elles ont pour but avoué de combattre les risques d'infection dans les garnisons de l'armée et les bases navales. Mais la loi portait également sur les quartiers pauvres de la capitale : sous simple ordre d'un juge de paix, une femme soupçonnée de se prostituer pouvait être conduite de gré ou de force dans un hôpital pour y être contrôlée, puis soignée, pendant au moins trois mois. Considérées comme une atteinte aux libertés individuelles, ces lois devinrent rapidement la cible de nombreuses associations de citoyens, d'évangélistes bourgeois et de comités d'ouvriers radicaux auxquels s'allièrent quelques féministes. En luttant contre ces lois, elles espéraient mettre en lumière ce qu'elles disaient être la tyrannie sexuelle des hommes et mettre fin aux brutalités domestiques et masculines en exigeant le droit à l'information en matière sexuelle. Ces prises de position permirent d'appréhender la sexualité publiquement et de trahir la duplicité des hommes qui participaient à la propagation des maladies imputées aux seules prostituées. Mais cette agitation conduit à l'amendement d'une nouvelle loi, le *criminal Law Amendment Act*[11], qui repousse l'âge du mariage de treize à seize ans pour la jeune fille, élargit les pouvoirs de la police dans la surveillance des lupanars et rend illégal tout acte indécent entre individus du même sexe. Des comités de vigilance citoyenne s'organisent parallèlement aux actions jugées insuffisantes de la police, et s'attaquent aux théâtres, bordels et lieux de « *pornographie »,* afin de moraliser la population civile et de condamner toute sexualité extra-conjugale et non reproductrice.

Whitechapel se trouve aux portes du vaste *East End*, centre prolétaire de Londres, et permet de faire le tracé d'une zone d'ombre : celui des bas-fonds. Au regard de la *middle class*, ce quartier, composé entre autres de réfugiés Juifs, est le décor adéquat pour camper le spectacle d'une succession de crimes atroces, « un paysage en clair obscur, un monde troublant de sexe illicite et de crime, à la fois excitant et dangereux[12] ». L'axe principal de *Whitechapel*, rendu facilement accessible du *West-End* grâce aux nouvelles voies de communication, concentre des individus d'origines sociales très différentes, attirés par l'excitation des sens et la recherche de plaisirs interdits. Mais le victorien craint autant la mobilité des individus que l'absence de cordon sanitaire autour de ces *taudis* et la perméabilité aux maladies galopantes qu'elle permet. Cette peur de la contamination

est d'autant plus forte qu'elle est sous-tendue par des problématiques de classe, de race et de genre. L'homme bourgeois considérait ce « dépotoir » d'ouvriers, d'émigrés, de pauvres et de prostituées comme le « chancre qui défigurait la capitale du monde civilisé »[13] . Le « carré du mal », comme les journalistes le nommèrent, permit de localiser en termes très manichéens le lieu d'expression des forces obscures qui s'abattaient sur la Capitale et cultiva, chez le lecteur, la pastorale de la peur héritée des prédications protestantes, calvinistes et anglicanes. Comme l'explique Judith R. Walkowitz, c'est dans ce climat d'extrême tension sociale et sexuelle que surgit Jack l'éventreur.

Les villes tentaculaires

Desnos décrit la première victime comme alcoolique, divorcée et de moeurs plutôt légères[14]. Cette description d'une ivrognesse en proie à une vie dissolue renvoie à la déchéance de ces filles perdues, que décrivaient avec compassion féministes et radicaux de l'époque. Cette sympathie pour les femmes du peuple teintée de culpabilité cédera rapidement à la répulsion du lectorat bourgeois, récemment entré en guerre contre le fléau social que représente la prostitution et qui s'indigne de la désintégration de la cellule familiale classique. Rappelons ici les réactions similaires de la société new-yorkaise face au meurtre de Mary Rogers dans les années 1840. Edgar Allan Poe fait référence à l'assassinat de cette jeune femme dans une nouvelle intitulée Le Mystère Marie Roget[15]. Le titre ne porte pas sur l'identité de l'agresseur, mais sur celle de la victime, c'est-à-dire sur l'individualité d'une jeune femme noyée dans l'étendue d'une ville émergente. Que Marie soit morte des suites d'un avortement ou qu'elle ait été assassinée par un de ses amants, un inconnu, ou une bande de jeunes, les angoisses liées à sa mort sont toutes exprimées en termes sexuels. Elles font écho au désarroi de toute une génération face aux mutations qui surviennent au sein d'une société urbaine naissante. Marie Rogers apparaît comme « une sorte de métaphore de la ville elle même[16] ». Or cette ville, est celle du désordre social, de la dégénérescence des rapports sociaux et du dérèglement des comportements sexuels. Mary Rogers, celle qui quitta publiquement la ville pour se faire avorter, et que l'on accuse post-mortem d'avoir fréquenté de nombreux hommes, n'est plus l'innocente victime en proie aux dangers de la monstrueuse métropole, mais la source elle-même des risques de la vie urbaine. Elle est à la fois la victime et la séductrice, la tentation et sa punition. Un peu comme si la mobilité d'une femme pauvre à travers la ville stratifiée et organisée socialement légitimait aux yeux de la population new-yorkaise qu'elle soit violée et assassinée. L'indignation première suscitée par la découverte du cadave devient une condamnation sans appel du comportement dissolu des mauvaises filles et de leur rôle destructeur dans

la vie de la Cité. La désacralisation opérée sur la personne de Mary brise son statut romantique de vierge vertueuse pour imposer celui de la grande prostituée qui menace de sa seule présence au monde l'intégrité physique de la nouvelle grande métropole.

Les victimes de Jack l'éventreur sont en définitive les héritières de cette dégénérescence sociale annoncée par l'affaire Mary Rogers. Ce sont des créatures misérables, perdues de vice et d'alcool, qui se prostituent pour rien et propagent l'épidémie aux beaux quartiers. Or le vice amène le vice ; le crime appelle le crime ! Juste punition en somme pour une société puritaine. Ces femmes meurent d'autant plus horriblement que leurs vies sont misérables rappelant une fois de plus les dogmes de la théologie protestante : l'horreur de soi et la certitude de la punition méritée jettent le croyant dans les bras de la miséricorde divine. Jack l'éventreur vient mettre en scène à la manière du *Grand Guignol* le langage terrorisant de la pastorale qui fonde la légitimité de la peur religieuse sur le désespoir qu'elle provoque et qui constitue l'unique chemin vers le pardon. Une peur *plaisante et délicieuse* qui rappelle les sermons des *Revivalistes* tels que Tennent pour qui la disparition de l'enfer et de sa crainte presque infantile « renverse une des principales barrières contre le vice, [et] tend à mener le monde à la débandade et ouvre les écluses à toute immoralité et anarchie »[17]. Jack l'éventreur efface l'idée même du purgatoire et incarne l'enfer sur terre. Il peut donc dans cette optique épouser les traits d'un fanatique religieux soucieux d'insuffler au coeur de la Babylone moderne la crainte de Dieu dans une rhétorique calviniste dure. Ou plus prosaïquement être l'élément fondateur d'une nouvelle mythologie urbaine sur laquelle s'appuie une volonté de surveiller la ville et d'y contrôler les moeurs. La domestication, au sens premier du terme, est en marche.

Une affaire de classe

Les textes de Wedekind et de Desnos semblent prendre parti pour l'hypothèse d'un tueur maniaque issu des couches favorisées de l'*East-End* londonien. On troque le « tablier de cuir » pour la cravate blanche et les haillons pour la cape impeccablement noire.

Lulu ouvre la porte et fait entrer Jack. Un homme de stature ramassée avec des mouvements élastiques. Le visage pâle, les yeux brillants sous des sourcils épais ; une courte moustache, la mâchoire rasée, deux touffes de favoris. Il a des mains très rouges aux ongles coupés. Son regard est fixé au sol. Il porte un manteau sombre et un petit feutre rond[18].

Selon le *Times* du 12 septembre 1888, l'assassin est un individu appartenant « aux classes aisées de la société, comme le démontrait la ruse perverse

déployée par le meurtrier tant dans les mutilations que pour échapper à la justice ». Arthur Mac Donald soutient pour sa part qu'il ne pouvait s'agir d'un aliéné. Pour lui, il s'agit bien d'un monstre, mais sa capacité à échapper aux enquêteurs prouvait qu'il était à la fois sain d'esprit, intelligent et cultivé[19]. Ces hypothèses se basent toutes sur l'extrême perversité de l'acte et la technicité de son exécution qui exige à la fois de solides connaissances en anatomie -ou en boucherie- et un certain raffinement dans l'horreur -ou l'habitude du massacre. La théorie de la folie méthodique côtoie celle d'un vague complot royal. Hypothèse peu suivie, peut-être tout simplement parce qu'elle ne répondait pas aux attentes de l'opinion publique de l'époque. Jack l'éventreur n'est en fait que le support, l'incarnation physique de faits qui le dépassent. Les réactions à ses meurtres trahissent par ailleurs une réelle fracture dans la société victorienne de la fin des années 1880 qui déborde le cadre du simple assassinat, aussi horrible et spectaculaire soit-il.

Pour les pauvres, Annie Chapman et Mary Jane Kelly n'épousaient aucunement les traits des parias que décrivait la presse puisqu'elles faisaient partie intégrante de leur communauté. Les enquêtes de voisinage offrirent de très nombreux détails sur la vie de ces femmes qui se révélèrent totalement enracinées dans le quartier de *Whitechapel*. Les différences sociales entraînant une perception très différente de la réalité des choses, elles étaient décrites par leurs voisins et amis comme parfaitement honnêtes et beaucoup niaient qu'elles aient pu être alcooliques ou prostituées, ces notions n'ayant pas le même sens selon que vous êtes enquêteur à Scotland Yard ou voleur à la tire ! La dernière victime était même très appréciée par le *Londres des exclus* que le tempérament bagarreur et imprévisible de la jeune fille séduisait. Outre le fait qu'elle ait été jolie, son penchant pour la bagarre gagnait le coeur des siens qui percevaient ce trait de caractère comme une forme de générosité que la *haute* ne pouvait entendre. Au final, c'était leur soeur, leur cousine, leur maîtresse ou leur amie qui disparaissait sous les coups de l'éventreur et rapidement la colère gronda. Elle se manifesta par des émeutes qui suivirent celles tant décriées de 1886 et 1887. La grande presse les présenta comme des mouvements de foule spontanés et totalement confus. Or, les victimes des émeutiers étaient parfaitement ciblées. Les pauvres s'en prenaient à la police qui, en plus de les persécuter, faisait preuve d'une incapacité notoire à élucider les crimes, aux Juifs qui représentaient la dernière vague d'immigration -bouc émissaire idéal en temps de crise-, et aux médecins, que l'hostilité populaire à l'égard de la récente campagne de vaccination désignait comme foncièrement fous. La foule répondait aux informations diffusées par la presse en s'attaquant à chacun de ceux dont la religion, la classe ou la race était mise en cause. L'hypothèse de « l'aristo » déclencha quant à elle un ressentiment de classe qui permit aux pauvres ouvriers de renverser le jeu du pouvoir contre leurs

supérieurs qu'ils accusèrent d'assassins et persécutèrent comme étant des monstres dégénérés par le vice et l'argent. L'affaire mit ainsi en lumière de profonds clivages de classe à travers émeutes, règlements de compte et exécutions sommaires qui accentuèrent cette fracture entre les différentes strates de la société victorienne à la fin des années 1880. Le sang continua de se répandre, à gros bouillons, au coeur de la ville, et loin des abattoirs, d'aucuns diraient pour combler un vide, l'expression sèche du Mal.

Le chourinage : geste prophylactique

En toute logique, l'hypothèse d'une femme éventreur fit également son apparition, figurant la crainte misogyne d'une grande partie de la population face à l'autonomie des femmes et au débridement de leur sexualité, exacerbés dans la figure de la prostituée[20]. La criminalité inhérente à la nature de ces filles les rendrait capables des délits les plus atroces comme ne cesse de le répéter Cesare Lombroso dans son ouvrage intitulé : *La Femme criminelle et la prostituée*[21]. Sage-femmes ou infirmières pouvaient également être soupçonnées du fait de leurs connaissances chirurgicales et surtout de l'hostilité populaire entretenue contre l'ensemble du corps médical. Le fait qu'elles soient des femmes ne faisait qu'aggraver les griefs du peuple contre l'incompétence et la perversité de cette médecine, elle aussi en pleine mutation, et qui leur permettait de toucher à un domaine jusque-là réservé aux hommes. Une autre opinion très largement répandue dans la population et qui rejoignait cette défiance, voire cette répulsion à l'égard des prostituées était que seule la putain pouvait venir à bout de la putain. Cette idée confortait l'hypothèse de l'origine prolétarienne ou sous-prolétarienne de l'assassin puisque ces crimes ne pouvaient être l'oeuvre que d'un individu issu du même milieu que celui des victimes et de manière littérale que d'une femme du même statut social que ces êtres déchus[22]. Enfin, la mort de ces prostituées fit apparaître une misogynie profondément ancrée sous-tendue par une fascination érotisée pour le cadavre. Dans le cas de Marie Rogers racontée par Poe, comme dans ceux des victimes de Jack l'éventreur, nous assistons à une réelle démocratisation du discours sur la sexualité, tout du moins, à l'exposition publique des choses liées au sexe. Les descriptions sensationnelles et morbides servent tantôt aux discours moralisateurs des conservateurs tantôt aux politiques réformistes d'un *socialisme* nécrophage. Mais elles relevent toutes d'une forme de nécrophilie littéraire liée au goût pour la mort et au dépeçage des dépouilles restantes :

Le corps avait été entièrement vidé de ses entrailles, entassées négligemment sur la table. Les seins avaient été détachés du corps à coups de couteau, sans motif apparent, puis pendus à des clous fixés aux murs de la pièce. Des

lambeaux de chairs pris aux cuisses et à d'autres parties du corps étaient éparpillés tout autour, si bien que les os du cadavre se trouvaient mis à nu. Comme dans d'autres cas parallèles, certains organes avaient été prélevés et leur absence laissait présumer que le meurtrier les avait emportés avec lui[23].

Le travail classique d'un chirurgien est d'ouvrir le cadavre qu'on lui amène. Dans le cas présent, il a pour but non pas de disséquer un corps pour y déceler les raisons du décès, mais de le reconstituer pour constater ce qui a disparu, autre manière de forcer le mystère de *l'essence* féminine. C'est aussi le moyen de tenter de combler le néant en même temps que de pallier à la dislocation du corps social. La boucherie n'est plus le dépeçage anarchique du cadavre au coeur de la ville ; c'est à présent le recouvrement spectaculaire du démembrement au sein de l'abattoir. L'animal est transformé en viande. La femme en icône de la femme.

Le peuple, en s'emparant de ces descriptions et en fouillant la dépouille de papier de Mary et des victimes de *Whitechapel,* jouirait de ce qui constitue une expérience esthétique. La maladie interdit le toucher érotique et met en garde contre la sexualité polluée et polluante, c'est-à-dire contre tous les rapports sexuels dont la finalité est autre que reproductrice. Mais lorsque la prostituée décède, la maladie disparaît, elle aussi. La mort autorise le toucher *post-mortem,* car elle purifie la pécheresse de ses souillures. La répugnance pour la prostituée disparaît en même temps que les agents contagieux et infectieux quittent le corps de la victime, rendant au public ce corps, source de désir et d'excitation, que la maladie avait confisqué. Le passage du corps vicié au corps sain et aseptisé est rendu possible par la médiation d'un geste esthétique et spectaculaire : le chourinage et son abîme ! Le récit de la chute de la prostituée, puis de son éviscération, est ce qui permet sa transformation en icône. Grâce à la mise en scène des crimes de Jack l'éventreur, nous passons de la femme et son mystère à l'image de la femme et à sa domestication. C'est sans doute dans ce processus d'esthétisation du crime que réside la modernité de Jack l'éventreur dans l'imaginaire de la fin du dix-neuvième siècle.

Domestication policière

Les premières victimes de ces réactions sont les prostituées, car elles personnifient la corruption et le vice malgré les dénégations de Joséphine Butler qui tente de rappeler que les hommes ont également leur part de responsabilité dans le jeu prostitutionnel. Ces meurtres représentent un conte moral terrifiant, puisque l'assassin frappe les femmes de mauvaises vies qui dégraderaient leur « nature féminine » pour quelques deniers. La sympathie éprouvée quelques mois auparavant pour ces filles déchues se

transforme en répulsion maladive qui aboutit à l'organisation de milices populaires, patrouilles exclusivement masculines chargées de protéger la population contre l'agresseur mais surtout d'assainir les quartiers gangrenés par la prostitution renouant avec les comités de vigilance qui existaient avant l'abrogation des lois sur les maladies vénériennes. Ce sursaut puritain et sécuritaire se traduit par la fermeture d'une pléthore de maisons closes et de nombreuses violences masculines à l'encontre de femmes rebelles au nouvel ordre moral imposé par ces vengeurs autoproclamés. Cette violence s'attaque en particulier à la mobilité géographique, économique et sociale que symbolise et incarne la prostitution. L'étendue des violences à l'encontre des femmes dépasse d'ailleurs ce seul cadre, mais lui est systématiquement associée comme dans le cas de Marie Rogers. Dans *Lulu* de Wedekind, l'entrée en scène de Jack l'éventreur permet de punir Lulu qui meurt « victime d'une confrontation entre deux forces libidinales : la sexualité débridée et dégénérée du mâle, et le chaos sexuel de la femme émancipée[24] ». Le schéma de la pièce est simple en ce qu'il résume la mentalité de l'époque : une femme rebelle, qui cherche à s'émanciper, est conduite par la furie de son sexe à se prostituer. Or, le vice appelle le vice : elle rencontre le pendant masculin de la dégénérescence sexuelle dans la personne de Jack l'éventreur qui l'estourbit dans une dynamique de destruction naturelle, un processus macabre de l'ordre du darwinisme social. Tout cela n'est au final qu'une histoire de mathématiques et de rhétorique arithmétique où l'addition des négatifs les annule : le même détruit le même. L'affaire Marie Rogers à New-York, Jack l'éventreur à Londres, Prado ou Pranzzini, à Paris, incarnent dans l'inconscient collectif l'idée selon laquelle la ville est un lieu dangereux, livré tantôt aux bandes de voyous sans surveillance, tantôt aux hordes de chômeurs et de révolutionnaires débraillés, tous des bouchers en puissance, un endroit interlope exposé aux violences arbitraires les plus horribles, bref un lieu de perdition. La femme, en particulier, ne doit pas se promener seule dans cet espace urbain vicié et corrompu, car elle s'expose au viol et au meurtre.

Selon Judith R. Walkowitz, l'éventreur a joué un rôle important dans la diffusion de ce sentiment de vulnérabilité qui hante les femmes lorsqu'elles évoluent seules dans l'espace urbain. Il est devenu le mythe moderne de la violence masculine contre les femmes qui fait de la ville un endroit peu conseillé à celles qui osent transgresser les frontières de la sphère domestique ou maritale[25]. Dans cette optique, le tueur en série menace non seulement les prostituées, mais aussi les honnêtes femmes qui sont exposées à la colère des classes laborieuses. Tout cela renforce une ségrégation à la fois sociale et sexuelle, puisque les femmes sont tenues de se soumettre à la protection virile de leurs époux et de rester dans les quartiers qui leur sont réservés tandis que les hommes jouissent d'une liberté de circulation sans limites. On assiste ainsi à une reconduction de la terreur provoquée par ces

meurtres à l'intérieur de l'environnement social des femmes qui se trouvent reléguées aux sphères closes de la maison et de l'église, sous la coupe d'hommes qui les effrayent autant que l'assassin lui-même et qui, comme lui, sont les seuls autorisés à arpenter l'espace urbain. La soif de justice - voire de vengeance suite à l'assassinat de Mary Rogers – se transforme rapidement en une revendication réactionnaire pour le contrôle accru de la ville. La panique populaire cède à l'hystérie sécuritaire de la bourgeoisie qui ne rassure la populace qu'à travers l'extension du contrôle et de la répression. Pendant de nombreuses années, l'Angleterre a négligé l'organisation d'une police efficace préférant édicter des lois féroces qui n'avaient pour but que d'effrayer les citoyens et de les dissuader de contrevenir aux intérêts des classes dirigeantes. L'assassinat de Mary Rogers avait joué un rôle prépondérant dans le processus de réforme de la police new-yorkaise à la fin des années 1840[26]. Les événements de Whitechapel conduisirent également à la constitution d'une police plus organisée. Cette réponse sécuritaire apportée à l'expression brutale du Mal s'accompagne d'une exploitation à la fois idéologique et esthétique du crime par les autorités qui opposent à la puissance du geste collectif l'individualité spectaculaire de la terreur incarnée par Jack l'éventreur. La tuerie contre l'abattoir. L'idée est que cette série d'assassinats est venue briser la force collective des pauvres en agitant le spectre du geste individuel, asocial et incontrôlable. Elle vient en somme affaiblir de nouveau ce corps social qui avait trouvé les ressources nécessaires pour se rebeller : crainte de la syphilis, vulnérabilité au sein de la ville et tensions de sexe sont exploitées par les classes dirigeantes qui offrent en guise de réponse à ce prolétariat médusé une police renforcée et une rubrique des chiens écrasés. L'assomption de la culture journalistique, l'intensification des contrôles policiers, le rôle de persécuteurs des comités de vigilance ainsi qu'une rénovation urbaine de type concentrationnaire ont finalement conduit à la domestication d'un prolétariat pacifié comme le prouve la grève des dockers de 1889, « ordonnée et disciplinée, [qui] persuada nombre d'observateurs respectables que les pauvres de l'East End étaient récupérables puisqu'on pouvait les organiser dans des syndicats[27] ». En amont de la chaine de production de la viande, à l'opposé de l'abattoir comme étape finale de la transformation de l'être vivant en viande morte, il y a l'élevage. L'idée de la boucherie moderne répond à celle de la domestication de masse.

Critique de la critique critique

Dans *Les Mystères de Paris*, d'Eugène Sue, le « Chourineur », un repris de justice, a été surnommé ainsi parce que son « premier métier a été d'aider les équarisseurs à égorger les chevaux à Montfaucon ». Perverti par l'emploi, il a gardé la manie de « chouriner... comme à l'abattoir ». C'est le meurtre

d'un sergent qui l'a conduit au bagne. Marx et Engels reviennent sur le personnage dans leur chapitre 8 de la *Sainte famille, critique de la critique critique,* intitulé « *Vie terrestre et transfiguration de la critique critique », ou la critique critique personnifiée par Rodolphe, prince de Gerolstein*. Le texte expose « la métamorphose critique d'un boucher en chien » :

De son métier, le Chourineur était boucher. Divers conflits font un assassin de ce violent enfant de la nature. Rodolphe le rencontre par hasard, juste à l'instant où il maltraite Fleur-de-Marie. Rodolphe applique de main de maître sur la tête de l'habile ferrailleur quelques coups de poing qui en imposent. Rodolphe s'assure ainsi le respect du Chourineur. Plus tard, au bouge, se révèle la nature bon enfant du Chourineur. « Tu as toujours du cœur et de l'honneur » ! lui dit Rodolphe. Par ces paroles, il lui inspire le respect de lui-même. Le Chourineur est corrigé ou, pour parler comme M. Szeliga, métamorphosé en « entité morale ». Rodolphe le prend sous sa protection[28].

S'ensuit la description, par Marx et Engels, des six stades de la nouvelle éducation du Chourineur, guidée par Rodolphe. Pour commencer, ce dernier l'utilise, nous dit-on, « à la manière de Vidocq utilisant les criminels à qui il avait inculqué la morale, c'est-à-dire qu'il en fait un mouchard, un agent provocateur ». Pour paraphraser Marx, nous dirons que le criminel produit la criminalité mais aussi la loi criminelle. Au second stade, l'ancien boucher est transformé en chien. « Merveilleux dressage de ce brutal enfant de la nature ! » A partir de là, toutes les vertus du boucher se résume en une, canine par excellence, à savoir le pur dévouement du chien à son maître. Marx et Engels écrivent : « Le Chourineur n'est plus un bouledogue ordinaire, il est devenu un bouledogue moral ». Le troisième stade, lui, constate sa transformation petite-bourgeoise. Le quatrième, correspond à l'étape de la sagesse pratique. Quand au cinquième, il célèbre l'instant inéluctable où les rapports canins du chourineur avec Rodolphe accède au stade de la conscience, ce qui lui fait dire : « J'ai un protecteur qui est pour moi ce que Dieu est pour les prêtres ; c'est à se jeter à genoux devant lui ». Nous apprenons que Jack l'éventreur lisait trop la presse. Enfin, au sixième et dernier stade, comme tout bon chien qui se respecte, le chourineur finit dignement sa vie de pur dévouement en se faisant poignarder à la place de son maître. Et à Marx et Engels de conclure : « Quel mérite pour Rodolphe d'avoir rendu le « Chourineur » à l'humanité ». Tout est dit, quelques quarante quatre années avant l'affaire de Whitechapel. Comme son collègue chourineur, Jack l'éventreur, le monstre de papier, devient un bouledogue moral. Il est rendu lisible aux masses à travers l'écriture de ses crimes. Sa belle et terrible individualité est désamorcée par le fait littéraire. Elle est esthétisée et lui, est apprivoisé. Ce qui nous conduit à nous poser la question

suivante : le chien, le chourineur et les chourinées sont-il solubles dans le texte ? Nous sommes, à ce stade de nos divagations, contraint d'envisager l'écrit à l'aune de l'équarissage.

Dingo

Les dingos sont des chiens sauvages à mi-chemin entre l'animal domestique et le loup. Ils se rencontrent en Australie où ils vivent seuls ou en bandes. Ils représentent un fléau pour les éleveurs qui voient leur bétail décimé au cours de véritables carnages. On dit qu'ils ne connaissent aucun ennemi naturel hormis l'homme. Mais *Dingo* est également le dernier roman écrit par Octave Mirbeau et publié en 1913. Selon Robert Ziegler, ce roman peut être lu comme « l'histoire vivante de la narration elle-même » :

Enthousiaste et rudimentaire, l'étude que fait Mirbeau du chiot est comme le reflet de l'absence de formes et l'énergie de son sujet. Au fur et à mesure que grandit Dingo, puis qu'il est embarqué dans ses prédatrices escapades, le texte devient plus épisodique et son mouvement plus centrifuge. Mais à la fin, quand le chien vieillit, le livre acquiert une unité formelle : Dingo est esthétisé, dévitalisé, et domestiqué, jusqu'à ce que s'achève le processus de création, avec la production d'un objet, et que le chasseur et le coureur au poil lustré et au sang qui pompe, soit tué par sa transformation en carcasse du roman[29].

Autrement dit, Mirbeau mettrait en scène la domestication de l'animal sauvage qu'est *Dingo* en même temps que sa propre écriture. Le chien, au contact de son maître, s'assagit. Il se civilise. C'est-à-dire qu'il intègre les goûts de l'homme pour le confort et ce qui est beau. Le narrateur l'encourage ainsi à apprécier la littérature et les autres formes d'abstractions, lui vante les mérites des lois du pays et les qualités du radical-socialisme. Il le convertit en somme au culte des mots et de l'idéal dont le roman proclame pourtant la vacuité. L'animal résiste néanmoins aux efforts de son maître pour faire de lui la matière du récit et échappe dès qu'il le peut aux barrières et aux personnes qui sont censés le contenir. *Dingo* s'évade ainsi de l'histoire elle-même, disparaissant parfois pendant des chapitres entiers de l'intrigue. C'est la « faillite de l'idéal », la revanche de l'instinct, « le triomphe de l'animalité intraitable[30] » que le texte ne peut rendre. « Trop vif pour être imprimé » disait Léautaud. Mais si l'animal a la peau dur, l'entreprise de domestication que constitue le roman est persévérante. Le déménagement à Paris du maître et de son chien annonce le rétrecissement du récit qui ne permet plus à l'animal de fuir le récit. Le cadre réduit et humanisé de la grande métropole impose au vivant un cadre, une structure et un ordre purement artificiels qui font écho au carcan textuel.

L'intériorisation des interdits structurants de la société s'accompagne chez le chien d'une jaunisse qui finit de l'immobiliser et de le rigidifier, à l'instar des macchabées qui perdent toutes leur souplesse ou que ces livres aux solides couvertures en carton ou en cuir qui menacent la pauvre bête :

À mesure que s'accroissent la docilité et l'obéissance de Dingo, l'intérêt du roman diminue ; la quantité de mouvement produite par les divers excès de Dingo est réduite à zéro, et le récit ralentit, s'affaiblit, et finit par s'arrêter : « À rester immobile dans la chambre, Dingo tomba malade *». Texte moribond sur le point d'achever sa tâche de transformation de la nature en art, Dingo meurt quand l'écrivain a fini de consommer le chien qui était sa proie. À la fin, le texte se débarrasse d'une créature bâtarde, qui n'est ni un animal, ni un livre*[31].

L'écriture, comme d'autres formes d'esthétisation, implique une violence faite au sujet qu'elle représente. *Dingo*, mort, desséché, est rendu *« lisible*[32] *»*. Mais contrairement à la chaine de production que constituent les abattoirs, la domestication de l'animal à travers l'écriture ne précède pas son massacre. Elle lui succède.

Du chourinage[33] considéré comme l'un des beaux arts

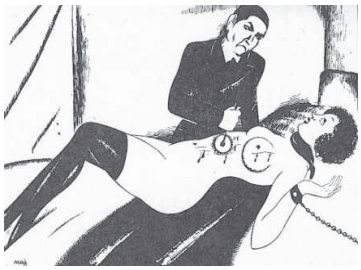
Enfermé dans le petit appartement parisien, l'ancienne bête sauvage se réconcilie, l'espace d'un instant, avec ses plus bas instincts en mettant en pièces les fourrures de loutres et de visons, les peaux, et les cuirs de chinchillas, trouvés dans la garde-robe du narrateur. *Dingo* ne s'acharne pas contre les animaux dont les fourrures sont le triste souvenir, mais contre son propre destin qu'incarnent les « dépouilles excrémentielles de l'art[34] ». Il refuse d'être vidé de son sang, d'être nettoyé de ses viscères, puis d'être transformé en fétiche par un quelconque processus artistique. Pourtant, il est déjà, à ce stade de l'écriture, le reste métonymique d'un animal massacré en vue de la domestication ultime : sa transformation en oeuvre d'art. *Dingo* commence sur la réception par le narrateur d'un colis sur lequel est collée une feuille d'envoi mentionnant : « chien vivant ». Le personnage principal lance alors cette réplique savoureuse : « il n'eût plus manqué parbleu, que ce chien fût un chien crevé…[35] ». Il ne croit pas si bien dire, car *Dingo* n'est autre que le chien que Brossette, le mécanicien de la *628-E8*, a écrasé sur la route de Leyde à Haarlem, en Hollande :

Je vois encore — je verrai longtemps — ce beau chien, son grand corps velu se remettre debout, anguleux, tout désarticulé, et partir, tourner sur lui-même, comme font les autres qui servent aux expériences de vivisection. Puis il trouva la force de s'arc-boucter, d'occuper, un moment, tout

l'horizon, avant de retomber sans un cri. Et il ne fut plus, sur la route, qu'une menue chose plate et inerte, une chose sans relief, sans plus de relief qu'une ombre (...)[36].

Tout l'enjeu du roman consiste alors à rendre textuellement consistant ce chien aplati, « cette chose plate et inerte » écrasée accidentellement par une automobile[37] . La domestication de l'animal, sauvage et cruel, cette incarnation de l'instinct réfractaire aux règles de la civilisation, passe par son écrasement. La boucherie précède le dressage. Mirbeau compare ainsi l'écriture d'après nature à un processus de domestication qui passe par la mort du sujet. Ici, les mots qui ont du corps sont avant tout des mots qui sont des corps. Des parties de corps. Des lambeaux de corps mis en charpie pour être écrit. A travers l'expérience du chourinage et de son abîme littéraire, c'est à l'esthétique que nous touchons. L'éventreur commence par diviser l'indivisible, comme Dieu a divisé l'eau et la terre ferme, l'obscurité et la lumière. Mais en même temps qu'il fend et sépare les chairs, le coup de couteau porté contre la prostituée, tel qu'il est mis en scène dès la seconde partie du dix-neuvième siècle, réunit ce qu'il met en pièce. La mort annoncée de Dieu laisse place au Néant et à l'orgueil illimité de l'*Insensé* en quête de sens. En voulant détruire ce qui constitue l'irréductible altérité de ces filles, le tueur donne l'impression de pouvoir leur refaire une virginité, suturant les chairs qu'il a fendu et renouant ainsi avec l'origine du monde. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, ce qui unit l'assassin à sa victime, c'est sa destruction, car son esthétisation, à la fin du dix-neuvième siècle, vient réunir en surface ce qui a été définitivement séparé : en l'occurence, le vivant du mort. Et le chourinage peut enfin être considéré à sa juste valeur, comme l'annoncait Thomas de Quincey, en 1827, c'est-à-dire *comme un des beaux-arts*[38]*:*

- L'art !... l'art !... le beau !... sais-tu ce que c'est ? (...)
Eh bien, mon garçon, le beau c'est un ventre de femme, ouvert, tout sanglant, avec des pinces dedans ![39]



Notes

[1] Emile Zola, *La Bête humaine*, Charpentier-Fasquelle, Paris, 1890.

[2] Très tôt on a redouté la violence des garçons bouchers : « Chaque boucher a quatre garçons au moins ; plusieurs en ont six : ce sont tous gens violents et indisciplinables, qui ont bien de la peine à se supporter les uns les autres, et les maîtres encore plus à les tranquilliser et les ranger à leur devoir. Or, il pourrait être dangereux de les mettre en état de se pouvoir compter ; et que s'ils se voyaient onze ou douze cents en deux ou quatre endroits, il serait difficile de les contenir, et encore plus difficile de les empêcher de s'assommer entre eux : l'on pourrait même appréhender que cette fureur, qui leur est si naturelle, ne s'étendît et ne se portât plus loin ; et de cet inconvénient seul, après les exemples du passé, a toujours mérité et méritera dans tous les temps beaucoup de réflexion », cité par le Dr. H. BAYARD, « Mémoire sur la topographie médicale des Xe, XIe, XIIe arrondissements de la ville de Paris », HPML, XXXII , 1844, p. 252.

[3] « A Reign of terror in Whitechapel », *ELO*, 15 Septembre 1888, cité par Judith R. Walkowitz, « Jack l'éventreur et les mythes de la violence masculine », in « Violences sexuelles », Mentalités, histoire des cultures et des sociétés, n°3, Imago, Paris, 1999.

[4] Jean Lorrain, *Pélléastres*, Méricant, Paris, 1910, p.184.

[5] Lire à ce propos l'article d'Alain Morvan, « Peur de la France et de la révolution française dans les romans de John Moore », *in La Peur*, P.U.L, Lille, 1985, p.113-125.

[6] En témoigne leur séparation volontaire avec la Première Internationale et Marx en 1868 au profit d'un libéralisme de trahison envers la classe ouvrière. Les *trade-unions* reconvertis en de véritables organismes mutualistes ont répudié toute idée de subversion révolutionnaire et se sont dès lors exclus du tumulte revendicatif des années 1875-1886.

[7] Il faut ajouter à ces courants les théories pessimistes et anarchistes de William Morris, le néo-unionisme naissant des socialistes radicaux John Burns et Tom Mann et le socialisme fabien de plusieurs intellectuels virulents tels que Sidney Webb, Béatrice Potter ou G.B. Shaw (*in* Roland Marx, *Jack l'éventreur et les fantasmes victoriens,* Editions complexe, Bruxelles, 1987, p.139-140).

[8] Ibid. p.145.

[9] *Bloody Sunday* est l'expression consacrée pour désigner cette journée sanglante.

[10] Dites également *contagious diseases.* Ces lois avaient pour but immédiat de recenser et d'ausculter les prostituées afin de stopper les épidémies de gonorrhées et de syphilis. Cf. Monica Charlot, Roland Marx, *La Société victorienne,* Armand Colin, Paris, 1978, p.162.

[11] Ce texte voté en 1885 prévoit entre autres dispositions, des peines d'amende et d'emprisonnement pour les tenanciers de maisons closes.

[12] Amy Gilman Srebnick, « L'Assassinat et le mystère de Mary Rogers. Sexualité, crime et culture vers le milieu du XIXème siècle à New York », in *Violences sexuelles,* éd. cit. p.140.

[13] *Ibid*.

[14] Robert Desnos, « Jack l'éventreur », in *Le Récit matinal*, 1928.

[15] Edgar Allan Poe, « Le Mystère Marie Roget » (nov. 1842), in *Histoires grotesques et sérieuses, Michel Lévy,* 1865.

[16] Amy Gilman Srebnick, « L'Assassinat et le mystère de Mary Rogers. Sexualité,

crime et culture vers le milieu du XIXème siècle à New York », éd. cit.

[17] Georges Tennent, *The Necessity of holding Fast the Truth Relating to the errors lately vented by some Moravians,* Boston, 1743, p.12.

[18] Frank Wedekind, *Lulu,* L'Age d'Homme, Lausanne, 1969, p.182-186.

[19] Arthur Mac Donald, *Le Criminel type dans quelques formes graves de criminalité,* Storck, Lyon, 1894.

[20] Judith R. Walkowitz, " Jack l'éventreur et les mythes de la violence masculine ", éd. cit. p.151.

[21] Cesare Lombroso, *La Femme criminelle et la prostituée* (1895), Jérome Millon, Grenoble, 1991.

[22] Le prolétaire et la femme ne sont pas les seuls coupables désignés dans cette affaire. Aux confluents de ces réactions liées aux notions de classe et de sexe surgit la figure du juif. Selon Sander L. Gilman, la différence sexuelle entre les juifs et les non-juifs réside dans la circoncision, cette mutilation des organes génitaux que l'esprit populaire, en cette fin de siècle, associe aux symptômes de la syphilis. Pour certains, le carnage sexuel, ainsi que l'amputation des seins pratiquée sur les victimes, suggéraient une analogie frappante avec la mutilation consciente des organes génitaux des Juifs ashkénazes et appuyaient l'hypothèse selon laquelle, *Jacob l'éventreur* se vengeait des prostituées auprès desquelles il avait contracté la syphilis. C'est-à-dire celle de l'élimination d'un corps infectieux et vicié par un être tout aussi corrompu et malade que lui. Une façon d'éliminer, à la base, l'infection et la corruption originelle pour un corps lui-même infecté dans un geste cathartique que l'on rapprochera plus de visions eschatologiques que de préceptes homéopathiques. (Sander L. Gilman, « 'Je tombe direct sur les putains' nous dit Jack », in *L'Autre et le Moi, Stéréotypes occidentaux de la race, de la sexualité et de la maladie,* P.U.F, 1996). La confusion entre circoncision et castration transforme les Juifs en déviants sexuels puisqu'ils incarneraient l'altérité, celle du mâle aliéné et de l'étranger émasculé. Chaîne associative qui justifie les pires excès et permet d'attiser la peur des insulaires face à *l'Ennemi intérieur* que serait le juif, et de détourner la haine des prolétaires de leurs véritables ennemis. Ces attaques antisémites articulent les antagonismes de classes et les réactions attribuées à une hypothétique lutte des sexes autour du thème de la maladie et de sa transmission au sein de la ville. La mise en scène du massacre appelle à l'aseptie du corps social. Nous entrons, à la fin du dix-neuvième siècle, dans l'antichambre de l'abattoir industriel conçu comme le lieu de tuerie de masse et le garant de l'hygiène du peuple. Un goût de chambre froide avant les fours.

[23] Michel Parry, *Jack the knife : Tales of Jack the ripper,* éd. cit. p.14

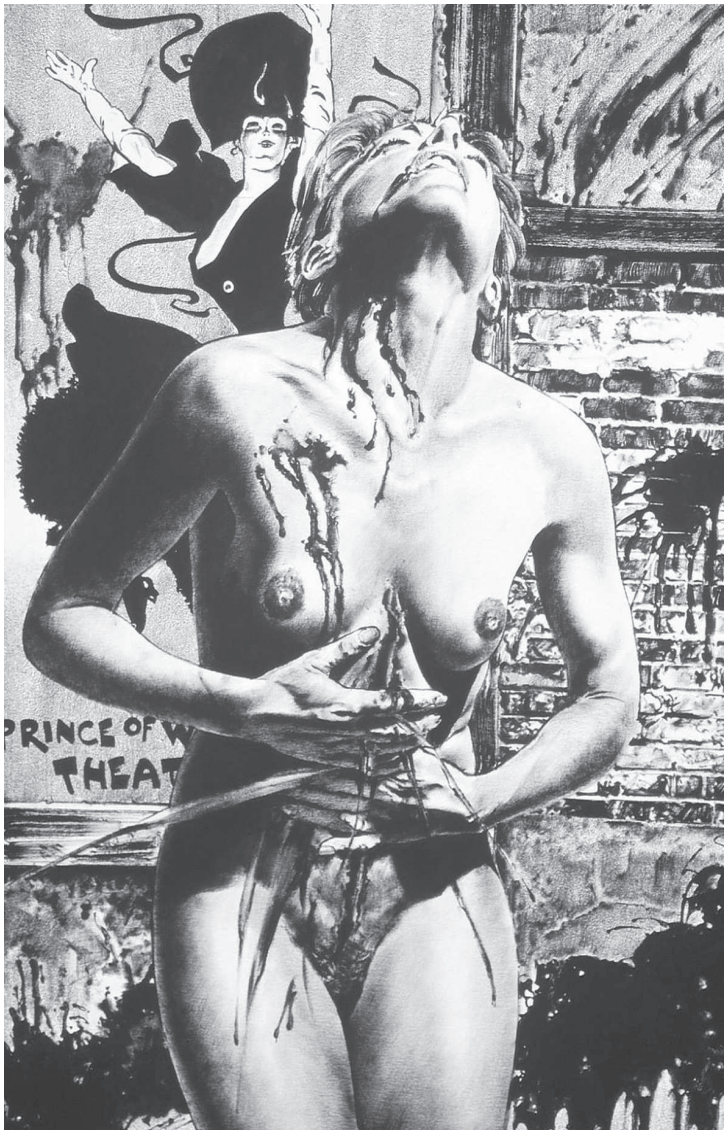
[24] Sander L. Gilman, « 'Je tombe direct sur les putains' nous dit Jack », éd. cit. p.126

[25] Sèverine s'interroge : « Et le drame de Puteaux, un an après la séparation prononcée entre les époux Baudhuin ? Il acheta un revolver ; alla l'attendre à la station du Puteaux ; lui logea deux balles dans la tempe et la nuque ; envoya le restant de la charge à des gens qui s'interposaient. Etait-ce de l'amour, le fait de ce brutal, de cet ivrogne fieffé ? » (« Tueurs de femmes », *in En Marche*, 1896). Ce n'était pas seulement un acte d'amour, ni celui d'un ivrogne, mais aussi et surtout le drame des mobilités naissantes. Ce n'est pas un hasard si l'homme a assassiné la femme à l'endroit symbolisant sa transgression géographique.

[26] Consulter à ce propos W. Miller, *Cops and bobbies :Police authority in New York and London,* University of Chicago Press, Chicago, 1973.

[27] Judith R Walkowitz, *Jack l'éventreur et les mythes de la violence masculine,* éd. cit.p.159.
[28] Karl Marx, « Vie terrestre et transfiguration de la critique critique », ou la critique critique personnifiée par Rodolphe, prince de Gerolstein », in Karl Marx, Friedrich Engels, *La Sainte Famille*, 1844.
[29] Robert Ziegler, « L'Art comme violence dans *Dingo* », in *Cahiers Octave Mirbeau*, n°7, Angers, Mai 2000.
[30] *Id*.
[31] *Id*.
[32] *Id*.
[33] Vaut mieux tard que jamais ! *Chourinage* : terme d'argot. Action de chouriner. *Chouriner* : 1. tuer des chevaux. 2. donner des coups de couteaux. *Chourineur* : 1. tueur de chevaux. 2. donneur de coups de couteaux.
[34] D'après l'expression de Robert Ziegler.
[35] Octave Mirbeau, *Dingo*, Fasquelle, Paris, Mai 1913.
[36] Octave Mirbeau, *La 628-E8,* Fasquelle, Paris, Novembre 1907.
[37] L'écrivain est un boucher : « Le boucher maintient la tête de l'animal baissée tandis qu'un autre lui assène un violent coup de merlin anglais sur la boite cranienne. La bête est ensuite saignée, puis foulée au pied afin d'être vidée de son sang. Abattu, l'animal est alors suspendu à la verticale. Le cuir est décollé à la main. S'ensuit l'éviscération abdominale qui se veut précise car il s'agit de ne pas perforer les viscères dont les acides répandus sur la chair peuvent corrompre la viande. La carcasse est ensuite fendue à la feuille et les quartiers obtenus sont estampillés après contrôle du vétérinaire ». Le roman est le produit final de cette opération bouchère, après estampillage.
[38] Thomas de Quincey, *Murder Considered as One of the Fine Arts*, 1827
[39] Octave Mirbeau*, Le Jardin des supplices,* Charpentier-Fasquelle, Paris, 1899.

Vient de paraître, aux éditions Libertalia, *La Cité du sang, Les Bouchers de la Villette contre Dreyfus* d'ERIC FOURNIER. «À la fin du XIXe siècle, les abattoirs de La Villette fascinent les antisémites en quête d'une base populaire conforme à leur idée de la France. Le marquis de Morès, paladin pégriot, puis Jules Guérin, agitateur vénal, transforment les plus violents des bouchers en troupes de choc nationalistes. Car l'affaire Dreyfus s'est aussi déroulée dans la rue, où les puissantes bandes antidreyfusardes entretiennent un climat d'agitation permanente. À ce jeu, ceux de La Villette fascinent ou effraient. Ils sont pourtant tournés en ridicule par leurs plus dangereux adversaires, les anarchistes de Sébastien Faure. Avec ces vaniteux bouchers, spécialistes du sang et de l'esbroufe, Eric Fournier, agrégé et docteur en histoire, nous fait pénétrer au coeur de l'agitation antisémite, dans sa réalité et ses coulisses, où l'ignoble côtoie le grotesque». A noter que l'ouvrage est illustré par cette bonne vieille connaissance de Gil. Aux mêmes éditions, EUGÈNE DIEUDONNÉ, *La Vie des forçats.*


PRINCE OF W
THEAT

Les Fœtus

in Mac-Nab, Poèmes mobiles, L. Vanier, 1886.

On en voit de petits, de grands,
De semblables, de différents,
Au fond des bocaux transparents.

Les uns ont des figures douces ;
Venus au monde sans secousses,
Sur leur ventre ils joignent les pouces.

D'autres lèvent les yeux en l'air
Avec un regard assez fier
Pour des gens qui n'y voient pas clair !

D'autres, enfin, fendus en tierce,
Semblent craindre qu'on ne renverse
L'océan d'alcool qui les berce.

Mais, que leur bouche ait un rictus,
Que leurs bras soient droits ou tordus,
Comme ils sont mignons, ces foetus,

Quand leur frêle corps se balance
Dans une douce somnolence,
Avec un petit air régence !

()n remarque aussi que leurs nez,
A l'intempérance adonnés,
Sont quelquefois, enluminés :

Privés d'amour, privés de gloire,
Les foetus sont comme Grégoire,
Et passent tout leur temps à boire.

Quand on porte un toast amical,
Chacun frappe sur son bocal,
Et ça fait un bruit musical !

En contemplant leur face inerte,
Un jour j'ai fait la découverte
Qu'ils avaient la bouche entr'ouverte :

Foetus de gueux, foetus de roi,
Tous sont soumis à cette loi
Et baillent sans savoir pourquoi !...

Ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure »

Voici, tout à fait provisoirement, un premier exemple. De tout temps on a voulu « améliorer » les hommes : c'est cela, avant tout, qui s'est appelé morale. Mais sous ce même mot « morale » se cachent les tendances les plus différentes. La domestication de la bête humaine, tout aussi bien que l'élevage d'une espèce d'hommes déterminée, est une « amélioration » : ces termes zoologiques expriment seuls des réalités, — mais ce sont là des réalités dont l' « améliorateur » type, le prêtre, ne sait rien en effet, — dont il ne veut rien savoir... Appeler « amélioration » la domestication d'un animal, c'est là, pour notre oreille, presque une plaisanterie. Qui sait ce qui arrive dans les ménageries, mais je doute bien que la bête y soit « améliorée ». On l'affaiblit, on la rend moins dangereuse, par le sentiment dépressif de la crainte, par la douleur et les blessures on en fait la bête malade. — Il n'en est pas autrement de l'homme apprivoisé que le prêtre a rendu « meilleur ». Dans les premiers temps du Moyen-Âge, où l'Église était avant tout une ménagerie, on faisait partout la chasse aux beaux exemplaires de la « bête blonde », — on « améliorait » par exemple les nobles Germains. Mais quel était après cela l'aspect d'un de ces Germains rendu « meilleur » et attiré dans un couvent ? Il avait l'air d'une caricature de l'homme, d'un avorton : on en avait fait un « pécheur », il était en cage, on l'avait enfermé au milieu des idées les plus épouvantables... Couché là, malade, misérable, il s'en voulait maintenant à lui-même ; il était plein de haine contre les instincts de vie, plein de méfiance envers tout ce qui était encore fort et heureux. En un mot, il était « chrétien »... Pour parler physiologiquement : dans la lutte avec la bête, rendre malade est peut-être le seul moyen d'affaiblir. C'est ce que l'Eglise a compris : elle a perverti l'homme, elle l'a affaibli, — mais elle a revendiqué l'avantage de l'avoir rendu « meilleur ».

Nietzsche, Ceux qui veulent rendre l'humanité « meilleure », Le Crépuscule des idoles, 1888.

LES DEUX MORALES

de Frédéric Nietzsche

traduction Daniel Halévy et Fernand Gregh

L'extrait qui suit, tiré de Jenseits von Gut und Bose, *est issu de la première traduction française, par Daniel Halévy et Fernand Gregh, du texte de Nietzsche, initialement traduit :* Au-delà du bien et du mal, Introduction à une philosophie de l'avenir. *Il donne, d'après ses traducteurs, une idée assez juste d'une thèse fondamentale de Nietzsche concernant la Morale. Il éclaire, selon nous, une lecture possible de la* domesticité *comme l'*état de domestication.

En me promenant à travers les nombreuses morales, délicates ou grossières, qui ont régné ou régnent encore en ce monde, j'ai rencontré certains traits qui apparaissent constamment liés les uns aux autres ; peu à peu deux types essentiels se sont révélés à moi, d'où a surgi une distinction fondamentale. Il y a la *Morale des Maîtres* et la *Morale des Esclaves*. Un abîme sépare les deux conceptions que se sont faites de la valeur morale : d'une part, une race dominatrice qui avait superbement conscience de sa supériorité ; d'autre part, une race assujettie, une race d'esclaves et des valets de tout rang. Dans le premier cas, quand ce sont les Maîtres qui ont défini la notion « Bien », ce sont les facultés élevées et fières de l'âme qui sont conçues comme les critères du bien et les fondements de toute hiérarchie. L'homme supérieur éloigne de lui les êtres en qui il constate le contraire de ces facultés élevées et fières : il les méprise. On remarque que dans cette première espèce de morale

l'opposition des mots bon et mauvais a le même sens que celle des mots supérieur et méprisable : — l'opposition des mots bien et mal a une autre origine. Méprisé sera le peureux, le lâche, celui qui se fait petit, qui ne pense qu'à la stricte utilité ; méprisé sera aussi le méfiant au regard oblique, celui qui se rabaisse soi-même, l'homme-chien qui se laisse maltraiter, le flatteur quémandeur, avant tout le menteur : c'est chez les nobles une croyance caractéristique que le vulgaire est menteur. « Nous autres véridiques », — ainsi s'appelaient les nobles dans l'ancienne Grèce. L'homme supérieur a conscience de lui-même comme d'un vivant critère de la valeur morale ; il n'a pas besoin de se faire approuver, il décide : « Ce qui m'est mauvais, est en soi mauvais. » Il sait que c'est lui surtout qui honore les choses : il crée la valeur morale. Tout ce qu'il connaît comme sien, il l'honore : une telle morale est l'exaltation de soi-même. Au premier plan, le sentiment de la plénitude, de la puissance qui veut se répandre sur toutes choses, la joie de l'expansion infinie, la conscience d'une richesse qui pourrait donner et faire crédit. L'homme supérieur lui aussi aide les malheureux, mais ce n'est pas ou presque pas par pitié, mais par une surabondance de vie qui s'échappe au dehors. L'homme supérieur honore en soi l'homme puissant, l'homme aussi qui a de la puissance sur soi, qui sait parler et se taire, qui avec joie est sévère et dur pour lui-même et qui a de la vénération pour ce qui est sévère et dur. « Wotan m'a mis un cœur dur dans la poitrine », est-il dit dans une vieille saga Scandinave, chantant ainsi dignement l'âme d'un fier wiking. Une telle espèce d'hommes met sa fierté à ne jamais être un objet de pitié : et le héros de la Saga ajoute cette maxime : « Celui qui, jeune, n'a pas un cœur dur, n'aura jamais un cœur dur. » Les hommes supérieurs et héroïques qui pensent ainsi sont aussi éloignés que possible de cette morale qui voit justement dans la pitié, dans l'action charitable, dans le désintéressement le signe de la moralité. La foi en soi, la fierté de soi, une aversion et une ironie profondes pour le « détachement de soi-même » appartiennent même aussi nécessairement à la morale supérieure, qu'une appréhension légèrement méprisante de la sympathie et des « cœurs chauds. » Les puissants sont ceux qui savent honorer, c'est leur domaine, leur art, leur terrain de découvertes. La profonde vénération pour le passé ou pour l'avenir — toute conception du droit repose sur l'un ou l'autre de ces sentiments. Le culte ardent du passé et l'absence de foi en l'avenir, sont caractéristiques de

la morale des puissants ; et parce que les hommes des « idées modernes » croient au contraire, presque instinctivement au progrès et à l'avenir, et manquent de plus en plus de respect pour ce qui est ancien, ils montrent ainsi assez clairement l'origine inférieure de ces idées. Mais avant tout une morale de maîtres est l'ennemie des tendances actuelles et est implacable dans la sévérité de ses principes, par exemple : que l'on n'a de devoirs qu'envers ses pairs ; que l'on doit, envers les êtres inférieurs, envers les étrangers, agir selon son bon plaisir et « comme le cœur vous on dit » et toujours « au-delà du bien et du mal » — C'est ici que peut trouver a se placer la pitié et les sentiments analogues. La faculté et même le devoir des longues reconnaissances et des longues haines — entre égaux seulement — la délicatesse dans la gratitude, le raffinement dans la conception de l'amitié, une sorte d'obligation d'avoir des ennemis (comme déversoir pour les passions de l'envie, de la combativité, de l'orgueil, — au fond pour pouvoir être un « bon ami »), ce sont là autant de caractéristiques de la morale supérieure qui, n'étant pas, ainsi qu'il a déjà été dit, la morale des « idées modernes » est difficile à comprendre aujourd'hui, difficile aussi à repenser et à mettre en lumière.

Il en va tout autrement du second type de la morale, *la morale des esclaves.* Supposons que les opprimés, les souffrants, les valets, ceux qui sont fatigués et incertains d'eux-mêmes, aient une morale : que sera le caractère commun de leurs appréciations de la valeur morale ? Ce sera vraisemblablement une hypothèse pessimiste sur le sort de l'homme en général, peut être une condamnation de l'homme et de sa destinée. L'esclave regarde d'un œil défavorable les vertus des puissants ; il a du scepticisme et de la défiance contre le « bien » tel qu'il est honoré parmi ses maîtres. — Il voudrait se persuader que leur bonheur à eux n'est pas digne d'être apprécié. Au contraire les qualités qui servent à adoucir l'existence de ceux qui souffrent sont mises au premier plan et inondées de lumière. La pitié, la main secourable et compatissante, le cœur chaud, la patience, le travail, l'humilité, la fraternité sont mises en honneur. — Car ce sont là, les qualités les plus utiles, les qualités presque nécessaires, pour supporter le poids de l'existence. La morale des esclaves est essentiellement la morale utilitaire. Le voilà bien, ce troupeau qui a créé l'opposition célèbre du bien et du mal... Cette

opposition est la plus accentuée possible lorsque, conformément aux conséquences de la morale des esclaves, la morale des maîtres attache un soupçon de mépris, tout indulgent et léger qu'il puisse être, jusqu'au « bien » tel que le conçoit l'esclave, parce que l'homme bon d'après l'esclave, doit être un homme inoflensif : il est donc facile à tromper, peut être bien un peu bête, un bonhomme. Partout où règne la morale des esclaves, la langue tend à rapprocher les mots « bon » et « bête. » —

Une dernière différence fondamentale : le besoin de liberté, l'aspiration instinctive au bonheur et les raffinements dans le sentiment de la liberté appartiennent aussi nécessairement à la morale et à la moralité des esclaves, que l'art et l'enthousiasme dans la vénération et dans la résignation, sont le symptôme normal d'une façon de penser et de juger aristocratiques.

Au-delà du bien et du mal, § 260,
in *Le banquet,* n°1
Paris, 1892

LA REVUE DES REVUES

Chéribi (le prochain, Avril 2008 ? ça sera le n°3)
Un peu de copinage pour une revue qu'on aime bien, mais dont nous ne dirons rien (ne pas répondre aux provocations) ! Ceci dit, avec un nom pareil, forcé qu'on les aime.
Voilà un texte qui suffit à notre approbation et devrait vous inciter à en savoir plus, c'est-à-dire à tâter de leur papier, en kiosque ou à l'adresse suivante : ON Y VA BP.17 94201 Ivry sur Seine Cedex.

« *D'un pouce fatigué, je repoussais le bitos vers l'arrière de mon crâne douloureux. Une plombe du mat'. Quelques rares étoiles avaient eu le courage d'entamer leur tapin dans la glaciale nuit banlieusarde, surplombant ladite banlieue qui en écrasait sévère. Un silence shooté au Valium ou au mauvais shit, à peine entrecoupé d'une pétarade motocycliste trafiquée, pesait sur la cité comme un sumotori sur Paris Hilton après l'amour. Il restait bézef de temps avant les vrombissements des premiers camions matinaux mais ça y était, The Chéribibi was on the web. Bordel de merde. Combien de fois on nous a demandé si on avait un site ? « Ouais, c'est prévu mais là, entre les chiares des uns, le turbin des autres et la gueule de plomb générale, pas l'temps quoi » Ou pire, si on avait un myspacedicounasse ? « Ah non, ça c'est pas prévu du tout. Rien à foutre des 4215441 amis virtuels qui te balancent 36 000 flyers de soirées où qu'on ira jamais » Enfin, oui enfin on pourra répondre qu'on est rentré dans la modernité… et qu'on a un blog ! Oué, un blog. Histoire de balancer des infos qui donnent envie de choper 92 pages de beau papier recyclé pour lire aux chiottes sans connexion ADSL… Ouais. Faire appel au virtuel pour faire connaître le réel, on arrête pas le progrès. Alors bon, hein, j'ai pas encore trouvé toutes les fonctions –s'il y en a- pour maquetter ça un peu moins chichement, et puis y'a pas l'temps, l'Chéribibi III doit s'finir d'abord. De toute façon, les pixels c'est moche, l'encre c'est mieux. Et avec ça, plus de jus d'tomate. Alors quand l'aube pointera son pif au bistrot du coin, faîtes comme mézigue, descendez faire quelques emplettes et ramenez un Chéribibi dans vot' musette. La culture populaire c'est bon, mangez-en* ! ».

Si vous ne vous êtes pas pendu après la lecture d'*Amer*, jetez donc l'oeil qui vous reste sur le Chéribi.
Adresse : ON Y VA BP.17 94201 Ivry sur Seine Cedex. Pour les virtuophiles, c'est http://cheribibi.net

Le Bovarysme, une moderne philosophie de l'illusion,
Georges Palante,
suivi de *La Pathologie du Bovarysme,*
Jules de Gaultier,
Rivages Poche, 2008
par Stéphane Beau

Le Bovarysme a le vent en poupe, en ce moment. Et c'est tant mieux, car ce concept original vaut beaucoup plus que ce que le sens commun en a fait. Cette résurrection est d'autant plus appréciable qu'elle génère du même coup un regain d'intérêt pour deux auteurs qui, à des degrés différents, se sont intéressés de près au bovarysme : Jules de Gaultier et Georges Palante.

Jules de Gaultier, même s'il n'est pas à proprement parler l'inventeur du terme « bovarysme », est celui qui lui a donné ses lettres de noblesse, et qui l'a défini comme suit : « faculté départie à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est ». Dans un premier temps, en 1892, dans *Le Bovarysme, la psychologie dans l'œuvre de Flaubert* (Réédité en 2007 aux éditions du Sandre). Jules de Gaultier, insiste plutôt sur le caractère « pathologique » du bovarysme, et sur le fait que le destin tragique d'Emma Bovary s'explique essentiellement par le décalage trop important que la jeune femme a créé entre la réalité idéale qu'elle s'est inventée et sa réalité propre. Mais cette explication contient déjà, en soi, les germes de l'évolution du sens qu'il donnera par la suite au bovarysme, et notamment en 1902, dans un nouvel ouvrage : *Le Bovarysme, essai sur le pouvoir d'imaginer* (Réédité en 2006 aux Presses de l'Université Paris-Sorbonne). En effet, plus que le principe bovaryque en lui-même, c'est l'excès d'illusion qui semble avoir été préjudiciable à Emma Bovary. Et cet excès ne doit pas faire oublier que, non seulement la faculté de se concevoir autre qu'on est universelle, mais qu'avant même d'être un principe « pathologique », c'est un principe essentiel à la vie et à son évolution. Et pour Jules de Gaultier,

cette idée est vrai aussi bien au niveau individuel, qu'au niveau social ou même qu'au niveau « métaphysique ». L'illusion est la base même de toute connaissance : connaître, c'est reconstruire pour un « moi » inaccessible un double d'une réalité qui lui restera toujours étrangère. Et c'est cette logique de reconstruction qui pousse les individus, mais aussi les nations, l'humanité, à sortir de l'immobilité pour aller perpétuellement de l'avant.

Georges Palante, pour sa part, s'est moins intéressé au bovarysme en tant que tel qu'à la manière dont Jules de Gaultier le pense et le décrit. Les deux hommes ont été amis. Ils ont rendu compte, à plusieurs reprises et en termes positifs, de leurs travaux respectifs, et Palante succède même à Jules de Gaultier, en 1911, au poste de chroniqueur philosophique pour le *Mercure de France*. En 1922, les deux penseurs se fâchent suite à une critique de Palante qui exprime dans une de ses chroniques, la déception que lui a causé le dernier livre de son ami (*La Philosophie officielle et la Philosophie*, Alcan, 1922).. Et au cœur de cette fâcherie, on retrouve bien entendu le « Bovarysme » que Jules de Gaultier essaye, à tort selon Palante, de hisser au statut de « philosophie officielle ».
Palante a consacré plusieurs écrits au bovarysme et à Jules de Gaultier, écrits allant du plus élogieux (*La Philosophie du Bovarysme, Jules de Gaultier*, 1912), au plus critique (*Le Bovarysme, un bluff philosophique*, 1923). Le premier article de Palante sur le bovarysme, qui est repris dans la présente réédition (*le Bovarysme, une moderne philosophie de l'illusion*), date de 1903.
Dominique Depenne, dans sa très intéressante postface pointe clairement comment, dès le début, dans la manière dont les deux philosophes appréhendent l'idée de bovarysme, on trouve déjà en germe les différences qui entraîneront leur rupture. Ainsi, par exemple, à la lecture plutôt dualiste de Jules de Gaultier qui oppose, en quelque sorte, un « moi véritable » et inaccessible aux reconstructions bovaryque que l'on se fait de ce « moi », Palante défend plutôt l'hypothèse que ce clivage entre un « moi véritable » et un « moi illusoire » n'existe pas, et que chaque homme est en réalité constitué d'une multitude de petits « moi » qui ont plus ou moins conscience les uns des autres, et qui prennent le pouvoir en fonction des circonstances.
Dominique Depenne signale une autre différence importante entre les deux hommes. En effet, Jules de Gaultier, bien qu'il ait très nettement redressé son point de vue au fil du temps, n'a jamais véritablement coupé avec une vision du bovarysme comme phénomène pathologique : même si le bovarysme est normal et inévitable, ses excès restent négatifs. Pour Palante, au contraire, le refus de la réalité, même s'il mène au tragique, est un acte de refus légitime, un devoir de résistance des individus confrontés aux violences et aux mensonges de la réalité sociale, économique etc.
En ces temps compliqués qui sont les nôtres, ou les violences symboliques et les mensonges sociaux ont atteint de tels degrés de ruses que même les

plus malins s'y laissent prendre, en ces temps paradoxaux ou les utopies sont moribondes mais ou les illusions sont reines, prendre un peu de temps pour relire tout ce que Georges Palante et Jules de Gaultier ont à nous dire sur le principe bovarysme ne peut que nous être profitable.

AUDIO

PARIS VIOLENCE n'est pas du goût de tous. On nous l'a fait savoir suite au premier numéro d'Amer où figurait un entretien avec Flavien, chanteur du groupe. Mais «on» est un con, et s'il faut marteler quelques poings sur des i, nous ne nous économiserons pas. Nous avons le vice du geste en plus de celui de la parole. En attendant, Paris Violence trace sa route. Le dernier album vient de sortir : Nous sommes nés trop tard, 10 titres de pur martial street punk avec des nappes dark et symphoniques à commander à l'adresse de Troopers records, Bat C, 615 avenue de Vessy, 01210 Ornex.

ERIC GRANDEMANGE (http://www.jeanrichepin.free.fr), nous avertit qu'il y a un double disque de Remo Gary qui vient de sortir avec un cd entièrement consacré à Richepin. Si vous êtes fouineur/euse, vous pourrez retrouver *La chanson des Gueux* chantée par Tonio Gémème, Calise et Colombe Frézin chez EPM. Par ailleurs, et puisque nous parlons du gaillard Richepin, une thèse vient d'être terminée à Nancy sur l'auteur des *Morts bizarres* et son temps...

Du rire aux armes: Double CD de 31 chansons, blagues et monologues de Jules Jouy, réalisé par le Label de Cadisc / Édito Hudin. S'il est possible de retrouver quelques chansons écrites par Jules Jouy interprétées par Yvette Guilbert, Damia, Paulus, Kam Hill… sur des rééditions de 78 tours ou plus récemment Michèle Bernard, Marc Ogeret, Armand Mestral… sur des disques thématiques (La Commune, la chanson sociale, la condition féminine, la chanson traditionnelle…), jamais un enregistrement n'avait été entièrement consacré à Jules Jouy. Annie Papin (A. P.) - Christophe Bonzom (C. B.) - Jean-Luc Debattice (J.-L. D.) accompagnés par Philippe Leygnac (P. L.), avec la participation amicale de Serge Utgé-Royo (S. U.-R.) enregistrent pour la première fois 31 chansons, blagues et monologues de Jules Jouy, constituant ainsi la première anthologie sonore qui lui est consacrée (double C D).

Ladies in Love classées X est le troisième volume de la collection Ladies chez BD Music. Le cd1 réunit les plus belles voix des années cinquante et le cd2 s'aventure dans les textes à double sens des chanteuses Rhythm And Blues de la même époque. Si nous vous en parlons c'est parce que Mïrka Lugosi a illustré les situations les plus osées suggérées dans ces chansons... De Hellen Merril à Little Esther en passant par Ella Fitzgerald, Marilyn Monroe, Annie Ross, Julia Lee ou Ruth Brown.

LECTURES

Vous avez aimé *Pierrot fin de siècle* de Jean de Palacio ? Vous ne connaissez pas cette version du conte ? Précipitez-vous sur *Pantomimes Fin-de-siècle*, un recueil de textes présentés et annotés par GILLES BONNET, paru aux éditions Kimé en février 2008. Pierrot, fantasque surineur : tel est le portrait, inquiétant et inédit, du bouffon né dans la *Commedia dell'arte* que la Décadence proposa à un public incrédule. Si le grand mime Deburau avait déjà donné, dans les années 1820-1830, ses lettres de noblesse littéraire au coup de pied au cul, en séduisant les Nodier, Nerval ou Gautier, la pantomime fin-de-siècle se transforme en l'écho instable des questionnements et errances qui passionnent l'époque et ses esthètes. La joyeuse cabriole n'est déjà plus, remplacée par une électrique trépidation clownesque qu'il est tentant de ranger aux côtés des pathologies alors en vogue, névrose ou hystérie… Pierrot le lunatique traverse désormais la ville vêtu de noir, comme en un impersonnel deuil, stigmate de sa mélancolie. Il est cet être de fuite, souvent tenté de retourner contre lui les pulsions meurtrières suscitées par Colombine, la cruelle femme fatale. Dix-sept pantomimes retracent ici ce portrait de la fin du XIXe siècle écartelée entre Naturalisme et Symbolisme : *Pierrot terrible* de Richard Lesclide & les frères Hanlon Lees, *Pierrot sceptique* de Léon Hennique & J.- K. Huysmans, *Le Songe d'une nuit d'hiver* de Léon Hennique, *Pierrot assassin de sa femme* de Paul Margueritte, *Pierrot fumiste* de Jules Laforgue, *Pierrot gamin* de Paul Verlaine, *Barbe-Bleuette* de Raoul de Najac, *Le Ventre et le cœur de Pierrot* de Léo Rouanet, *Les Éreintés de la vie* de Félicien Champsaur, *Lulu*, également de Félicien Champsaur, *La Lune* de Fernand Beissier, *L'Enfant prodigue* de Michel Carré fils, *La Fin de Pierrot* de Paul Hugounet, *Crime et châtimen*t de Paul Lheureux, *Le Suicide de Pierrot* de Charles Aubert, *Les Noces de Pierrot* de Jean Richepin et *La Pantomime* de Jérôme Doucet. La complexité troublée du personnage de Pierrot y apparaît comme une réponse, parmi les plus captivantes, apportée à cette crise du sujet qui fit basculer le XIXe siècle dans la Modernité.

PAUL-HENRI BOURRELIER, ingénieur général au corps des mines, personne n'est parfait, est également l'auteur d'un ouvrage de référence, *La Revue blanche – Une génération dans l'engagement 1890-1905,* paru chez Fayard, en 2007. 1200 pages serrées pour retracer une aventure qui n'a pourtant guère duré plus de dix ans, mais qui a joué en France un rôle-charnière essentiel. La Revue blanche, opposée à celle mauve du Mercure de France, est parvenue en quelques années à réunir autour d'elle la plupart des écrivains, peintres, musiciens, intellectuels, les plus marquants de la fin du XIXe et du début du XXe siècle et ce dans un ecclectisme déconcertant de cohérence. Créée, financée et dirigée par les trois frères Natanson, jeunes Juifs polonais, avec la complicité enthousiaste de leurs condisciples

du Lycée Condorcet, La Revue blanche devient très rapidement une revue de combat sous l'impulsion d'anarchistes comme Fénéon ou Mirbeau, de socialistes, tels Blum, G. Moch ou Péguy, et de dreyfusards et fondateurs de la *Ligue des droits de l'homme*, comme Reinach et Pressensé. Cela se traduit par exemple par des campagnes dénonçant le génocide arménien ou les dérives du colonialisme et la diffusion des pamphlets de Tolstoï, Thoreau, Nietzsche, ou Stirner... Mais la Revue blanche est également une revue d'engagement an-esthétique qui promeut les peintres Nabis, les Néo-impressionnistes et l'Art nouveau. Elle anticipe le fauvisme, le futurisme et les arts premiers. Toulouse-Lautrec, Bonnard, Vuillard, Vallotton, Hermann-Paul, Cappiello illustrent les articles de la revue, *Le Cri de Paris,* hebdomadaire satellite, et les ouvrages publiés par ses Editions. Soutenue amicalement par Mallarmé, proche de Jules Renard, de Tristan Bernard et d'Henri de Régnier La Revue blanche accueille Proust, Gide, Claudel, Tristan Bernard, Jarry, Apollinaire qui y débutent, tandis qu'elle édite une nouvelle traduction des *Mille et une nuits* et *Quo Vadis*, le premier best seller du siècle. *Le Journal d'une femme de chambre* y sera également publié en feuilleton Elle contribue enfin à l'innovation dramatique avec Antoine et Lugné-Poe, Ibsen, Strindberg et Tchékhov, sans oublier le triomphe de l'école française de musique avec Debussy. Bref, un creuset politique et artistique à l'image de l'époque. Une revue de transition incontournable pour qui s'intéresse de près ou de loin à ce que représente la zone de turbulence finiséculaire.

Du copinage. La guillotine ne passe pas. Comme une arête dans la gorge, comme une angoisse qui étouffe, la guillotine hante le XIXe siècle. Elle reste en travers des temps modernes. Elle biaise le rapport que notre modernité entretient avec les images. C'est ainsi que l'échafaud s'inscrit dans la mémoire et découpe un nouvel espace de représentation : la littérature, la peinture, la photographie, le cinéma, jusqu'au vidéoclip (habité par l'hystérie de la coupure) doivent beaucoup à l'appareil de mort. Comment tirer un portrait ? Comment prendre une image du réel ? La photographie invente l'« obturateur à guillotine » (tandis que l'aide du bourreau est surnommé le « photographe »). Au cinéma, une prise de vues se fait toujours entre deux claps. « C'est bon. Coupez ! » Et, de même, la coiffure, le maquillage, les figures de cire, tout ce qui assure l'exposition romanesque du visage obéit, on le verra, aux exigences de la guillotine. Curieuse machine qui commande une étonnante constellation de textes et d'images. Elle est aussi au fondement d'une érotique nouvelle qui vante les baisers donnés dans la lunette (comme on vante ailleurs un baiser au clair de lune). L'échange du désir entre l'homme et la femme modernes s'exprime à travers une demande nouvelle qui tombe dans le silence, dans la nuit : *Guillotinez-moi ! Précis de décapitation,* par PATRICK WALD LASOWSKI, chez Le Promeneur, Collection Le Cabinet des lettrés, 2007.

MICHEL JARRETY, professeur à la Sorbonne et spécialiste de l'œuvre de VALÉRY auquel il a consacré de nombreux travaux depuis près de trente ans publie chez Fayard en Avril 2008 une biographie de l'auteur de l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci* et *La Soirée avec Monsieur Teste*. 1370 pages pour découvrir cette figure quelque peu énigmatique de celui qui écrivait dans *Tel Quel* : « Le monde ne vaut que par les extrêmes et ne dure que par les moyens. Il ne vaut que par les ultras et ne dure que par les modérés. » A lire sans modération.

Un joli monde est une anthologie consacrée à nos sœurs d'infortune, filles de joie ou fleurs de pavé, pensionnaires ou tapineuses, trotteuses ou galvaudeuses, qui ont fait les belles pages des romans fin-de-siècle à la lueur des lanternes rouges. Pas bégueules, les frangines font tout, y compris le coup de poing, si c'est nécessaire, ou vous refiler la chtouille, si possible, leur communisme à elles. Les « écrivains de filles », qui les ont prises pour héroïne de leurs romans, savaient de quoi ils parlaient, les putes ne faisaient pas que chatouiller leur âme. Maupassant, Jean Lorrain, Charles-Louis Philippe, J.-K. Huysmans ou Léon Bloy ont tâté de leurs chairs avant de se satisfaire sur le papier, autre économie libidinale que celle des maisons closes, autre dépense pour une autre domesticité. Cela a donné de très belles choses comme on dit lorsqu'on parle arts ou littérature, de la *Nana* de Zola, aux *Maison Tellier* et autre *Boule de Suif* de Maupassant. Nonobstant, Daniel Grojnowski et Mireille Dottin-Orsini ne se sont pas contentés de puiser ces romans de l'amour et de sa profanation dans le panthéon naturaliste et décadent de la bibliothèque nationale. Aussi trouve-t-on dans ce bouge-là, d'autres beautés fragiles, des *minores,* il va de soi lorsqu'on cause prostitution ! Lemonnier et Eekhoud, Paul Adam et Eugène Montfort, Léon Hennique et Charles-Louis Philippe. Mais le recueil vaut surtout pour un joyau de la fange naturaliste tombé dans le bidet des enfers : l'hallucinant *Virus d'Amour* d'ADOLPHE TABARANT (Kistemaekers, 1886), qui dépeint avec force détails la chute morale et physique d'Alphonsine, littéralement rongée par la syphilis, et dont on ne vous épargne aucune misère bien que le texte soit copieusement caviardé. A se demander ce qui a été censuré. Nous regretterons pour finir quelques absences remarquées, notamment celle d'un Charles Virmaître ou d'un Pierre Louÿs, mais on ne chipote pas sur la marchandise. A noter qu'*Un joli monde* se termine sur un chapelet de textes à portée prophylactique, Parent-Duchâtelet et Cesare Lombroso en tête. Assurément, vous ne trouverez pas que du beau monde dans cette anthologie putassière dans laquelle il est difficile de distinguer qui sont les enfants de salauds des coeurs honnêtes. *Un joli monde. Romans de la prostitution* DANIEL GROJNOWSKI, MIREILLE DOTTIN-ORSINI. *Bouquins* chez Robert Laffont, 2008

« Qu’est-ce que tu veux que je te montre ? Qu’est-ce que j’ai donc entre les jambes ?
- Ton cœur ! Répondis-je.
- Tu crois qu’il est là-dessous ?
- Oui.
- Cherche.

Pierre Louÿs, *Trois filles de leur mère*

Si vous ne connaissez ni les Mac-Nab, ni PATRICK BIAU, nous vous recommandons vivement la lecture de *Maurice Mac-Nab. Poète mobile et incongru,* avec des reproductions en figures & 2 planches dépliantes hors texte, de divers dessinateurs, Charles Clérice, Candido de Faria, Fernand Fau, Henry Gerbault, Paul Merwart, Auguste Roubille, Sahib, Alexandre Steinlen, Stop, Uzès, et Mac –Nab. Les mille univers, petite encyclopédie portative universelle, 10 X 12 cm, 238 pages. Ce Maurice Mac-Nab poète mobile et incongru s'ouvre sur l'étude biographique de l'Hydropathe poète chat-noiresque par Patrick Biau. Commençant sa recherche avec l'origine du clan des Mac Nab en Ecosse et leur passage en France au service de Louis XI, il suit les ancêtres des fils d'Edouard Mac-Nab de Vierzon à Choisy-le-Roi. Car, chez les Montmartrois fin de siècle, les Mac-Nab sont trois, Maurice (1856-1889) le poète des *Poèmes Mobiles* et illustrateur, son frère jumeau Donald, féru d'ésotérisme et de spiritisme auteur d'articles pour les revues Le Lotus et L'Initiation, et Allan illustrateur peu prolixe. Dès 1878 du cercle des Hydropathes aux Incohérents et autres Zutistes jusqu'au Chat Noir va s'écrire la légende de Maurice Mac-Nab, poète à l'allure sinistre, à la voix rauque et fausse, et au zézaiement comique. Ses poèmes absurdes teintés de macabre, feront le succès des soirées du Chat Noir. En 1886 paraît chez Vanier, *Poèmes mobiles*, premier recueil du poète « en bois », avec une préface de Coquelin Cadet, suivi l'année suivante chez le même éditeur avec le même préfacier de *Poèmes incongrus*. Atteint par la tuberculose Mac-Nab est hospitalisé à Lariboisière en 1888, il mourra en décembre 1889 âgé de trente trois ans. Inutile de dire que la présentation de Patrick Biau n'oublie aucuns détails bibliographiques, volumes, publications de grands et petits formats, publications en revues, avant de donner une anthologie de trente chansons et monologues.

En vrac, et pour ne faire ni jaloux, ni jalouse, nous vous indiquons la parution des *Correspondances d'Arthur Rimbaud* par l'ami JEAN-JACQUES LEFRÈRE, chez Fayard (nov.2007), *Reflets schubertiens* de CORINNE SCHNEIDER chez Fayard Mirare (déc. 2007), *Bergson, la vie, l'action*, de JEAN-LOUIS VIEILLARD-BARON suivi de *La pensée religieuse* d'Henri Bergson, de LOUIS LAVELLE, aux Éditions du Félin, ouvrage collectif célébrant le centenaire de la parution de l'*Evolution créatrice,* (nov. 2007) ainsi que la réédition par les PUF des titres majeurs du philosophe dans la collection. «Quadrige» et très récemment (avril 2008), *La Politesse* chez Payot et Rivages, PIERRE DE RÉGNIER : *Ma vie de patachon* au Castor Astral (nov 2007), *Le Livre des courtisanes, Archives de la police des Mœurs (1861-1876)* de GABRIELLE HOUBRE chez Tallandier (déc. 2006), *Lettres à Marcel Schwob et autres textes* de JEAN LORRAIN chez les éditions du Lérot (2006), la *Métaphysique de l'amour sexuel* d'ARTHUR SCHOPENHAUER chez Mille et une nuits

(avril 2008), la biographie d'Arthur Schnitzler par CATHERINE SAUVAT chez Fayard (2007), *Dialogues de sourds, Traité de rhétorique antilogique* de MARC ANGENOT chez Mille et une nuits, *La Ressemblance par contact* de Georges DIDI-HUBERMAN chez les Editions de minuit,, *Par le trou de la serrure*, chez Fayard, dans la collection Histoire de la pensée, où MARCELA IACUB revisite l'histoire de la sexualité en étudiant l'infraction sexuelle la plus répandue au XIX et au XX siècles, mais aussi la moins sévèrement punie : à savoir, l'outrage public à la pudeur (avril 2008). Et pour finir en beauté *Les origines de la sexologie 1850-190*0, de SYLVIE CHAPERON aux Éditions Louis Audibert / La Martinière, 2007. De quoi alimenter votre pile «des livres à lire» qui n'en finit plus de se casser la gueule.

Pour les curieux et / ou les nihilistes, AURÉLIEN LANGLOIS propose sur sa page web (http://aurelien.langlois.free.fr/traduc.html) une traduction de l'*Histoire d'une jeune fille* de TCHERNYCHEVSKI qui n'a jamais été publiée. Il travaille également depuis plusieurs années à la traduction de la monographie d'I. PAPERNO consacrée au même auteur...
Mais qui est Nicolas Gavrilovitch Tchernychevski (1828–1889) ? C'est un raznotchintsy (un « sans rang »), fils de Pope, professeur de Russe à Pétersbourg et arrêté en 1862 pour menées subversives. Il est emprisonné dans la forteresse Pierre-et-Paul, la grande prison de Saint-Pétersbourg. C'est pendant cette incarcération qu'il écrit son chef-d'œuvre, le roman *Que faire* ?, qui paraît en feuilleton dans *Le Contemporain* dès mars 1863. En mai 1864, il est envoyé en Sibérie, à Tobolsk d'abord, puis à Astrakhan. Ce n'est qu'en juin 1889 qu'il obtiendra l'autorisation de revenir à Saratov. Il y mourra le 17 octobre. On lui reproche d'être le chef de file, devant ses camarades DOBROLIOUBOV (1836–1861) et PISSAREV (1840–1868), d'un courant intellectuel et politique peu ou mal connu : le « nihilisme ». Les mouvements terroristes qui se développèrent dans les années 1870 et 1880 en Russie se réclamaient tout autant de Tchernychevski que d'un BAKOUNINE ou d'un NETCHAÏEV. On dit que MARX aurait appris le russe pour lire Tchernychevski. La légende veut également qu'il soit l'un des auteurs préférés de LÉNINE.
Une chose est sûre, c'est qu'il est devenu pendant toute l'ère soviétique un passage obligé des études secondaires : la *Grande encyclopédie soviétique* de 1957 lui consacre pas moins de 11 pages ainsi qu'une double planche de photos. C'est peut-être la raison pour laquelle il est si peu connu en Occident. Le vilain.

Deux blogs incontournables pour finir : **l'Alamblog** (http://www.lekti-écriture.com/blogs/alamblog/) du préfet maritime, Eric Dussert, auteur de l'indispensable recueil de nouvelles : *La littérature est mauvaise fille* paru à l'Atelier du Gué. **Les Féeries intérieures** (http://lesfeeriesintérieures/blogspot.com/) consacrées au poète Saint-Pol-Roux et ses contemporains. «Car la révolte est la loi vive du génie !»

Pauvre Tom

Octave Mirbeau

C'était un très vieux chien que mon pauvre Tom, un vieux chien maigre, sale, dévoré par le rouge, rongé par des plaies dartreuses, un chien horrible et puant, dont les oreilles et les pattes saignaient toujours, dont le poil jaune, rude, sans un luisant, sans un reflet, ainsi que le poil d'une bête morte, tombait par plaques tonsurantes, découvrant chaque jour davantage une carcasse anguleuse de chien-fantôme. De tout son corps délabré, seul ses yeux étaient demeurés intacts et beaux, presque jeunes, des yeux de vierge poitrinaire qui me faisaient pleurer. Je l'aimais. Oh ! oui, je l'aimais, comme je n'ai jamais aimé un être vivant ; et ma tendresse pour lui s'accrut encore de ses souffrances et de son misérable état. Pour le guérir, que n'avais-je pas tenté ? Tous les vétérinaires, je les consultai ; j'avais épuisé toutes les drogues, inventé tous les genres de remèdes... Hélas ! en vain !... Un jour même, je me dis que ce qui était bon aux hommes pouvait être bon aux chiens et, bien que je ne fusse pas riche, je conduisis mon Tom aux eaux de Barèges, où je restai toute une saison à le baigner. Le résultat fut déplorable : Tom faillit mourir, et, moi, je passai pour fou.

Fou, il fallait que je le fusse réellement devenu car, deux mois après ce voyage, je me mariai. Comment ? pourquoi ? En vérité, je n'en sais rien. J'ai beau réfléchir, j'ai beau m'interroger sur cet acte imprévu et stupide de ma vie, je n'y trouve pas d'autres raisons, en effet, que la folie.

Était-ce jalousie instinctive ou répulsion naturelle ? Toujours est-il que, dès le premier jour de notre installation, ma femme, en voyant Tom, poussa un cri d'horreur.

- Oh ! la sale bête... Oh ! l'affreux animal !... Oh ! comme il empeste !... Oh!...

En ce moment Clara avait à la main une petite badine de jonc mince et flexible. Avant qu'il m'eût été possible de lui arrêter le bras, elle en fouetta d'un coup sec l'échine osseuse de Tom qui se leva et doucement se plaignit.

- Ce n'est pas à vous, je pense, cette abomination ? me dit-elle, en me regardant d'un air sévère.

- Pardon ! fis-je, pardon ! Ce chien est à moi ; voilà quatorze ans qu'il est à moi, ce chien ; quatorze ans!... Il s'appelle Tom... et il est très malade... Il ne vous plaît pas ?... Vous ne l'avez donc pas considéré ?... Tom, venez ici, mon bon, mon cher petit Tom, venez, ajoutai-je en m'adressant au pauvre animal qui se retourna, fixa sur moi ses yeux navrés et, rampant, la queue basse, vint se rouler en boule à mes pieds.

Je le caressai sur la tête, sur le dos, à la place même où il avait été battu ; je lui prodiguai les mots les plus tendres et, souriant, je m'avançai vers Clara, à qui je voulus prendre les mains. Elle se recula, comme effrayée.

- Ne m'approchez pas, cria-t-elle, ne me touchez pas... Comment ! après avoir caressé ce chien, vous oseriez !... Ne me touchez pas... Oh!

Tom, maintenant, léchait ses plaies à vif. Quand il eut fini de les lécher, il se gratta longuement, avec rage. Du sang tigrait de rouge sa peau glabre et grumeleuse.

Ma femme se laissa tomber dans un fauteuil, toute pâle. Je crus qu'elle s'évanouissait.

- Chassez-le, disait-elle d'une voix faible... Oh ! chassez-le... Je ne veux pas qu'il entre ici, jamais. Chassez ce monstre... Oh ! quelle folie !... Oh !

- Chasser Tom ! répondis-je... Mais c'est impossible... C'est un vieux parent. Pendant quatorze ans il m'a aimé, secouru, consolé... Il est couvert de plaies et il souffre... Que voulez-vous qu'il devienne sans moi ?

Clara cria, pleura, sanglota, menaca, supplia. Sans cesse elle répétait, douce ou colère :

- Chassez-le !... Oh ! chassez-le!...

Je dus reléguer le pauvre Tom dans la cour, au fond d'une barrique, que je garnis du mieux que je pus d'un épais lit de paille fraîche.

Quoique je sois un être simple, ma destinée a toujours eu quelque chose d'étrange et de compliqué ; et jamais je n'ai vécu comme les autres hommes. Durant quatre mois, après la scène que je viens de vous conter, je restai, solitaire, dans notre petite maison, entre ma femme qui n'était pas ma femme, et mon chien qui n'était plus mon chien. Oui, j'avais une femme et je n'avais pas de femme ; j'avais un chien et je n'avais plus de chien. Ma femme était la négation de mon chien, et mon chien était la négation de ma femme. De ces deux cruelles, torturantes négations, jamais je ne pus tirer l'affirmation de ma femme ou de mon chien. Pour avoir une femme, il eût fallu supprimer mon chien ; pour avoir un chien, il eût fallu supprimer ma femme. Moralement, socialement, le pouvais-je ? Qui donc osera le dire ? Pourtant, je n'aimais pas ma femme et j'aimais mon chien.

La triste et bizarre existence que la mienne ! et combien illogique ! Chaque fois que je m'approchais de Clara, elle me repoussait vivement et, faisant battre ses délicates narines dans un léger reniflement, elle disait :

- Quelle horreur!... Oh ! comme vous sentez le chien!... Ne me touchez pas...

Puis elle s'enfuyait.

Depuis quatre mois que nous étions mariés, il ne m'avait pas été permis une fois, une seule fois, de l'embrasser, d'effleurer seulement de ma bouche les mèches blondes de ses cheveux ni l'extrémité de ses doigts. Le soir, la porte de sa chambre, inflexiblement verrouillée, ne s'ouvrait jamais, jamais...

- Clara, implorais-je timidement, voyons... Clara...

Je l'entendais qui marchait sur le tapis, j'entendais les froufrous des jupons croulants, l'eau qui clapotait dans la cuvette de cristal, j'entendais le lit qui craquait.

- Clara ! voyons... Clara... !

- Non, non... vous sentez le chien.

Comment cela était-il possible que je sentisse le chien ?... Je me baignais dans tous les parfums, j'avais vidé sur ma peau, sur mes cheveux, sur mes vêtements, plus de vingt flacons précieux afin de chasser de moi cette persistante et chimérique odeur de chien. Et puis, mon pauvre Tom, je ne le voyais ni ne le frôlais plus... Mon

pauvre Tom !... Il était tout le jour affalé au fond de sa barrique, bien triste sans doute, et dépérissant, et me maudissant peut-être ! Souvent, pour l'apercevoir, je demeurais des heures entières appuyé contre la croisée fermée de mon cabinet. Mais il ne sortait pas. Quelques brins de paille, qui dépassaient le bord du tonneau, remuaient parfois, et des mouches vertes, bleues, jaunes, des myriades de mouches bourdonnaient à l'entour, comme à l'entour d'un cadavre. Lui qui ne m'avait jamais quitté, lui qui n'avait jamais dormi dehors, dans l'air frais des nuits, que devait-il penser de moi aujourd'hui, de moi qui, tout d'un coup, interrompais son rêve tranquille de vieux chien ?

Un matin, nous finissions de déjeuner, ma femme et moi. Clara, les coudes sur la table, la tête appuyée sur ses mains jointes en un mouvement câlin, me regardait. Elle avait dans les yeux une flamme nouvelle, sur ses lèvres, un peu écartées et plus rouges, je ne sais quel frémissement éperdu qui me troubla. Et toute rose et languissante, et d'une voix presque éteinte, elle murmura :

- Tuez-le... tuez le chien.

Je me rapprochai d'elle, envahi tout entier par le désir de cette tête, de ces yeux, de ces lèvres, de la volupté de ce corps qui, pour la première fois, semblait s'animer d'une vie d'amour. Je tentai de saisir la taille de ma femme, de la serrer à pleines mains, de l'attirer contre moi, brutalement... mais elle me repoussa encore, et d'un ton bas, léger comme un souffle :

- Non!... soupira-t-elle... Non... tuez-le... Oh ! je vous en prie.

- Mais comment voulez-vous que je le tue ?...balbutiais-je. C'est épouvantable ce que vous me demandez là... c'est impossible... On ne tue pas les vieillards parce qu'ils sont trop vieux, les pauvres parce qu'ils meurent de faim, les malades parce qu'ils souffrent, les bossus parce qu'ils ont une bosse !

Sans répondre, elle dégrafa son corsage, et un coin de sa chair nue apparut, radieuse, grisante ; elle retira de ses cheveux un peigne d'écaille qui les fixait en torsades au haut de la tête, et sa chevelure rampa sur ses épaules, se tordit, pareille à un gros serpent d'or, s'enfla, se divisa, s'éparpilla et la couvrit toute de mille rayons de feu. Et, renversée en arrière, cambrant sa gorge, les yeux mi-clos, la lèvre pâmée, les bras pendants, elle murmura encore d'une voix de divine prostituée :

- Oh ! tuez-le donc !

Résolument, je me levai et partis.

Depuis quatre heures nous marchions dans la campagne, Tom et moi. Vingt fois je m'étais dit :

- Non, pas encore !... Allons jusqu'à ce pommier... là-bas... Ce sera là !...

Arrivés au pommier, je continuais ma route.

- Plus loin, plus loin encore... Atteignons ce champ d'avoine...

Tom trottinait derrière moi. Parfois, se rappelant nos promenades passées, il essayait de brousser dans les luzernes hautes, ou bien, le nez au ras du sol, il quêtait. Du champ d'avoine, un vol de perdreaux se leva dans un grand bruit d'ailes et disparut par delà une haie. Tom le suivit d'un regard brillant.

- Plus loin, plus loin... encore plus loin!... Jusqu'au petit ruisseau !...

Nous traversâmes le petit ruisseau. Tom s'y baigna le ventre et lapa l'eau avidement. Et nous dépassions les pommiers, les champs d'avoine, les ruisseaux.

- Encore plus loin !

Le soleil baissait, s'inclinant vers l'horizon ; déjà les oiseaux cherchaient les nocturnes couverts.

- Toujours plus loin !

Un moment, j'eus l'idée de m'enfuir avec Tom. Oui, nous aurions vécu, tous les deux, dans une vieille masure, et nous aurions contemplé le soleil, les vastes plaines, et les horizons qui bleuissent sur le ciel pâle, et les belles nuits silencieuses, hantées de la lune ... Quand Tom serait mort, je l'aurais enterré, sous la mousse, au pied d'un chêne...

Nous étions arrivés au bord d'un étang dans lequel le soleil trempait son globe de feu. Je m'assis sur l'herbe, et Tom se coucha près de moi, haletant. Au loin, dans les roseaux, le butor meugla.

- Écoute-moi, mon bon Tom... Il le faut, tu entends bien... Et pourtant je t'aime... je t'aime plus que tout au monde... Surtout, ne crie pas, ne dis rien. Ne me reproche rien... Viens ici, plus près, que je te caresse encore, pauvre bête !

Tom jappa, remua la queue, et, se levant péniblement sur ses pattes saignantes, il vint poser sa tête contre mon genou.

- Je ne te ferai pas souffrir, mon petit Tom ... Je te viserai bien, là, entre les yeux... Tu ne sentiras aucune douleur... Tu t'affaisseras, et puis tu t'endormiras... Mais ne me regarde pas ainsi... Tu me fais trop de peine... Ce n'est pas moi, tu le sais... C'est elle, et elle est si belle !

Il se frottait à moi, le malheureux animal ; sa queue remuait plus fort, et sa langue cherchait ma main pour la lécher. Je détournai la tête... A quelques pas, dans l'herbe, les canons de mon fusil luisaient.

... Clara dansait, battait des mains.

- Raconte, me dit-elle, raconte comment tu l'as tué. Et comme je restais silencieux, elle supplia : - Je t'en prie, raconte...

M'enlaçant de ses bras, très fort, elle se haussait sur la pointe des pieds pour me tendre ses lèvres.

- Allons, mon chéri... Dites tout à votre petite femme... - C'est horrible ! Non!... Laissez-moi... c'est horrible ! - Oh ! vite ! vite !

- Eh bien... il était à trois pas de moi, sur son derrière, et il me regardait... Je le visais, là, sur le front, entre les deux yeux... Mais je les voyais, ces yeux, ces beaux yeux doux, confiants et qui m'aimaient... et l'arme trembla dans ma main. Tom ! mon vieux chien, pardonne-moi ! Il ne se doutait de rien et jappait gaiement... Dix fois je rabattis mon fusil... Enfin, comment cela s'est-il fait ?... J'avais fermé les yeux... Pan!... Et j'entendis un hurlement, un hurlement qui traversa l'étang, alla réveiller les échos du bois, là-bas, emplit la terre, le ciel, toute la nature... Pan !... j'avais tiré une seconde cartouche, sans savoir... Je ne voyais rien... Et tout d'un coup, je sentis à mes pieds comme un chatouillement... C'était Tom, sanglant, qui s'était traîné jusqu'à moi et qui me léchait... Alors, je devins fou... « Tom, laisse-moi, je t'en prie ; Tom, ne crie pas, je t'en conjure ». Et je reculai ma jambe, sur laquelle je sentais s'appuyer la tête agonisante de mon chien. « Mords-moi, déchire-moi, Tom !... mais ne me lèche pas ainsi,> et puis tais-toi, oh ! tais-toi... Tu me fais peur. » Mes cheveux se hérissaient, mes dents claquaient, un oiseau passa qui me frôla de son aile... Tom hurlait toujours, et toujours me léchait... « Ah ! mon Tom, mon pauvre Tom, je t'aime! »

Et en répétant sans cesse ces mots : « Mon Tom, je t'aime! », je lui frappais la tête de mon talon, furieusement... La terre était molle, et la tête s'enfonçait dans la terre... Il ne criait plus... Seulement son corps remua, ses pattes se dressèrent en l'air... Il était enterré jusqu'à la poitrine, dans la boue humide et gluante, et il gigotait...

Clara joyeuse et charmée, m'interrompit et, frappant dans ses mains :

- Il gigotait !... il gigotait !... s'écria-t-elle... il gigotait !... Oh ! cher amour, viens vite que je t'embrasse !

Gil Blas, le 1er juin 1886.

Appel à contribution

Les Éditions du Clown Lyrique inaugureront en novembre 2008 leur nouvelle collection : *Les Cahiers,* avec Remy de Gourmont, auteur dont elles avaient publié en 2006 un roman inédit : *Le Désarroi.* Chaque Cahier sera consacré à un écrivain différent, et réunira des textes d'universitaires ainsi que de spécialistes de divers horizons : bibliothécaires, collectionneurs, érudits.

Le 150ème anniversaire de la naissance est une occasion excellente pour présenter la recherche actuelle sur Remy de Gourmont et ouvrir de nouvelles pistes. En effet, après une longue période d'oubli, l'intérêt pour l'auteur a considérablement progressé. Les dix dernières années ont vu se multiplier les bilans et les synthèses : un colloque international à Cerisy en 2002 et l'année suivante un vaste *Cahier de l'Herne*. Ces deux manifestations ont largement fait le point sur Gourmont et ont abordé les thèmes majeurs de son œuvre. La thèse d'Anne Boyer *Remy de Gourmont, l'écriture et ses masques* (Champion) a présenté au même moment un bilan des études génériques entreprises sur l'auteur et représente le premier travail universitaire de grande ampleur depuis les travaux fondateurs de Karl Uitti – *La Passion Littéraire de Remy de Gourmont* (Princeton, 1962).

Plusieurs thèses soutenues ou en cours ont depuis été consacrées, toute ou partie, à l'écrivain : études génériques, thématiques, histoire littéraire, histoire du livre sont ainsi explorés. Une édition de plus de mille lettres inédites de Gourmont est également entreprise ainsi que de multiples rééditions qui sont autant de signes du dynamisme du renouveau gourmontien et de la modernité de l'auteur. Sans oublier le site www.remydegourmont.org qui s'évertue à faire découvrir l'auteur et présente, entre autres, une iconographie sans équivalent.

Cette effervescence autour de Remy de Gourmont a fait apparaître de nouveaux axes d'études que ce Cahier voudrait présenter ou développer en quatre tableaux :

I) Approches génériques :
Gourmont apparaît désormais comme un créateur de formes littéraires. L'art romanesque, la pratique du monologue intérieur, l'esthétique du conte, la dissociation des idées ont été abordés dans des travaux récents. Comment l'auteur contribua-t-il à l'évolution des genres littéraires ? Les approches comparatistes seront ici les bienvenues.

II) Gourmont entre symbolisme et avant-garde

Quel fut le rôle de passeur de Remy de Gourmont, entre symbolisme et avant-garde ? Ce rôle est-il le même que l'on parle de littérature ou d'arts ?

On pourra notamment évoquer :

- Des relations littéraires ou artistiques encore peu étudiées : il s'agira par exemple de préciser les rapports – personnels ou de lecteurs – qu'entretinrent avec lui des écrivains comme Saint Pol Roux, Guillaume Apollinaire, ou Blaise Cendrars qui se réclama toujours de Gourmont, ou des peintres comme Maurice Denis et Raoul Dufy.
- Gourmont et l'histoire du livre : la pratique bibliophile de l'auteur, son activité d'éditeur, ont une importance capitale dans l'histoire du livre et de sa matérialité des années 1890 à 1915.
- Gourmont et la revue : des petites revues au Mercure de France, la revue est pour l'écrivain le véritable cœur de la vie littéraire et de ses révolutions.

III) L'anarchie, l'ésotérisme et autres approches thématiques

La récente publication du Désarroi a permis de confirmer l'importance de certains thèmes dans l'œuvre de Remy de Gourmont. Nous souhaiterions ainsi voir évoquer plus en profondeur les rapports de Gourmont à l'anarchisme – rappelons que l'auteur décrit dans *Le Désarroi l*a préparation d'un attentat sans précédent au Palais Bourbon.

L'ésotérisme semble être l'autre grande préoccupation cachée de Remy de Gourmont. Est-il ainsi vraiment l'auteur des *Incubes et les Succubes* paru en 1897 sous le nom de Jules Delassus ? C'est en tout cas ce que laissèrent entendre Alain Fournier ou André Gide. Quelle fut également l'influence de Berthe de Courrière dans ce domaine ?

Le théâtre est également un élément peu abordé de la création littéraire de Remy de Gourmont, qu'il s'agisse des pièces symbolistes ou de l'esthétique théâtrale qui parcourt certaines œuvres.

IV) Gourmont critique littéraire : Échos internationaux

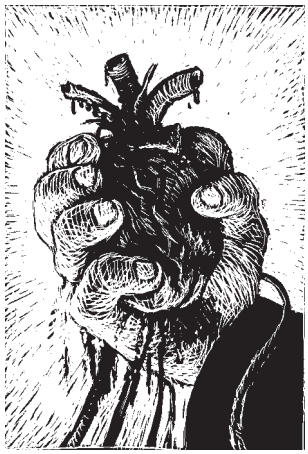
L'œuvre critique de Remy de Gourmont a connu une reconnaissance internationale qui reste largement à explorer.

- Les relations de Remy de Gourmont et du monde hispanique sont encore méconnues. C'est l'Argentine qui nous intéressera d'abord ici. Contributeur de *La Nación,* et auteur des *Lettres pour l'Argentine*, Gourmont entretint des relations avec des écrivains comme Julio Piquet ou Enrique Larreta et se préoccupa de la diffusion du Mercure de France en Amérique du Sud. Sa traduction de *La Gloire de don Ramire* fait encore référence aujourd'hui.

- En dehors de ses relations avec les écrivains Belges ou Italiens, l'importance de Gourmont en Europe a été peu évoquée : les rapports de Gourmont et du monde germanique seront prioritairement à défricher.
- La réception de l'œuvre critique de Gourmont aux États-Unis fait quand à elle apparaître « a modern man of letter » selon les termes de Richard Aldington qui invita l'auteur des *Promenades Littéraires* à publier dans des revues américaines. Quelle fut l'influence de Gourmont aux États-Unis ?

Tout document inédit de ou relatif à Gourmont sera également le bienvenu dans ce premier *Cahier*.
Date de remise de propositions d'articles : ***15 mai 2008.***
Merci de fournir un résumé d'une dizaine de lignes du projet, ainsi qu'une courte présentation de l'auteur.
Date limite de remise des textes : ***15 juillet 2008.***
Articles de 20000 à 30000 signes. Des articles courts (de 5000 à 15000 signes) sont envisageables sur des sujets ponctuels.
Il est possible de soumettre des articles en anglais, espagnol ou allemand, qui seront traduits dans le *Cahier*.

Contacts :
Nicolas Malais (Université Paris X), nicolasmalais@yahoo.fr
Vincent Gogibu (Université Montpellier III), vincentgogibu@yahoo.fr



AMER # 3

CŒUR

Adressez tous vos textes et images à zamdatala@hotmail.com

Leurs soirs

Jean Lorrain

Sur les fortifications, oui, tout simplement sur les fortifs déshonorés le dimanche par tant de papiers douteux, en semaine par tant de galvaudeux vautrés et sommeillant dans l'herbe, leurs pauvres pieds nus à l'air, tandis que le soleil d'août les cuit et les rissole et ne leur donne pas à eux d'odieuses insolations.

C'est là qu'ils se rencontrent tous les soirs, elle, dès qu'elle peut s'échapper sous un prétexte quelconque de la petite cuisine où elle étouffe tout le long des jours, car avec madame l'ouvrage n'est jamais terminé ; aussi tout lui est bon et, dès ses couteaux faits, sa vaisselle lavée, sous le premier prétexte venu, la carafe à remplir à la fontaine Wallace de la petite place, le lait à aller chercher chez la crémière pour la nuit de l'enfant, pssst... elle entrouvre la porte et, la clef dans la poche, espérant ne pas être surprise au retour, elle s'envole et descend ses cinq étages quatre à quatre, et, toute chargée d'odeurs de graisse, mais le coeur en fête et lui battant les côtes à les lui briser, elle gagne la rue, tourne à gauche sur la place par les avenues désertes pour ne pas être vue, grimpe vite sur les derniers talus où lui, assis sur l'herbe sèche, bien gravement l'attend. « Ici, Zidore, veux-tu bien venir, sale bête ? », c'est le chien de la maison qui s'est obstiné à la suivre et la tire par le bas de son tablier.

-« Voyons, tu vas pas le massacrer, ce cabot, si t'a suivi, c'est qu'il a du sentiment, y va pas moucharder à ton singe qu't'es venue prendre le frais à l'entrée des champs. » À quoi la petite bonne, toute rouge d'émotion et d'avoir couru peut-être: « Est-ce qu'on sait ! ». Mais avec un grand geste enveloppant, il la fait asseoir auprès de lui, et maintenant étendus tous

les deux sur la pente d'un fortin, ils s'embrassent à bouche que veux-tu, elle frileusement pelotonnée contre sa poitrine, malgré l'atmosphère d'orage et la lourde chaleur, lui, ouvrier de Paris, déjà déluré, les mains sur la camisole de la petite bonne, dont il dégrafe silencieusement le corset, et je vous assure qu'il ne trouve pas plus qu'elle sent l'oignon, qu'elle ne sent, elle, qu'il pue la sueur.

Dame ! C'est qu'ils s'aiment, et que l'amour n'a ni yeux ni odorat chez les êtres simples. Une fois la fricassée de museaux faite, on prenait un temps, on se désenlaçait un peu, et tandis que les réverbères scintillaient plus clairs sur le chemin plus obscur de Boulogne, la conversation s'engageait ainsi entre eux: «- Il fait chaud, ce soir. - Pour sûr, il fait chaud. - Dans l'atelier tout l'monde avait retiré sa chemise, on était tous à poil, c'qu'on a rigolé, cré nom ! il y aurait eu là une gonzesse, qu'on y aurait pas touché, on en a pris une de ces suées » ; et elle, qui était loin de rigoler toute la journée, où elle a savonné et lessivé tout une layette et cinq chemises à Monsieur et deux jupons à Madame. « Tu vas pas m'faire croire qu'y faisait plus chaud qu'dans ma cuisine »; alors lui, brusquement attendri : «Ils t'embêtent donc toujours, tes patrons. - Ah ! tu sais, les maîtres, ça trouve jamais qu'on en fait assez. - Pour sûr, ils sont tous les mêmes, on se tuerait pour eux, qu'y diraient pas merci. - Ah ! ça, c'est bien vrai », et la prenant dans ses bras pour l'attirer sur sa poitrine: « Faut pas pleurer, ma crotte, puisque t'as ton p'tit homme qui t'aime, mais sacré nom de D... qu'il fait chaud. - Ah ! ça pour sûr », et la conversation reprend invariablement la même, tandis que l'homme, qui commence à flamber dans la nuit plus noire et dont les yeux s'allument comme ceux d'un loup-cervier, propose tout doucement une promenade dans le bois, derrière les tribunes d'Auteuil, ce qui fait lever aussitôt la petite bonne avec des phrases évidemment prévues: « Faut qu'elle rentre, elle est en retard, si madame s'apercevait qu'elle est sortie, quel branle-bas dans la maison. Vois-tu qu'elle me donne mes huit jours ? Avec ça qu'on en trouve dans l'été des places ! » Et malgré l'ouvrier qui la caresse et la cajole, Mlle Marie, femme de chambre et cordon-bleu à raison de trente francs par mois chez M. Garlot, employé au ministère, s'esquive et reprend son vol tout en sifflant le chien en train de compisser hygiéniquement le gazon des talus. « À d'main mam'selle Marie - A demain, monsieur Pierre », voilà trente jours que leur idylle dure, elle en a bien pour quinze jours encore car le

gars commence à en avoir assez de cette fillette qui, après s'être donnée, maintenant se refuse.
Ce n'est pas que l'envie lui en manque à la pauvre Marie-Souillon ; mais, vrai, la dernière fois elle a eu trop peur dans ce bois de Boulogne, sur ce banc, dans les feuilles, quand ont passé les gardes. Ah ! si monsieur Pierre pouvait venir dans l'appartement, un jour que madame serait au Bon Marché ou aux magasins du Louvre comme la première fois; ah ! quel fin serrurier que ce garçon-là, entreprenant et caressant à faire tout ce qu'il voudrait des femmes. Elle rentre en rêvant quelle serrure elle pourrait bien détraquer dans l'appartement.

12 août 1893

collection J.P. Bourgeron

La domestique représente la brèche dans le mur, l'irruption de la réalité, le contact avec l'extérieur. Elle est femme, elle a une vie sexuelle souvent sans être mariée. Pour une jeune bourgeoise, elle est celle qui connaît ce qui est dehors, interdit, caché. Elle est la brèche par où passe le sexe.

Anne Martin-Fugier, *La Place des bonnes, la domesticité féminine à Paris en 1900*

L' esclave

« Un des faits les plus importants de l'histoire zoologique de la terre est la domestication de l'homme par les animaux qu'à cause de cela on appelle domestiques. Animal féroce, doué d'une belle vigueur musculaire, l'homme a été réduit en esclavage par les éléphants, les chameaux, les vigognes, les yacks, les buffles, les chevaux, les moutons et autres espèces animales que tout le monde connaît. On ne rencontre pour ainsi dire aucun homme en liberté sur la surface de la terre ; s'il y en a encore quelques-uns, ils mènent une vie fort misérable, car il leur est très difficile, sans le secours d'une des espèces aptes au travail et à la civilisation, de pourvoir à leur propre existence. Ces subtils animaux traitent leur conquête avec douceur, n'exigent de lui que des travaux utiles, l'entretiennent même dans un certain bien-être. Il y en a d'extrêmement modérés dans leur domination, comme les ruminants qui n'exigent de lui que de l'eau, de l'herbe fraîche et, en hiver, du foin ; il faut dire que tant de mansuétude permet aux mauvais instincts de l'homme de reparaître ; les assassinats ne sont pas rares parmi ces doux animaux, qui n'ont que bien rarement le courage de sévir. Le cheval est plus exigeant. Outre une succulente nourriture, à laquelle l'homme pourvoit avec une ponctualité rare, il exige qu'on le mène à la promenade, qu'on lui cire ses bottes, qu'on fasse sa toilette. Ce n'est pas un sort très enviable d'être l'esclave d'un cheval. Mais les plus terribles des maîtres sont, pour l'homme, le chien et le chat, qui en sont arrivés, surtout à Paris, où ces moeurs ont été observées, à vivre dans une indolence absolue. Il faut que le malheureux esclave soit aux petits soins pour eux. Le chat, qui est tout petit, le fait trembler, lui commande d'ouvrir les portes, d'apporter à manger rien qu'en le regardant d'un certain air. Son mauvais naturel est bien dompté. Tel est l'ascendant d'un caractère dominateur qu'il a fini par sentir que la révolte est inutile. Un coup de griffe le lui rappelle de temps en temps. Ces choses sont encore mal connues. On croit que ce n'est pas la même espèce d'hommes qui est esclave de l'éléphant, esclave de telles ou telles autres espèces... »

Extrait d'un Rapport présenté à l'Académie martienne.

Traduit par **Remy de Gourmont.**

LA REVUE DES REVUES

Le Nouvel Attila. Que dire si ce n'est que la belle Atala lorgne vers le splendide Attila ? Destiné aux curieux, érudits, Pangloss, dilettantes et autres chevaliers de la presse libre, *Le nouvel Attila* est voué à l'exploration et à la réhabilitation des auteurs maudits, mineurs, pirates, oubliés ou mésestimés. Toute une Atlantide livresque qui de Roussel à Mirbeau, d'Upton Sinclair à Charles-Louis Philippe, de Traven à Brisset ou à Fantômas, hante les souterrains de l'édition : tous les « maudits supérieurs » (Gaston Leroux) et les « cocus magnifiques » (Crommelynck) qui n'ont pas l'habitude des Unes ou des « premier-Paris ». Attila défriche, déflore et transplante, avec passion, pour l'ironie de l'histoire. Un objectif : trouver d'autres manières de parler des livres, se battre au nom d'un avant, d'un ailleurs et d'un autrement. Rééditions, premières traductions et exhumations diverses : quoique nécrophile, Attila s'autorise aussi à faire boxer les vivants, sur le mode créatique et récréatique, de l'invention ou de la rencontre entre classiques improbables et littérature d'aujourd'hui. Attila aime jouer et déjouer : confronter les genres, les styles, les siècles et les écoles. Leur horizon : subvertir les hiérarchies littéraires établies et renvoyer le tribunal de la Sainte-Critique à ses valeurs, son confort et ses commémorations. Ils n'attendent pas qu'ils baissent leur Panthéon du jour au lendemain. Mais progressivement, sous les coups de boutoir répétés, insidieux, revendiqués du Nouvel Attila.
Le nouvel Attila, 127 avenue Parmentier, 75011 Paris

Cette semaine n°95. Seizième année, apériodique, prix libre. A notre sens, la meilleure revue anarchiste et antagoniste française, si ce dernier qualificatif veut dire quelque chose ; nous préférons parler de publication francophone puisqu'elle s'occupe notamment de relayer réflexions et actions menées contre ce monde partout sur le globe (avec une nette préférence pour l'amérique latine, la grèce et l'italie. Les amitiés sont ce qu'elles sont). Vous pouvez en outre y lire les habituelles brêves du désordre ainsi que quelques textes anars de la fin du dix-neuvième - début vingtième. Destiné en priorité à ceux et celles pour qui la guerre sociale n'est pas seulement livresque : BP275, 54005 Nancy cedex.

Fétichisme et domesticité

Freud, Mirbeau

par Emily S. Apter

Nous avons choisi de publier, à l'occasion de notre éclairage sur la domesticité, une partie de l'article d'Emily S. Apter, paru en avril 1987, dans le n°70 de la revue *Poétique,* initialement intitulé *Fétichisme et domesticité, Freud, Mirbeau, Buñuel,* et qui aborde les liens étroits unissant le fétichisme et la domesticité chez ces trois auteurs. Emily S. Apter est professeur de littérature comparée à l'Université de New York et l'auteur de *Fetishism as Cultural Discourse*, (Cornell University Press, 1991), et de *Feminizing the Fetish: Psychoanalysis and Narrative Obsession in Turn-of-the-Century France* (Cornell University Press, 1991). Nous la remercions vivement d'avoir accepté la publication partielle de son texte et lui témoignons toute notre reconnaissance pour la confiance accordée à notre revue. Vous pouvez lire l'intégralité du document dans la version électronique d'*Amer*, consultable sur la toile, à l'adresse des Ames d'Atala.

L'ambivalence de Freud envers sa nurse, transmise aux bonnes en général, s'harmonise parfaitement au contrepoint de fierté et d'humiliation, de domination et de subordination, postures psychologiques qui dominent dans les rituels entre le petit garçon et sa nurse ou l'homme mûr et sa servante. Cet attachement ambigu ne se contente pas de ressembler aux jeux érotiques du sadomasochisme, il nous aide également à comprendre l'effet de gêne, comme pornographique, que l'on ressent en lisant la description des rapports entre bonnes et patrons dans les classiques des récits ancillaires des XIXème et XXème siècles : Geneviève *de Lamartine, le feuilleton* Bécassine*,* Une servante d'autrefois *de Zulma Carraud et* Une fille mère *de Paul Bourget sans parler des grands livres de Zola, des Goncourt, de Flaubert, Maupassant, Proust et Genet*[1].

Taches / tâches

La quasi-absence d'hostilité de Freud envers ses nurses et autres bonnes, sa quasi-cécité devant l'image de la servante telle que l'assortiment d'objets fétichistes qui apparaissent dans les récits de ses patients l'induirait nous suggèrent un champ spéculatif entier que les théories du fétichisme, après Freud, auraient évité d'explorer de façon systématique. Bottines, corsets, tabliers, etc. ont une consonance spéciale dans la culture du XIXe siècle finissant d'où est né le discours freudien, comme autant de lieux communs, stéréotypes et autres caricatures employés pour décrire la classe ancillaire. Dans la mesure où ces idées reçues imprégnaient la littérature de cette période - littérature réaliste décrivant des « cas » et des faits divers qui, souvent, offrent une grande ressemblance avec ceux dont s'occupa Freud, il est plausible d'avancer que le corps de la bonne prit une place de plus en plus importante dans les fantasmes, les phobies et les paranoïas de la bourgeoisie et que c'est ainsi qu'il entra, quoique indirectement, dans la psychanalyse freudienne.

Ainsi, le corps de la bonne, en raison de son contact direct avec les détritus secrets de la maisonnée, se retrouva symboliquement contaminé par les « taches » qu'elle avait pour « tâche » de faire disparaître. Cette bonne devenue une espèce d'aimant à microbes - cet agent d'infection découvert depuis peu que chaque bourgeois qui se respectait avait à coeur de traquer dans les moindres recoins -, il fallait l'isoler ; la mettre à l'écart en tant que vecteur de la variole ou de la syphilis qu'elle était également censée attirer par un style de vie impudique, fait de promiscuité et de nomadisme[2]. C'est Zola qui a rendu compte avec le plus d'acuité de ces associations, dans *Pot-Bouille* (1882) où l'on ne parle d'Adèle, préposée à la vaisselle, dernière dans la hiérarchie domestique, que comme d'une créature répugnante; une « souillon », un « torchon », « une bête sale et gauche sur laquelle la maison entière tapait[3] ». Fuie par tous à l'exception du maître et de son fils qui se relaient dans son lit (le père Duveyrier ayant été banni de l'alcôve conjugale à cause des répugnantes « taches saignantes de son front »), Adèle devient la dépositaire de ces mêmes « taches », de tout ce qui est réputé intouchable par le reste de la maisonnée[4]. Le cruel surnom de « Torchon » rend parfaitement compte de son statut sous-humain ; elle est celle qui « torche » les « ordures cachées des familles » dans les cuisines et les arrière-cours pestilentielles des résidences bourgeoises[5]. *Les Bonnes,* de Genet, attestent de la survivance de ce socio-type ; particulièrement dans les monologues de Claire jouant à « Madame » :

Je hais les domestiques. J'en hais l'espèce odieuse et vile. Les domestiques n'appartiennent pas à l'humanité. Ils coulent. Ils sont une exhalaison qui

traîne dans nos chambres, dans nos corridors, qui nous pénètre, nous entre par la bouche, qui nous corrompt. Moi je vous vomis [...]. Je sais qu'il en faut comme il faut des fossoyeurs, des vidangeurs, des policiers. N'empêche que tout ce beau monde est fétide. [...] Vos gueules d'épouvante et de remords, vos coudes plissés, vos corsages démodés, vos corps pour porter nos défroques. Vous êtes nos miroirs déformants, notre soupape, notre honte, notre lie[6].

Il y a, dans cette incarnation chargée de haine de soi-même, le spectre entier des variations thématiques sur la « tache » de la domestique : une odeur omniprésente qui traîne dans la maison, dont l'immatérialité renforce encore la sensation de gêne ; une maladie qui suinte des régions malsaines et bondées du sixième étage ; les signes du paria qui, tel le cafard, parasite les déchets humains ; un clown, enfin, équipé des vieilles hardes de ses patrons et qui, comme tel, paraît le double grotesque de la classe qu'il sert. *Le Journal d'une femme de chambre* traite chacun de ces motifs en profondeur, comme autant d' éléments biographiques. En un acte d'absolu dévouement à un jeune maître malade, Célestine s'abandonne à lui. Le jeune homme dont elle a la charge, affligé de tuberculose, a perdu tout appétence vitale jusqu'à ce qu'elle l'initie à l'amour. Leur passion grandira alors en proportion de son agonie jusqu'au jour où, squelette vivant, il rendra le dernier souffle dans ses bras, au paroxysme du désir. Avant qu'il expire, Célestine réaffirmera sa volonté de rendre l'ultime « service » :

Mon baiser avait quelque chose de sinistre et de follement criminel... Sachant que je tuais Georges, je m'acharnais à me tuer, moi aussi, dans le même bonheur et dans le même mal... Délibérément, je sacrifiais sa vie et la mienne... Avec une exaltation âpre et farouche qui décuplait l'intensité de nos spasmes, j'aspirais, je buvais la mort, toute la mort, à sa bouche... et je me barbouillais les lèvres de son poison... Une fois qu'il toussait, pris, dans mes bras, d'une crise plus violente que de coutume, je vis mousser à ses lèvres un gros, immonde crachat sanguinolent.
- Donne... donne... donne !
Et j'avalai le crachat, avec une avidité meurtrière, comme j'eusse fait d'un cordial de vie... (p. 160).

Cette scène se donne sans ambiguïté pour la parodie des paraboles bibliques sur l'humiliation et l'humilité, comme celle du Christ et des lépreux dont Flaubert nous offrit une version saisissante dans *La Légende de saint Julien l'hospitalier* ; elle verse presque dans la pornographie par les actes de fellation et d'inceste qui sont suggérés (pour le dernier point, il faut se souvenir que Célestine représente, pour Georges, un substitut de la mère). La communion sacrificielle où elle avale le poison avec une

ferveur lascive renforce l'aura de transgression de l'épisode. En termes psychologiques, l'ignoble « crachat » nous rappelle celui de Freud dans l'escalier qu'il avoue, dans une note en bas de page, avoir « surinterprété » par le passage sémantique de « *spuken* » (obsédant) à son homophone « *spucken* » (cracher) qui se combinent dans l'expression « esprit d'escalier » (I, 216). La servante que Freud omet de considérer comme le génie de l'escalier, malgré la honte qui le saisit lorsqu'il la croise, ne nous semble pas très éloignée de la Célestine de Mirbeau en ce qu'elles sont toutes deux vulnérables à la souillure.

Bien qu'il soit tentant d'interpréter cette scène comme l'expression du simple mépris misogyne dans lequel il tenait les appétits sexuels des femmes qui, à ses yeux, ressemblent toutes à son héroïne prolétarienne (« esclaves de la passion », et même « capables de tuer un homme par la luxure »), il convient de ne pas sous-estimer son côté parodique de la « sous-littérature » du XIXe siècle, où la bonne est transfigurée en servante de Dieu. Les actes héroïques d'altruisme y constituent les tropes classiques d'un genre qui connut une grande popularité dans le clergé pour des raisons évidentes de propagande, chez les patronnes de la bourgeoisie et les directeurs de bureaux de placement de domestiques. La servante y risque toujours sa vie pour sauver celle des enfants du maître, comme lorsque Félicité, dans *Un Coeur simple* de Flaubert (exemple d'un thème rebattu qui accède à la grande littérature), mate un taureau furieux, ne devant sa survie qu'aux mottes de terre qu'elle lui jette dans les yeux. De même, dans le *Geneviève* de Lamartine (1850), l'héroïne atteint aux limites extrêmes de l'abnégation quand, ayant sacrifié amour, fortune et honneur pour une soeur perfide, elle se retrouve emprisonnée, traitée comme une criminelle et finalement contrainte de subir l'humiliation finale en servant la famille de son ancien soupirant, devenu un mari prospère. « Agneau » pascal dont la résignation inlassable avoisine en effet celle de la « bête de somme » (qui constitue, dans ce genre littéraire, le modèle du comportement idéal de la servante) ; les épreuves de Geneviève trouvent un écho dans celles de Fanchette Madoré, personnage central du roman de Zulma Carraud, *Une Servante d'autrefois* (1884). On découvre dans ce livre écrit par une amie intime de Balzac ce qui fut peut-être le précédent du « crachat » de Mirbeau - le « traitement » de la variole que Franchette administre avec amour à la fille de sa patronne :

Le médecin ayant dit qu'Élisabeth serait très défigurée si elle en réchappait, Fanchette se souvient d'avoir entendu dire à sa grand-mère qu'en perçant chaque bouton avec une aiguille fine, et, qu'en ayant le courage d'en aspirer le contenu, la maladie ne laissait aucune trace. La brave fille se mit à l'oeuvre aussitôt qu'elle se trouva seule avec l'enfant et persévéra sans la moindre répugnance jusqu'à ce que les boutons fussent desséchés[7].

Comme dans le *Journal d'une femme de chambre*, transcender la répulsion physique s'avère l'aune de la vraie fidélité ; mais là où Célestine a droit à une once d'égoïsme dans sa peur de la contagion, Fanchette doit se sacrifier tout entière. Qui plus est, à l'inverse de Célestine, cet acte suprême de vertu chrétienne sera récompensé par la contraction de la maladie :

Mais la pauvre fille ressentit bientôt, elle aussi, les symptômes de la contagion. Elle fut très malade à son tour, et très affectueusement soignée par Mme Sionnet et ses deux filles aînées. Moins heureuse que l'enfant, elle porta toute sa vie des marques qui la défigurèrent sans pourtant la rendre d'une laideur repoussante..[8]

La défiguration de Fanchette semble, paradoxalement, n'être rien d'autre que la figuration de son humilité masochiste ; une humilité pathologique qui accuse le maître en constituant, à un tout autre niveau, une variante de cette « sémiologie de la tache » telle que Barthes la définit dans son essai sur les signes du discours médical. « Ces taches », y écrit-il, parlant des marques que la maladie laisse sur le visage d'un homme, « ne renverraient à rien d'autre qu'à elles-mêmes ; elles ne nécessiteraient, par conséquent, aucun procès de lecture ou d'approfondissement ou d'interprétation[9].» Ainsi pour Fanchette, dont les marques, toutes superficielles, se refusent à la transparence traditionnelle entre défauts intérieurs et extérieurs. Mais là où, pour Barthes, la physionomie de la maladie ne pointerait « indexiquement» qu'à la maladie seule, les flétrissures de Fanchette témoignent d'une sentimentalité larmoyante, et même d'une nostalgie pour la « servante d'autrefois », loyale et effacée.

Closet / corset

Nous trouverons chez, entre autres, Zola, Maupassant et Mirbeau une espèce d'anti-récit, un « discours anti-bonnes » qui représente l'antidote au modèle lénifiant et orthodoxe du stéréotype aristocratique de la fidèle servante. L'explication historique de cette dégradation réside évidemment dans la transformation de la structure sociale durant le XIXe siècle. Une bourgeoisie arriviste se met à engager des domestiques pour bien marquer le fossé qui la sépare du prolérariat et, de ce fait, le code et les lois implicites qui gouvernent le « service » prennent une ambiguïté sans cesse plus profonde. Un ressentiment nouveau, ou sans doute une vieille hostilité plus franchement exprimée, se développe entre employeurs et employés ; on en trouve un écho dans les nombreuses antipathies qui prennent les bonnes pour cibles. Avec un didactisme lyrique, Lamartine expose, dans Geneviève, le résumé des attitudes et des valeurs anciennes qui prévalaient dans les rapports maître/domestique :

J'ai toujours contemplé avec un pieux respect et avec un sourire d'attendrissement ce qu'on appelait l'esclave ou l'affranchi dans l'antiquité, la nourrice en Grèce, ou dans le moyen âge le domestique, c'est- à-dire la partie vivante de la maison, domus *en France, la famille en Italie et en Espagne, véritable nom de la domesticité, car le domestique n'est, au fond, que le complément, l'extension de cette chère et tendre unité de l'association humaine qu'on appelle la famille ; c'est la famille viagère, temporaire, annuelle, la famille à gages si vous voulez ; mais c'est la famille souvent aussi incorporée, aussi aimante, aussi désintéressée, aussi payée par un salaire de sentiments, aussi dévouée à la considération, à l'honneur, à l'intérêt, à la perpétuité de la maison, que la maison même ; que dis-je ? souvent bien plus*[10].

Ce qui est int éressant dans cette exégèse des origines sociales et historiques de la servitude, ce n'est pas tant son évidente hypocrisie (évidente dans des oxymores tels que « la famille moins le sang » ou « un salaire de sentiments ») que l'emploi, par Lamartine, de cette même rhétorique de la différence pour asseoir le mythe de l'identité domestique (« l'extension de cette tendre unité »). Tout comme Rousseau transformait le « noble sauvage » en « citoyen », Lamartine fait du plébéien le noble serviteur.
Célestine réfutera pourtant point par point la dissertation de Lamartine, dans une contre-définition qui mettra l'accent sur tous les mutismes de l'écrivain romantique : le détachement, la marginalité, le déplacement et l'anomie :

Un domestique n'est pas un être normal, un être social... C'est quelqu'un de disparate, fabriqué de pièces et de morceaux qui ne peuvent s'ajuster l'un dans l'autre, se juxtaposer l'un à l'autre... C'est quelque chose de pire : un monstrueux hybride humain... Il n'est plus du peuple, d'où il sort ; il n'est pas, non plus, de la bourgeoisie où il vit et où il tend... Du peuple qu'il a renié, il a perdu le sang généreux et la force naïve... De la bourgeoisie, il a gagné les vices honteux -[...]. L'âme toute salie, il traverse cet honnête monde bourgeois et rien que d'avoir respiré l'odeur mortelle qui monte de ces putrides cloaques, il perd, à jamais, la sécurité de son esprit, et jusqu'à la forme même de son moi... (p. 176).

La sémiotique de la « tache » (« l'âme toute salie ») réapparaît, qui fait du linge sale de l'employeur une doublure intérieure et malpropre ne se révélant que dans le moi domestique. La bonne, qui n'est conforme ni à elle-même ni à ses supérieurs ou inférieurs, se retrouve comme disloquée et déstabilisée ; elle est devenue le signifiant de la forme moderne de la défamiliarisation, mais en outre de ce qui, en général, peut être considéré

comme hétéroclite et même monstrueux. C'est précisément un tel monstre, à moitié caché, que nous découvrirons dans certains contes de Maupassant tels que *Rosalie Prudent* ou la *Mère aux monstres*, où la bonne est présentée comme une mère dénaturée. Les deux récits se fondent sur l'infanticide. Dans le premier, Rosalie, séduite par le neveu de ses employeurs, étouffe ses deux jumeaux plutôt que de devoir choisir entre eux celui qu'elle est en mesure d'élever[11] . Dans le second, une bonne qui se retrouve dans le même malheureux état s'impose le port du « corset de force »; mais le fruit de ses entrailles, au lieu de mourir, naît difforme ; aussi, afin de pouvoir survivre après son expulsion du village, la mère se fait « montreur de phénomènes », tirant sa subsistance du spectacle où elle montre (*monstrare*) le monstre (*monstrum*) qu'elle a elle-même créé[12].

Ce conte terrible parut en 1886 ; on en trouve une préfiguration dans *l'Histoire sans nom* (1882) de Barbey d'Aurevilly (qui n'est elle-même qu'une sorte de récriture de *la Marquise d'O* de Kleist, en ce qu'elle prend pour sujet une grossesse miraculeuse), où l'on voit une mère mortifiée essayer de faire disparaître la future progéniture de sa fille au moyen de la même méthode : « elle laçait elle-même le corset de Lasthénie, et elle ne craignait pas de le serrer trop fort et de lui faire mal. (...] - Avez-vous donc si peur que je vous le tue ? -reprenait Mme de Ferjol avec une sauvage amertume[13]». Mirbeau, qui suivit, n'en doutons pas, les traces de Barbey et de Maupassant, utilisa à son tour le motif du corset, instrument d'infanticide. Dans l'une des vignettes du *Journal d'une femme de chambre,* une redoutable comtesse fait jurer à un jardinier sans travail et à sa femme enceinte de ne pas procréer ; la comtesse est elle-même la tendre mère de plusieurs enfants. Les pauvres, affirme-t-elle, ne doivent pas faire supporter à l'État une charge supplémentaire ; ce disant, elle fixe son implacable regard sur le ventre comprimé de la coupable. Après avoir accepté ses conditions (qui constituent le vrai « crime » contre la nature), le couple s'en va chercher ses affaires :

... la pauvre femme marchait péniblement, tirait la jambe. Comme elle étouffait un peu, elle s'arrêta, posa son sac à terre et délaça son corset.
- Ouf !... fit-elle en aspirant de larges bouffées d'air...
Et son ventre, longtemps comprimé, se tendit, s'enfla, rondeur caractéristique, la tare de la maternité, le crime..., [...]
Le malheur vint. Quatre jours après, la femme eut une fausse couche - une fausse couche ? - et mourut en d'affreuses douleurs d'une péritonite (p.332-333).

Malgré l'évident sentiment de culpabilité de la société en général, la figure de la servante infanticide nourrit les fantasmes populaires et s'insinue peut-être ainsi dans l'imaginaire freudien comme projection fétichiste de la

mère castrée. On retrouve pleinement cet attribut, y compris dans les récits édifiants sur les bonnes, comme lorsque Geneviève se lamente : « Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, coeurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous[14] ! », ou comme dans le petit roman de Paul Bourget, *Une fille mère* (1928), dans lequel une fille mère joue à la fidèle servante auprès de son fils, gardant l'incognito jusqu'à sa propre mort, afin qu'il puisse conserver le rang social auquel il a atteint[15]. Ces deux personnages, exempts de toute dignité maternelle, ont un manque que l'on peut assimiler à la structure du phallus féminin absent ; la bonne devient ainsi, dans la réalité, le corollaire de l'archétype purement symbolique du fétichiste. En replaçant ainsi Freud dans son contexte historique, on peut expliquer même le corset, d'abord comme arme réelle d'infanticide, et ensuite comme objet fétiche qu'on craint et vénère en tant que provocation à l'angoisse de castration, ou même de substitut à la bottine. Comme le corset, la bottine (Karl Abraham, dissertant sur la fascination d'un de ses patients pour l'attachement, le remarque) impose à certaines parties de l'anatomie un « *bondage* » ; ses lacements et ses noeuds lui assurent une place de choix dans les fantasmes sado-masochistes.

Le corset-fétiche ayant fait une entrée si complète dans la psychopathologie de la vie quotidienne, il n'en est que plus surprenant de voir que Freud, dans son analyse des lapsus au début du siècle, parut ignorer les évidentes associations, tant verbales que visuelles, entre le corset et la coprophilie dans le récit qu'il fait d'une « lecture manquée » :

Un homme qui se promène dans une ville étrangère, à l'heure même où ses fonctions intestinales se trouvent stimulées par une cure qu'il vient de subir, lit sur une grande enseigne du premier étage d'un grand magasin : Klose*thaus [«w.c. »]; à la satisfaction qu'il éprouve se mêle cependant un sentiment de surprise de voir l'établissement bienfaisant installé dans des conditions si peu ordinaires. Mais bientôt, sa satisfaction disparaît car il s'aperçoit que la véritable inscription de l'enseigne est :* Korset*haus [maison de corsets]*[16].

Si l'on songe à la rapidité avec laquelle Freud repère généralement de telles erreurs ou déplacements des motivations sexuelles inconscientes, on peut être encouragé à considérer ce lapsus comme le « lapsus d'un lapsus », c'est-à-dire une confusion qui ne porte pas uniquement sur des mots proches (et que provoque un besoin physiologique), mais également l' « oubli » de Freud lui-même dans la recherche des liens psycho-sociologiques sous-jacents qui existent entre corsets et « closets ». Tous deux évoquent des lieux privés (l'antichambre, la chambre à coucher ou le water-closet) et le corps en semi nudité ; de même, tous deux se sont acquis,

dans les littératures naturaliste et médicale une réputation négative en vertu de leur proximité avec l'interdit, la dépravation ou la saleté : les corsets sont liés au déshabillage (par la bonne ou le client) et à l'infanticide ; et les « closets », aux vases de nuit qu'on vide, la coprophilie et les autres formes d'érotisme anal.

Freud utilise fréquemment, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne,* des exemples de lapsus qui, interprétés différemment, pourraient s'appliquer aussi bien à d'autres errements psychiques. II y a deux cas qui témoignent de la conscience aiguë qu'il avait du rôle de la servante de famille dans l'étiologie de l'angoisse de castration. Dans le premier, un « souvenir-écran » où le petit Freud, âgé de trois ans, s'imagine qu'il est en compagnie de son demi-frère aîné, en train de pleurer devant un coffre (« *Kasten* ») ouvert, et dans un autre souvenir une armoire (« *Shrank* »), il se souvient que sa mère entre soudain dans la chambre, plus mince qu'elle n'est en général ; Freud, à partir de ces données, spécule que son désarroi avait été causé par l'absence de sa mère, et surtout par la peur qu'elle eût peut-être été enfermée dans l'armoire ou le coffre. Mais pourquoi, se demande-t-il, alla-t-il chercher sa mère dans le coffre ? Après que son frère lui eut appris que la bonne avait été chassée, à cette époque, pour un vol et mise en prison (« *eingekastelt* » = « coffrée »), Freud en conclut que, étant donné le don qu'elle possédait de lui subtiliser son argent de poche, en addition aux menus larcins qu'elle commettait, il avait dû profondément associer la domestique à la disparition des choses ; d'où le souci qu'il se faisait à propos de la disparition de sa mère et donc l'idée d'aller la rechercher dans le « coffre »[17].

Plus loin, Freud expliquera mieux la relation qui unissait le coffre vide et la fin de la grossesse de sa mère ; il annonçait alors son fameux essai *Le Thème des Trois Coffrets* (1913). « Si nous avions affaire à un rêve, nous penserions aussitôt que ces coffrets sont des femmes, des symboles de l'essentiel chez la femme, donc de la femme elle-même, comme il en est en général des boîtes, cassettes, corbeilles, etc[18]. » La bonne comme « coffret » rejoint ici la bonne comme voleuse de tirelire, d'emblée figure castratrice de la mère (la boîte vide) et de celle qui émascule ou « vide les boites ».

Mais la méfiance manifestée envers la servante - qui porte en elle des motifs refoulés de vengeance- resurgit dans l'analyse que Freud faisait des petits accidents commis par les domestiques durant l'époussetage :

Lorsque des domestiques détruisent des objets fragiles, en les laissant tomber, on ne pense pas tout de suite à chercher une explication psychologique de ces actes ; il n'en est pas moins probable que ces derniers sont déterminés, en partie tout au moins, par des motifs obscurs. Rien n'est plus étranger à l'homme dépourvu de culture que l'amour de l'art et des oeuvres d'art. Nos domestiques éprouvent une sourde hostilité à l'égard

de ces derniers, surtout lorsque ces objets, dont ils ne comprennent pas la valeur, leur imposent un travail supplémentaire et minutieux[19].

Bien que Freud ne commente que de manière allusive ce type de petites dégradations (pour illustrer le rituel du mariage juif où l'on « brise la vaisselle »), et même s'il reconnaît sa portée symbolique quotidienne en tant que conflit de classes déplacé, il ne fait qu'impliquer ce que son exemple semble prouver de si évidente façon - à savoir la nature fétichiste du problème ; ou sa définition en termes psychanalytiques du « fétichisme de la marchandise ». L'impulsion que ressent la bonne à désacraliser les idoles du temple bourgeois peut, du moins en partie, s'expliquer par l'incompatibilité profonde sur ce qui devrait être « fétichisé ». Célestine, par exemple, trouve particulièrement odieux le dédain que Mme Lanlaire affiche à l'égard des sous-vêtements extravagants (alors qu'elle aime les toucher et les caresser avec un plaisir fétichiste durant son service) et son amour immodéré des meubles démodés. Mais, malgré son mépris pour la vénération des Lanlaire envers chaque sordide objet qui leur appartient, Célestine, imitant ses maîtres, installe son propre autel de fortune dans la chambre de bonne vide et insalubre qu'on lui a assignée :

Demain, je tâcherai de m'arranger un peu... Au-dessus de mon lit, je clouerai mon petit crucifix de cuivre doré, et, je mettrai sur la cheminée ma bonne vierge de porcelaine peinte, avec mes petites boîtes, mes petits bibelots et les photographies de Monsieur Jean, de façon à introduire dans ce galetas un rayon d'intimité et de joie (p.56).

Les « lois de l'imitation » produisent ici une affinité étrange entre l'intérieur encombré de meubles et de bibelots dont Célestine s'occupe et le pauvre décor de sa chambre, au niveau non tant des objets eux-mêmes (Freud et Mirbeau se rejoignent pour estimer le fossé infranchissable) que de leur rôle. Les modestes icônes sauvées du passé de Célestine, objets que Mirbeau choisit avec un coup d'oeil socio-critique impeccable, projettent une aura de dieux lares, tels les portraits patriotiques des champions de l'anti-dreyfusisme - Drumont, Déroulède, le général Mercier et Guérin - qui ornent les chambres de Joseph, le cocher et futur mari de Célestine. Ce que Freud et Mirbeau définissent, chacun à sa façon, est une manière de fétichisme social, qui s'organise autour d'objets votifs, eux-mêmes véhicules de retournement des rôles, de transfert d'autorité, de haine déplacée, de parodie et de mimétisme.

Le « Bourget-gentilhomme »

> Mes chers amis, je vous embrasse tous deux dans votre Pont-Aven d' été. Nous ne vous quittons pas des yeux du coeur (un organe dont le « Bourget Gentilhomme » n'a pas encore dépioté les tissus).
> Victor Segalen à Henry Manceron, 30 mai 1910

Dans son enquête sur la façon dont certaines pratiques « dégénérées » comme l'alcoolisme ou la débauche devinrent « contagieuses » dans les grandes zones urbaines, le sociologue Gabriel de Tarde formula un ensemble de codes comportementaux censés gouverner les rapports des classes sociales à tous les niveaux hiérarchiques. L'influence de son ouvrage *Les Lois de l'imitation* (1895) est évidente dans *Le Journal d'une femme de chambre* qui, sur un certain plan, peut être lu comme une simple illustration didactique de ses principes[20]. La loi de l' « intérieur et de l'extérieur » pose une collaboration entre comportements inné et acquis qui se manifeste dans l'obéissance acquise de la servante (inculquée par le maître) aussi bien que dans les petits déversoirs conventionnels pour ses révoltes (les cancans dirigés contre l'employeur). Mais la loi d'imitation des supérieurs par les inférieurs nous paraît plus pertinente, qui s'avère la principale motivation dans la collusion de Célestine avec l'infâme Joseph. Malgré sa conviction qu'il est bien le coupable du viol et du meurtre sadique d'une petite villageoise, elle se laisse séduire afin de devenir la patronne d'un café, tant est puissant son désir de devenir une « maîtresse » à son tour. Elle est elle-même témoin d'un comportement de ce type, mais à un échelon social plus élevé, lorsqu'elle décrit le naufrage d'un dîner pour lequel ses employeurs ont essayé d'imiter un intérieur grand-bourgeois en louant du mobilier et de la porcelaine, ne réalisant pas que le bon goût, sous la pression des esthètes, avait imposé le style Art nouveau. Mais l'attaque la plus féroce, concernant le phénomène « bourgeois-gentilhomme », est réservée à Paul Bourget, dont les romans mondains représentaient, pour Mirbeau, le comble de la prostitution littéraire. Dans le roman, Bourget est en proie à une fixation sur tout ce qui le dépasse socialement ; et son snobisme va tellement loin qu'il dénie toute application de sa fameuse psychologie aux membres des classes inférieures :

M. Paul Bourget était l'intime ami et le guide spirituel de la comtesse Fardin, chez qui, l'année dernière, je servais comme femme de chambre. J'entendais dire toujours que lui seul connaissait, jusque dans les tréfonds, l'âme si compliquée des femmes... Et bien des fois, j'avais eu l'idée de lui écrire, afin de lui soumettre ce cas de psychologie passionnelle [...]. C'est un fait reconnu que notre esprit se modèle sur celui de nos maîtres, et

ce qui se dit au salon se dit également à l'office. Le malheur était que nous n'eussions pas à l'office un Paul Bourget, capable d'élucider et de résoudre les cas de féminisme que nous y discutions... [...]
Un jour, ma maîtresse m'envoya porter une lettre « urgente » à l'illustre maître. Ce fut lui qui me remit la réponse... Alors je m'enhardis à lui poser la question qui me tourmentait [...]. M. Paul Bourget me demanda :
- Qu'est-ce que c'est que votre amie ? Une femme du peuple ?... Une pauvresse, sans doute ?... - Une femme de chambre, comme moi, illustre maître.
M. Bourget eut une grimace supérieure, une moue de dédain. Ah sapristi ! il n'aime pas les pauvres. - Je ne m'occupe pas de ces âmes-là, dit-il... Ce sont de trop petites âmes... Ce ne sont même pas des âmes... Elles ne sont pas du ressort de ma psychologie... (p. 118).

Citant directement la théorie de l'imitation de Tarde -« C'est un fait reconnu que notre esprit se modèle sur celui de nos maîtres » -, Célestine est en train de préparer sa propre défense en tournant autour du paradigme de l'esclave copiant le maître. Si Bourget refuse d'accorder une âme aux domestiques, elle le baptise, de son côté, « videur d'âmes » et, en tant que « videur », bonne lui- même: « Monsieur Jean vidait les pots de chambre... M. Paul Bourget vidait les âmes », en conclut Célestine, ajoutant même, de peur qu'il subsiste un seul doute quant à l'analogie : « Entre l'office et le salon, il n'y a pas toute la distance de servitude que l'on croit ! » (p. 368). En dépit de l'indignation qu'elle éprouve face à l'indifférence de Bourget pour ses inférieurs putatifs, Célestine fera preuve de la même attitude dès qu'elle montera dans l'échelle sociale. Établie avec Joseph dans son bistro de Cherbourg, elle se mettra à dénigrer les domestiques qui, maintenant, la servent : « Ce quelles sont exigeantes, les bonnes, à Cherbourg, et chapardeuses, et dévergondées ! Non, c'est incroyable, et c'est dégoûtant... » (p. 393). Proust eut également l'occasion de vérifier cette loi sociologique dans son portrait de Françoise qui, loyale « servante d'autrefois », accepte docilement de « monter pour rien » (selon le mot de Tante Léonie), mais ne cache pas sa fureur lorsqu'il lui faut « descendre pour quelque chose » quand la « chose » n'est que la maladie d'une fille de cuisine : « Une de ces nuits qui suivirent l'accouchement de la fille de cuisine, celle-ci fut prise d'atroces coliques : maman l'entendit se plaindre, se leva et réveilla Françoise qui, insensible, déclara que tous ces cris étaient une comédie, qu'elle voulait « faire la maîtresse «[21]. » Françoise qui, très clairement, « fait elle-même la maîtresse » en accusant la fille de cuisine, démontre, comme Célestine, comme Paul Bourget, la loi d'imitation du bas vers le haut, donnant ainsi une signification sociale à la direction fétichiste du regard de Freud. C'est un regard à la fois obstiné et soumis, comme la servante elle-même, à qui l'on a enseigné de « voir » et de « ne pas voir » ;

il passe vivement sur les atrocités commises par Joseph - qui torture des animaux, viole une fillette, vole de façon absolument préméditée -, mais se concentre sur lui comme symbole du pouvoir phallique, « une sorte d'idole hindoue, d'une grande beauté horrible et meurtrière » (p. 377). En ce sens, Joseph lui-même, la « perle » qui, selon sa patronne, « se jetterait au feu pour sauver ses employeurs », se retrouve investi du pouvoir du fétiche*. Agent du passage du bas vers le haut, et de la répulsion à l'attirance, il acquiert une sorte de mystère terrible comme objet de focalisation narrative.

Mirbeau, suivant en cela encore une fois de Tarde, décrit également un processus qu'on pourrait qualifier de «fétichisme à l'envers» : le maître, imitant son subordonné, semble attiré vers le bas par quelque force magnétique. C'est ici que l'interchangeabilité de l'idéalisation et de l'humiliation, soulignée par Freud et Karl Abraham dans leur description des pulsions contradictoires du fétichisme, devient évidente. Une de ses maîtresses, par exemple, jalouse de l'allure de Célestine et de sa faiblesse avouée pour les aventures sexuelles, se fait racoleuse à mi-temps ; elle revient de ses escapades les sous-vêtements sales et froissés, le corset et les jarretières délacés, avec quelques plumes d'un oreiller étranger dans les cheveux (p. 65). Dans un autre passage, une mère, désireuse de garder son fils à la maison, utilise Célestine comme appât sexuel, et la manipule comme ferait la plus avertie des tenancières de bordel. Se prêtant volontiers à une compétition de « rivalité mimétique » (cf. René Girard), dont l'objet est l'ignoble rejeton, Célestine tombe au niveau de la prostituée, entraînant sa maîtresse avec elle au cours de leurs altercations (« elles descendaient jusqu'au vocabulaire des filles publiques et des maisons centrales... », p.258). On trouvera également l'illustration de cette loi d'imitation négative dans *Germinie Lacerteux* au moment clef où servante et maîtresse échangent leurs rôles. Germinie, ayant atteint les « bas-fonds », faisant régner une dépravation faite de désordre et de saleté dans son intérieur, en vient à terroriser sa douce maîtresse, Mlle de Varandeuil, jusqu'à ce que cette dernière devienne la « servante de sa servante » :

Parfois, quand Germinie était sortie, elle se hasardait à donner avec ses mains goutteuses un coup de serviette sur la commode, un coup de plumeau sur un cadre. Elle se dépêchait, craignant d'être grondée, d'avoir une scène, si sa bonne rentrait et la voyait[22].

Les Goncourt donnent une explication de ce renversement en revenant à la préhistoire de la vie que Mlle de Varandeuil a menée avec Germinie. Ayant eu « à faire face, durant la Révolution, à l'adversité, Mademoiselle dut faire office de servante auprès d'un père despotique jusqu'au moment où, les affaires s'étant arrangées, il lui propose de reprendre ses fonctions afin que la nouvelle domestique, avec qui il a eu un enfant, puisse se consacrer au

concubinage. Avec le fardeau de ce terrible passé, le fait de servir Germinie n'est rien autre chose que la résurgence d'un atavisme, comme tendrait à le confirmer le roman de Mirbeau, dans lequel Célestine est convaincue que, tels des maladies ou des stigmates, héréditaires, « on a la servitude dans le sang » et qu'elle n'en peut jamais vraiment être extirpée (p. 272 et 382)[23]. Mais c'est dans l'art de trouver des boucs émissaires, pratique où l'émulation entre maîtres et valets atteint son paroxysme, que les lois de l'imitation donnent naissance à une véritable « politique du fétichisme ». Rappelons le portrait de « Monsieur Jean », le séduisant valet que Célestine a rencontré dans une autre « place », qu'elle emporte avec elle de maison en maison et qu'elle pose amoureusement sur sa cheminée. Non content d'occuper, dans le coeur de la femme de chambre, une place toute spéciale, Jean devient l'objet d'une sorte de consécration en tant que fétiche national(iste) - en l'espèce, la mascotte politique des antidreyfusards. Tenu par François Coppée, Lemaître (ennemis à la fois littéraires et politiques de Mirbeau), Quesnay de Beaurepaire et le général Mercier en personne, pour le modèle du patriotisme et l'exemple à suivre pour toute la classe ancillaire. Jean parvient au pinacle du succès lorsque lui est échu l'honneur, à l'image de ses maîtres, de servir de « faux témoin » dans le procès intenté à Zola. « Le faux témoignage, écrit-il à Célestine, est ce qu'il y a de plus chic, de mieux porté, cette année, dans la haute société... Être choisi comme un faux témoin, cela équivaut, en plus d'une gloire certaine et rapide, à gagner le gros lot de la loterie... » (p. 174). Il est tentant de voir dans le « faux témoin » l'alter ego juridique du fétichisme ; tous deux, en effet, attirés par l'Ersatz, définissent la forme psycho-sociologique de la vérité simulée.

Suivant l'exemple de Jean et de Joseph, Célestine adoptera un anti-dreyfusisme conciliant ; elle servira ainsi la critique que désire faire Mirbeau des tendances réactionnaires du prolétariat « domestiqué ». Parfois passivement antisémite, parfois passivement critique face aux appels obsessionnels à un bain de sang prôné par Joseph, l'inconsistance de Célestine devient, dans l'allégorie dreyfusarde de Mirbeau, une figure emblématique[24]. Car c'est précisément parce que la bonne voit en la condition du Juif exécré et marginalisé un reflet de la sienne que Dreyfus devient la cible obligée de la haine de soi déplacée (le Juif est la proie politique des « patriotes », tout comme la servante est la proie sexuelle du maître). Ainsi Dreyfus et Paul Bourget se métamorphosent-ils (quoique pour des raisons très différentes) en bonnes sous la plume de Mirbeau. [...][*]

Notes

[1] Cette introduction n'en est pas une, mais correspond au dernier paragraphe de la première partie intitulée «*Ceci n'est pas une botte»* qui commence par la célèbre scène du *Journal d'une femme de chambre* (1901) de ce cher Octave Mirbeau, « si souvent citée comme le paradigme du fétichisme du pied » :
-Ainsi cela ne vous déplaît pas que je vous appelle Marie ?... C'est bien entendu ?...
-Mais oui, Monsieur...
-Jolie fille... bon caractère... Bien, bien !
Il m'avait dit tout cela d'un air enjou , extrêmement respectueux, et sans me dévisager, sans fouiller d'un regard déshabilleur mon corsage, mes jupes, comme font en général les hommes. A peine s'il m'avait regardée. Depuis le moment où il était entr dans le salon, ses yeux restaient obstinément fixée sur mes bottines.
-Vous en avez d'autres ?... me demanda-t-il après un court silence, pendant lequel il me sembla que son regard était devenu étrangement brillant.
-D'autres noms, Monsieur ?
-Non, mon enfant, d'autres bottines...
Et il passa sur ses lèvres, à petits coups, une langue effilée, la manière des chattes. Je ne répondis pas tout de suite. Ce mot de bottines, qui me rappelait l'expression de gouaille polissonne du cocher, m'avait interdite. Cela avait donc un sens ?
[2] Voir, chap. 3, "Le camouflage de la maladie" (*in* Isabelle Grellet et Caroline Kruse, *Histoires de la tuberculose: les fièvres de lame 1800-1940*, Paris, Ramsay, 1983), pour la manière dont la nouvelle organisation de la maison bourgeoise entraîna la séparation radicale des chambres de bonnes.
Pour les liens entre service et prostitution, voir Anne Martin-Fugier, *La Place des bonnes : la domesticité féminine à Paris en 1900*, Grasset, 1979, Paris, p. 317-331.
[3] Emile Zola, *Pot-Bouille*, Gallimard, Paris, 1982, p. 136.
[4] *Ibid*., p. 162.
[5] *Ibid*., p. 137.
[6] Jean Genet, L*es Bonnes*, cit par Anne Martin-Fugier, op. cit., p. 193.
[7] Zulma Carraud, *Une servante d'autrefois*, Hachette, Paris, 1884, p.16.
[8] *Ibid.*, p. 17.
[9] Roland Barthes, « Sémiologie et médecine » (1972), in *L'Aventure sémiologique*, Éd. du Seuil, Paris, 1985, p. 281. Voir aussi le concept,

forgé par Michel Schneider, de « plaie lisible » pour une interprétation psychanalytique plutôt que sémiologique de l'écriture corporelle, in *Blessures de mémoire,* Gallimard, Paris, 1890, p.264-265.

[10] Alphonse de Lamartine, *Geneviève*: Histoire d'une servante, Nelson Editors, Paris, 1925, p. 84.

[11] Guy de Maupassant, « Rosalie Prudent », in *Contes et Nouvelles II*, Gallimard, Pléiade, Paris, 1979, p. 702.

[12] Maupassant, « La Mère aux monstres », in *Contes et Nouvelles I*, *op. cit*., 1974, p. 845 : « Elle se sentit bientôt enceinte et fut torturée de honte et de peur. Voulant à tout prix cacher son malheur, elle se serrait le ventre violemment avec un système qu'elle avait inventé, corset de force, fait de planchettes et de cordes. Plus son flanc s'enflait sous l'effort de l'enfant grandissant, plus elle serrait l'instrument de torture... »

[13] Barbey d'Aurevilly, « Une histoire sans nom », in *Oeuvres romanesques complètes,* Gallimard, Pléiade, Paris, 1966

[14] Lamartine, Geneviève, op. cit., p. 301.

[15] Paul Bourget, « Une fille mère », in L*es Oeuvres libres*, Fayard, Paris, 1928, p. 7.

[16]Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, Paris, 1985, trad. S. Jankélévitch., p.123.

[17] Ibid., p. 58-59.

[18] Freud, Essais de psychanalyse appliquée, Gallimard, Paris, p. 89.

[19] Freud, *Pyschopathologie de la vie quotidienne, op. cit.* p.186.

[20] Gabriel de Tarde, *Les Lois de l'imitation*, Slatkine, Genève, 1979. C'est dans les ouvrages théoriques d'Émile Durkheim et de Roger Caillois que l'on discerne le mieux l'influence de De Tarde (voir Denis Hollier, *Le Collège de sociologie* [1937-1939], Gallimard, Paris, 1979.

[21] Marcel Proust, *Du côté de chez Swann,* Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1954, p. 149.

[*] Une « perle » désigne également, dans le jargon du bordel, une fille prête à toutes les complaisances, et particulièrement à se soumettre aux pratiques sadiques des clients.

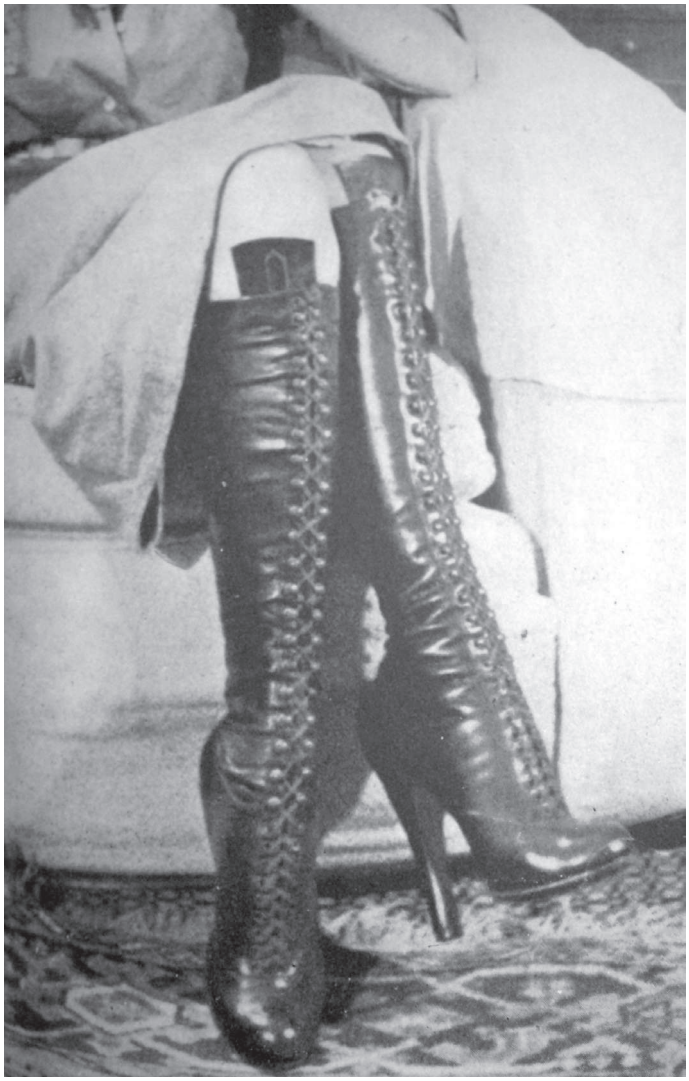
[22] Edmond et Jules de Goncourt, *Germinie Lacerteux*, Flammarion, 1930, Paris, p. 130-131.

[23]A propos de retournements de situations, voir aussi le film britannique de Joseph Losey, *The Servant,* où la connotation fétichiste et homosexuelle-passive est particulièrement forte. On y trouve tous les éléments décrits ci-dessus. (S. G.)

[24] Pour un aperçu global des idées politiques de Mirbeau, voir Reg Carr, *Anarchism in France : The Case of Octave Mirbeau.* Manchester University Press, Manchester, 1977.

[*] Ce dernier paragraphe ne constitue pas la conclusion de l'article initial

d'Emily S. Apter qui aborde dans sa dernière partie, «Tâches aveugles», l'adaptation cinématographique du *Journal d'une Femme de chambre* par Buñuel. Vous pouvez retrouver l'intégralité de l'article dans la version électronique d'Amer, consultable et téléchargeable sur http://zamdatala.net



Mïrka Lugosi, *Le malaise enchanté*

Mademoiselle

Marie-Laure Dagoit

Oubliant les jeux / les querelles / les chagrins /
les yeux vairs / riants. Je m'exhibe négligée /
décoiffée / hennin / chaînes d'or attachées au col /
reins cambrés / ventre saillant / la jambe ronde /
le pied petit / le front fenestric / le menton
fourchelé / les lèvres vermeillettes / une verrue
masquée par une mouche taillée en lune.

Voilà des années que j'occupe cette maison.
On me connaît autant qu'un morceau de
trottoir / qu'une ruelle / que l'ombre terrifiante
des corbeaux.
Je vis comme les bêtes des bois / le chien court
pour mon plaisir avec des gestes d'aveugle.
Je regarde le grand plafond criblé d'étoiles
roses comme de la mûre écrasée.
Mademoiselle m'appelle sa petite reine.
On me caresse un peu mais trop fort tout de
même parce que je suis la femme de Monsieur.
Le matin, il arrive qu'on me trouve debout
dans l'entrée / droite avec le visage attentif
d'une personne qui observe quelque spectacle.
Je ne confie à personne le secret de mes
méditations solitaires / le rouge que la pudeur
met au cul des vierges / des épouses.
Je m'appuie contre la fenêtre / regarde au loin
les garces se flageller / un coup de fouet
(avec un bruit de faux qu'on aiguise) leur fait
plier les reins / baisser les épaules / la tête.
Une porte s'ouvre / je grelotte dans un murmure
d'acier poli / les jambes raides / le dos rond.

Les bonnes gens du village me parlent comme
à une marquise / m'aiment comme une des leurs.
Une main posée sur la hanche / immobile et grave / je les
regarde / ingénue.
Les plus vieux s'exaltent / offrent à mes lèvres leurs fesses /
grandes ouvertes comme des mains chaleureuses.
L'air sent la graisse de poule / le vin frais /
je m'offre pour un louis d'or.

(Deux garces cherchent un endroit pour se faire jouir.)
Cendres de hérisson / vinaigre / miroir /
blancs d'œuf / ailes de mouches / libellule /
cantharide / matière noble / enduits / miel /
suc de ciguë / sang de fourmi / pissar / pissar.
Le sourire se fait langoureux / peint par le
mensonge / la bouche épaisse / gaie / foliette.
Ces filles / ces putes / ces traînées / ces courtisanes /
l'œil cerné d'antimoine / passé au khôl / les seins
rougis d'orcanette / la paupière diaphane /
à l'honneur tous les jours, sont drogues mortelles.
Ma bouche en trompe-l'œil sent le soufre /
le sel / la fleur de fève / la craie / l'orgueil.
Un bougeoir teinte mon cul
où un fouet désemparé
cogne de son lourd bras de cuir.

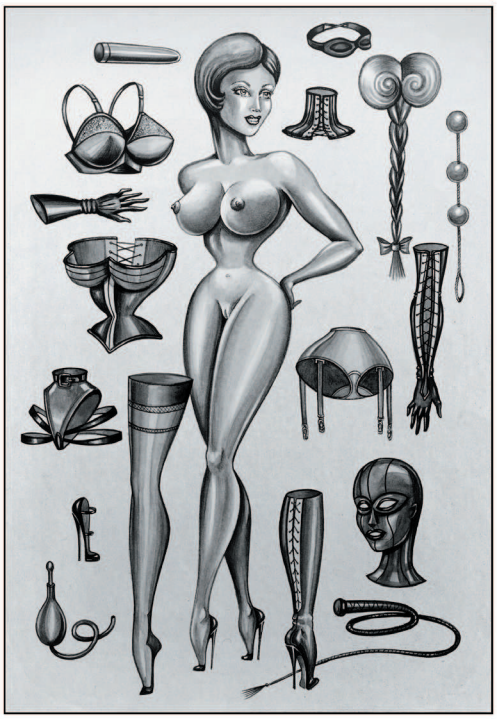
Mademoiselle / amazone du diable / peinturlurée
au safran / l'œil charbonneux / la bouche rouge /
raisin / Mademoiselle / la bouche raisin /
les joues carminées / à enflure mignonne /
Mademoiselle / les lèvres incarnates /
l'œil charbonneux / Mademoiselle / amazone du diable /
un godemichet d'une forme inconnue.

Carco a commencé à inspecter mes cuisses à l'aide d'un bâton.
Il est allé ensuite vers mes seins où foisonnent parfois
de nombreuses mains.
Çà et là, mes yeux laissent tomber leur fruit, noir / épais.
Dehors,on entend le coup de fusil des chasseurs.

Au soir, elle part ivre / chancelante / éblouie /
le nez traitis / le sein céleste / les doigts effilés /
frottés de corail / d'os de seiche / de canelle /
le cheveu couvert de poudre violette / la pommette haute /

passée au rouge crépon / la gorge râpeuse / les lèvres
peintes / gercées /
au coin de la bouche un dépôt blanc /
blanc de céruse / plâtre / ornatus vanus.
Mademoiselle, une poupée /
ma poupée / notre poupée.

Mademoiselle, de Marie-Laure Dagoit, est paru aux Etats-unis en mai 2002 chez Last Gap. Ce joli texte a été écrit pour accompagner les dessins de la talentueuse Mïrka Lugosi qui a autorisé sans hésitation cette première édition française. Et puisque le texte de Marie Laure est intimement lié aux illustrations de Mîrka, nous sommes ravis de les voir furtivement réunies dans les pages d'Amer. Nous les remercions toutes les deux d'avoir si spontanément accepté de participer à la revue.



Mïrka Lugosi, *Mademoiselle*

Ulrike Uhlig, *Dienerschaft*

Amour bestial

par Peter Singer

Un peu de polémique non de Dieu avec ce court texte de l'australien Peter Singer, théoricien de la libération animale et chantre de l'antispécisme. Cet article a été écrit à la demande de Nerve Magazine *qui l'avait sollicité pour rédiger un commentaire du livre* Dearest Pet *de Idas Dekkers. L'article est paru sous le titre* Heavy Petting *dans l'édition de mars-avril 2001 de* Nerve Magazine*. Il a été traduit en français par Estiva Reus et publié dans les* Cahiers Antispécistes*, n°22, de février 1993. Ce texte, qui présente le double mérite d'aborder la question de la bestialité et de convoquer le souvenir d'*Otto Soyka, *a déclenché une vague d'indignation sans précédent dans les rangs des défenseurs des animaux et une polémique fort amusante sur laquelle revient Estiva Reus dans un article intitulé* Lyncher pour ne pas être lynché ? *consultable sur le site des C.A.*

Il n'y a pas si longtemps, toute forme de sexualité ne conduisant pas à la procréation était considérée, au mieux, comme de la lubricité gratuite, ou pire, comme une perversion. L'un après l'autre, les tabous sont tombés. De nos jours, l'idée qu'il serait mal de recourir à la contraception pour dissocier sexualité et reproduction est tout simplement désuète. Si quelques religions enseignent encore que la masturbation est un « viol de soi-même », cela montre seulement combien elles sont dépassées. La sodomie ? Elle est une composante à part

entière des joies du sexe et on la recommande aux couples soucieux de diversifier leur vie érotique. Dans beaucoup de grandes villes du monde, gays et lesbiennes peuvent afficher ouvertement leurs préférences sexuelles à un degré inimaginable il y a un siècle encore. On peut même pratiquer l'homosexualité dans l'armée américaine du moment qu'on n'en parle pas. La sexualité orale ? Certains ont reproché au Président Clinton le choix du lieu et de la partenaire ; d'autres ont estimé qu'il aurait dû se montrer plus honnête sur ce qu'il avait fait ; mais personne n'a osé suggérer qu'il était inapte à assurer la fonction présidentielle simplement pour s'être livré à une activité sexuelle qui, dans beaucoup de juridictions, fut autrefois un crime.

Mais tous les tabous ne se sont pas effondrés. Dans les conversations entendues ces derniers temps lors de vos soirées en société, a-t-il jamais été question de la jouissance que procurent les rapports sexuels avec son chien ? Probablement pas. Les relations sexuelles avec des animaux restent absolument taboues. Si Midas Dekkers - l'auteur de *Dearest Pet* - voit juste, ce n'est pas en raison de leur rareté. Dekkers est un biologiste hollandais et un naturaliste prisé du grand public, qui a rassemblé une masse conséquente de données pour montrer que les humains ont souvent pensé à « aimer les animaux » sous des formes qui vont au-delà de la caresse ou du bisou, et qui outrepassent l'attention qu'il convient de porter au bien-être des ressortissants d'autres espèces. Son livre comporte de nombreuses illustrations, l'élément le plus ancien étant une peinture rupestre suédoise de l'âge de bronze montrant un homme copulant avec un grand quadrupède d'espèce indéterminée. Il y a aussi un vase grec datant de 520 av. JC où l'on voit un personnage masculin faire l'amour avec un cerf ; une miniature indienne du dix-septième siècle représentant un cerf montant une femme ; une estampe européenne du dix-huitième siècle où une nonne extatique s'accouple avec un âne, sous le regard d'autres nonnes souriantes ; un tableau persan du dix-neuvième siècle où l'on voit un soldat avec un âne lui aussi ; et, de la même époque, un dessin japonais d'une femme enveloppée par une pieuvre géante qui semble lui sucer la vulve tout en lui caressant le corps de ses nombreuses tentacules.

Dans quelle mesure est-on dans le registre de l'imaginaire, des archétypes à la King Kong des époques antérieures ? Dans les

années 1940, Kinsey interrogea vingt mille américains sur leur comportement sexuel, et découvrit que 8% des hommes et 3,5% des femmes déclaraient avoir eu, à un moment de leur vie, un contact sexuel avec un animal. Parmi les hommes vivant en zone rurale, le chiffre atteignait 50%. Dekkers suggère que pour les jeunes travailleurs agricoles de sexe masculin, les animaux offraient un exutoire pour des pulsions sexuelles qui ne pouvaient être satisfaites en un temps où les filles acceptaient moins volontiers d'avoir des rapports sexuels avant le mariage. D'après les registres d'audience autrichiens du vingtième siècle, dans un pays où la bestialité a fait régulièrement l'objet de poursuites, les jeunes ruraux se livrent surtout à la pénétration vaginale des vaches et veaux ; cette pratique est moins fréquente avec les juments, pouliches et chèvres, et n'a lieu que rarement avec les brebis et les truies. Il arrive aussi que ces jeunes gens mettent à profit le réflexe de succion des veaux pour leur faire faire une fellation.

En revanche, les rapports sexuels entre femmes et taureaux ou béliers semblent davantage relever du mythe que de la réalité. Pour les trois quarts des femmes qui dirent à Kinsey avoir eu un contact sexuel avec un animal, l'animal en question était un chien, et il s'agissait rarement d'un véritable rapport sexuel. Le plus souvent, les femmes se contentaient de toucher et de masturber l'animal, ou se faisaient lécher les parties génitales par celui-ci.

Tout dépend bien sûr de la façon dont on définit la notion de relation sexuelle. Le zoologue Desmond Morris a réalisé une étude qui a confirmé l'observation commune selon laquelle les filles sont plus souvent attirées par les chevaux que les garçons, et il a suggéré que « le fait d'être assise à califourchon sur un cheval effectuant un mouvement rythmique a indubitablement un arrière-fond sexuel ». Dekkers l'approuve et ajoute que « le cheval est la consolation idéale face à la grande injustice que commet la nature envers les filles en les éveillant à la sexualité des années avant les garçons de leur classe, qui eux continuent à jouer avec leurs trains électriques... ».

L'existence de contacts sexuels entre humains et animaux, et la puissance du tabou à leur encontre, révèle l'ambivalence de notre relation avec les animaux. D'un côté, surtout dans la tradition judéo-chrétienne (c'est moins vrai en Orient) nous nous sommes toujours considérés comme différents des animaux, et nous avons

imaginé qu'un large fossé infranchissable nous séparait d'eux. Seuls les humains sont faits à l'image de Dieu. Seuls les êtres humains ont une âme immortelle. Dans la Genèse, Dieu donne aux humains la domination sur les animaux. La conception de la Grande chaîne des êtres de la Renaissance situait les humains à mi-chemin entre les bêtes et les anges. Nous sommes tout autant des esprits que des corps. Pour Kant, les humains possèdent une dignité inhérente qui fait d'eux des fins en soi, tandis que les animaux sont des moyens pour nos fins. Aujourd'hui, le discours des Droits de l'homme-droits que nous attribuons à tous les êtres humains mais dénions à tous les animaux- maintient cette séparation.

D'un autre côté, il y a de nombreux domaines où nous ne pouvons nous empêcher de nous comporter exactement comme les animaux-en tout cas les mammifères- et la sexualité compte parmi les plus évidents d'entre eux. Nous copulons, comme ils le font. Ils ont des pénis et des vagins, comme nous, et le fait que le vagin d'un veau puisse être satisfaisant pour un homme montre à quel point ces organes sont semblables. Il se peut, comme je l'ai déjà suggéré, que le tabou sur les rapports sexuels avec les animaux ait émergé comme composante d'un rejet plus général de la sexualité sans procréation. Mais la véhémence avec laquelle on continue à maintenir cet interdit, sa persistance alors que d'autres activités sexuelles non procréatrices sont devenues acceptables, suggère qu'une autre force puissante est à l'œuvre : notre désir de nous différencier des animaux, sur le plan érotique comme en tout autre domaine.

Il y a presque un siècle, juste après le séisme que marquait la parution des Trois essais sur la sexualité de Freud, Otto Soyka, un écrivain viennois, publia *Au delà des limites de la morale.* Ce petit volume incendiaire, qui ne reçut jamais beaucoup d'écho, est aujourd'hui complètement tombé dans l'oubli. Il s'agit d'un pamphlet dénonçant la prohibition des formes de sexualité « contre-nature » telles que la bestialité, l'homosexualité, le fétichisme et autres activités non procréatrices. Soyka considérait cette prohibition comme une tentative à la fois vaine et malvenue de limiter l'inépuisable diversité du désir sexuel humain. Selon lui, seule la bestialité devait être illégale, et uniquement s'il y avait cruauté envers les animaux. La position de Soyka indique qu'il y a une raison valable pour laquelle certains des actes décrits dans le livre de Dekkers sont

indéniablement mauvais et devraient rester des crimes. Il arrive que des hommes utilisent des poules comme objets sexuels en insérant leur pénis dans le cloaque (un canal à tout faire où passent à la fois les excréments et les œufs). Cela est habituellement fatal à la poule, qui est parfois délibérément décapitée juste avant l'éjaculation pour intensifier les contractions de son sphincter. C'est de la cruauté pure et simple. (Mais est-ce pire pour la poule que de vivre un an ou plus, entassée avec quatre ou cinq congénères dans une triste cage métallique, si petite qu'elle ne peuvent pas étendre leurs ailes, d'être ensuite fourrée avec d'autres dans des caisses pour être conduite à l'abattoir, puis suspendue tête en bas sur une bande transporteuse, et enfin tuée ? Si la réponse est non, alors ce n'est pas pire que ce que les producteurs d'œufs infligent en permanence à leurs poules.)

Mais le contact sexuel avec les animaux n'implique pas toujours la cruauté. Qui, dans une conversation en société, ne s'est jamais vu interrompre par le chien de la maison venu s'agripper à la jambe d'un visiteur et y frotter vigoureusement son pénis ? L'hôte décourage habituellement ce genre d'activités mais, en privé, tout le monde ne refuse pas que son chien l'utilise de la sorte, et il se pourrait que des activités mutuellement satisfaisantes se développent parfois. Soyka aurait sans doute pensé que cela relève de la diversité sexuelle humaine.

Il y a quelques années, dans un colloque sur les grands singes, j'ai eu l'occasion de parler à une femme qui avait visité Camp Leakey à Bornéo. Ce centre de réadaptation des orangs-outans à la vie sauvage est dirigé par Birute Galdikas, la meilleure spécialiste mondiale de ces grands singes, parfois surnommée « *la Jane Goodall des orangs-outans* ». À Camp Leakey, les orangs-outans sont progressivement acclimatés à la jungle, et lorsqu'ils approchent de l'indépendance complète, il leur est permis d'aller et venir à leur guise. Alors qu'elle traversait le camp avec Galdikas, mon interlocutrice fut soudain agrippée par un grand orang-outan, dont le pénis en érection indiquait clairement les intentions. Repousser un animal si puissant n'était pas une option envisageable, mais Galdikas dit à sa compagne de ne pas s'inquiéter, que l'orang-outan ne lui ferait aucun mal, et ajouta pour la rassurer encore qu'« ils ont un tout petit pénis ». Effectivement, l'orang-outan se désintéressa d'elle avant qu'il y ait eu pénétration ; mais le plus frappant pour

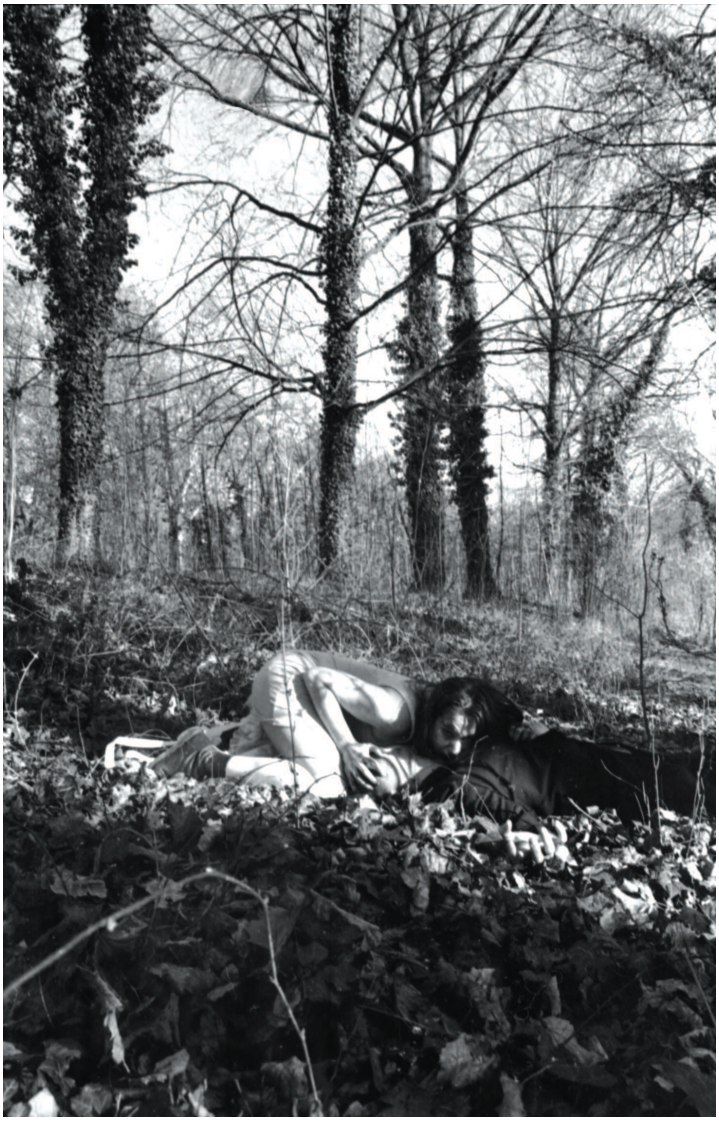
moi dans cette histoire est qu'aux yeux d'une personne qui a passé une grande partie de sa vie avec des orangs-outans, le fait d'être considérée par l'un d'eux comme un objet d'intérêt sexuel, n'a pas de caractère choquant ou horrifiant. La violence potentielle contenue dans la démarche d'approche de l'orang-outan a pu jeter le trouble, mais pas le fait que l'auteur des avances soit un orang-outan. La raison en est peut-être que Galdikas comprend très bien que nous sommes des animaux ; plus précisément, nous sommes des grands singes. Cela ne rend pas les rapports sexuels entre membres d'espèces différentes normaux, ou naturels, quoi que ces mots si abusivement employés puissent signifier, mais cela implique que de tels rapports cessent de constituer une offense envers notre statut et notre dignité d'êtres humains.

LA REVUE DES REVUES

L'Oeil bleu n°5 : une revue cousine éloignée d'*Amer* comme vous pourrez vous en rendre compte à la lecture du sommaire du cinquième numéro (c'est que l'*œil bleu* ne chôme pas à l'inverse de la revue finissante). Au sommaire, donc : Alexandre Schanne (1823-1887) : *Un dîner suivi d'un déjeuner suivi de Barbemuche,* Jean Dayros : *transfert de sépulture, Avec l'Ami Dayros (repentances)*, par Henri Bordillon, *Auguste Linert : Souvenirs des temps d'anarchie* (1885-1895) suivi d'*Auguste Linert, dix ans de littérature* (1885-1894), par Nicolas Leroux, Noël Herbin : *Hugues Rebell et Jean de Villiot : à propos de Femmes châtiées,* Bibliographie des revues : *L'Art social* (1891-1896), Nicolas Leroux : *Du fulmicoton pour la Révolution* (sur le premier attentat anarchiste en France : 15 juin 1881). Vous pouvez vous procurer cette revue à l'adresse suivante *L'Oeil bleu*, 59, rue de la Chine, 75020 Paris.

Revue Savoir & Clinique, Numéro 8 – octobre 2007. Revue lilloise de psychanalyse consacrée à L'écriture et l'extase. Vous pourrez lire entre autres les très émoustillants articles de Mercedes Blanco, *Les raisons de la jouissance chez Thérèse d'Avila*, de Bernard Sesé, *Poétique de l'extase selon sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix,* de Daisuke Fukuda, *L'engagement politique du marquis de Sade*, de Sara Thornton, *Écriture et morsure : l'extase de la ponctuation dans Dracula de Bram Stoker,* de Philippe Sabot, *Extase et transgression chez Georges Bataille,* de Régis Michel, *L'extase et l'agonie ou… le corps sans organes* et de Sadi Lakhdari, *Hypnose, hystérie, extase : de Charcot à Freud.* 8 rue Basse 59000 Lille.

Le Grognard n°5, dirigé par Stéphane Beau est une revue amie d'*Amer*. Loin des modes et des avants gardes, des esprits de chapelle et du parisianisme, tous les trimestres, Le Grognard vous propose une sélection de textes originaux et de trésors oubliés. Résolument inactuel, *Le Grognard* affiche ouvertement sa nostalgie pour les revues mythiques du 19e siècle : *La Plume, La Revue Blanche, Le Mercure de France*… mais aussi pour certaines revues anarchistes fortement teintées d'idéologie individualiste telles que *L'En dehors, L'Unique, L'Ordre Naturel, La Mêlée...* Au programme de chaque numéro : des articles de fond, des extraits de livres juste parus ou à paraître, des entretiens, des poèmes, des chroniques, des critiques de livres et pour la dernière livraison -Mars 2008- un numéro spécial «Solitaire ou Solidaire», avec notamment la participation de Philippe Corcuff et de Guy Darol. 7 euros la version papier ou consultable sur la toile : http://pagesperso-orange.fr/legrognard/



Méchante

Lolita M'Gouni

Scalpels, couteaux, cisailles,
Un jour, il faudra découper, ouvrir, trancher,
Voir comment ça aime à l'intérieur,
Comment ça possède, comment ça utilise,
Comment ça gesticule bien après les tripes,
Quand un cœur vivant se sent épris,
Attrapé dans le filet de pêche.
La pêche miraculeuse.

Je voudrais pouvoir lustrer ton fémur.
Ou astiquer tes intestins, avec une éponge et un grattoir.
Je voudrais déchausser toutes tes dents, avec application,
Une par une,
Sécher, puis cirer, avec minutie, les vilains trous laissés dans tes gencives violacées.
Je voudrais inspecter tes tubes, exhiber leurs contenus et correctement les classifier, en tas distincts.
Les mettre en bocaux, par ordre de taille.
Les mêmes bocaux transparents que ceux des confitures maison, aux airelles, aux cerises ou aux agrumes mélangés. Avec une étiquette et un petit chapeau de cire translucide.
Je voudrais méthodiquement soulever tes yeux, graisser et lisser chacun de tes cils.
Sans un bruit, je voudrais brosser tes tissus capillaires, avec patience et détermination.
Je voudrais aller jusqu'aux charnières de tes rotules, nettoyer chaque creux pour en ouater tes cavités, en insistant bien, afin que le coton soit le plus compact, oui, le plus solide possible.
Je voudrais te racler du dedans, depuis ton large sphénoïde jusqu'à tes rondes malléoles.
Je voudrais dégrafer la maigre enveloppe de tes trois méninges pour y lécher le centre de ton cerveau. Perforer et comprendre ce qui s'y passe.
Je voudrais te déplier de l'intérieur.
Je voudrais te dépecer à l'envers.

Cela se passerait sur une longue table de cuisine,
En formica par exemple.
Une table assez haute pour ne rien laisser pendre ou traîner, et assez large pour que chaque centimètre carré de ta peau puisse être correctement étalé, travaillé, repassé, aplati. Que l'intégralité de ton derme amoureux ne soit plus qu'une simple feuille, un modeste papier buvard, une vulgaire partition de pacotille.

Il sera dix-huit heures et je commencerai en te tirant par la langue, pour tout dérouler dans le bon sens.
C'est assez résistant la langue, il faut être précis, s'appliquer, s'acharner jusqu'à ce que ça cède, jusqu'à ce que ça se délie.
Ensuite ça glisse tout seul, comme une allitération facile.
C'est comme un jeu.

Toi, tu regarderas, passif, absorbé, presque absent,
Ton grand katagami de chair.

Après ta langue mon cher petit sujet, ton intérieur viendra à l'extérieur : le rouge puissant de tes chairs retroussées, le bleu contrasté de tes petites veines, le vermillon de ta pulpe spongieuse, le beige opaque de tes poches à sucs, le jaune laiteux de ton squelette déployé, la pâleur de tes fines cuticules, jusqu'au noir de tes globes inversés.

Je tiendrai fermement mon morceau de viande, et tout se dévidera très progressivement.
Je sortirai ta trachée comme on retourne une chaussette à repriser, dès l'orée de l'hiver.
Je forcerai sur ton plexus pour qu'il cède et se déploie à l'opposé.
Dix mètres de tuyauteries glauques et fumantes sortiront déroulés.
Tes jambes s'entortilleront comme deux rubans de flanelle tandis que tes bras s'agiteront pour rien, aspirés eux aussi par l'envers.
Dans un crissement long et plaisant, toutes tes armatures pourront s'étendre.
Je décollerai les fibres et les liaisons de tes organes, avec méthode, avec précision.
Ton sexe se rabattra sur lui-même pour ressortir avalé, à la renverse.
Il ne restera plus qu'un ballon de baudruche sans structure et deux oignons-grelots épluchés.
Toute ton image conjecturale s'évanouira.
Je t'aurai.

Installe toi que je te bise,
Installe toi que je te baise,
Installe toi que je te biaise,
Et que ça commence exactement comme toutes les fois précédentes.
On se regarde, on se parle, je te maîtrise et l'on se plait.
Dans quelques nuits, je t'assure, tu seras dépendant.
Sournoise, je vais faire de toi mon petit joujou, mon adorable singularité, je vais te donner l'illusion d'être mon exception, ma rareté.
Pourtant tu n'es qu'une fade réplique des précédents.
Je vais te rendre dépendant, cruellement dépendant de moi. Et moi, à la longue, je n'aurai plus que de la pitié, du mépris et un peu d'arrogance pour ta personne désossée, grand puzzle bizarre, guirlande de chair et de rien.
En frontal, des tamanoirs, des gros lézards, des petits crapauds, qui s'amuseront de la scène puisque eux aussi, dans l'ombre, font pareil, exactement pareil, exactement pareil que moi.
Et moi, et moi je finirai complètement dépendante de te savoir dépendant de moi.
Ma chose, mon formidable néant.

Une irrépressible envie de rendre l'autre fou,
Fou de dépendance et de servitude.

Un très jeune mâle sera facile à déplier. Comme on décharne un tendre bouton de rose, mi-avril.
Il suffira, en premier lieu, de placer vos pupilles dans le bon axe en vous approchant de son visage chérubin, de lui attraper la lèvre inférieure, et de tirer dessus gentiment pour ne pas trop l'effrayer.
Le dépliage complet, en second temps, pourra se faire dans le calme, un petit pochoir à peine froissé, neuf et vulnérable s'offrira à vous, à loisir vous pourrez observer les effets de votre perversité sur ce jeune puceau.
Enfin, vous pourrez le vider entièrement et vous adonner à toutes sortes de découpages vicieux, sans culpabilité : les petits garçons se réhydratent rapidement et ils ont la mémoire sélective.
Ils oublieront.

Pour un mâle plus âgé et plus expérimenté, il ne suffira pas d'être une bonne suceuse.
Vous l'asservirez avec subtilité en vous façonnant un personnage polyvalent.
Durant votre jeu de séduction, soyez souriante et mystérieuse, faites preuve d'imagination en feignant de temps à autre la docilité.
Montrez plusieurs visages. Vous pourrez ainsi, sous des airs innocents, procéder aux préliminaires de votre découpe en toute tranquillité, sans qu'il ne soupçonne aucune de vos manipulations.
Il vous pensera à sa merci alors que c'est lui, sans le présager, qui sera à vous.
Soyez patiente, il deviendra à peine plus gros qu'un phasme, inoffensif et facilement contrôlable entre deux phalanges, vous le tiendrez.
Le dépliage en corolles se fera avec une parfaite symétrie dans vos mouvements, une totale maîtrise du geste, et vous rirez de le voir là, étalé et pourtant, si petit.

Un vieux mâle, lui, nécessitera des jeux de tendresses et des rapports plus soyeux. Il vous faudra, pour le posséder, lui faire oublier en priorité les échéances de vie et de mort. Pour ce faire, parlez beaucoup mais bougez peu, optez pour une gestuelle rassurante et posée. Soyez, sur différents modes, faussement bienfaitrice; aussi, en matière d'art culinaire faites des efforts, car c'est en possédant son estomac que vous posséderez un peu plus tout le reste. Elevez-le au rang le plus noble de vos conversations, donnez lui de l'importance, multipliez les éloges à son sujet. Pensez à le border de temps en temps. Lorsqu'il sera devenu dépendant à votre verbiage et à vos plats mijotés, ce sera facile de le considérer comme du papier kraft et de vous amuser des profondes pliures que sur lui vous exercerez.

Mais n'oubliez pas : quel que soit le moucheron que vous attraperez, la finalité sera la même : votre découpage finira par se désagréger.

Au fil du temps, bien accrochée, votre prise deviendra un moustique chétif, sec, étriqué dans d'interminables fils de soie, une puce de rien du tout, écrasable en un ridicule pincement, du pouce à l'index.
C'est là que, dépendante de le savoir dépendant, vous vous lasserez à petit feu.
C'est là, juste à la commissure de mon sourire, au virage, lorsqu'ils attendent le tout et le n'importe quoi pour un petit morceau de moi, pour une petite miette de moi, que je me lasse.
Que je me lasse de lui.
Que je me lasse d'eux.
Que je me lasse de tous ceux qui se succèdent.
Méchante !

Je suis une blatte, une araignée, une mante religieuse.
Je suis une malice et je m'engouffre dans le cœur des hommes moelleux,
Et je m'engouffre, et je les presse, et je les tire, et je les tords, et puis, et puis je les use, et puis je les saigne, et puis je les vide.
Je suis la malice, je m'approprie et je bouffe mes amours naissantes, fraîches, humides, à peines entrouvertes.
Par les petites fentes, par les plus infimes opercules, je renverse, je place, je déconstruis et je grignote.
Tranquillement.

Et puis,
Au-delà du casse-tête que je fabrique,
L'envie de te crever,
L'envie de faire craquer ta glotte comme une noix de septembre.
L'envie de venir me nicher sous ta gorge.
Dans ton ventre.
Que tu m'appartiennes jusqu'au fond de ta tripaille et que je t'appartienne aussi.
Un peu.
Mourir.
Oui.
Mourir dedans ta mort.

Il est tard dans ma cuisine et il n'y a plus personne sur la table en formica.
Dans l'évier, une vieille casserole à dégraisser.
Des cendriers pleins et froids.
Ma triste collection de bocaux dessine des ombres énormes sur les murs, sur le plafond, tout autour de mon trouble.
J'écoute.
En dedans de mes p'tits bocaux justement, là, ici, ça se réveille.
Ça murmure.
Ça frémit.

Ça gigote.
Les voilà qui grattent les couvercles de cire, ils les grattent, ils les grattent, ils les percent, ils arrivent : Des petits points qui se superposent et s'enchevêtrent entre eux.

Un criquet d'abord se dandine devant moi, singulier, sans plus ni d'ailes ni d'antennes ni de stries.
Des amas de cloportes argentés sortent en farandole, esquissent des lignes incohérentes, des segments et des fuyantes multiples.
Quelques bourdons, poilus et gonflés, viennent en choeur chuchoter dans mon oreille.
Ils se moquent, me narguent, me cherchent.
Des bombyx frottent nerveusement leur duvet contre mes chevilles tandis qu'une quinzaine de charançons se déplacent entre mes orteils, se cachent sous mes ongles, réapparaissent puis disparaissent de nouveau.
Un épais nuage de coléoptères se forme au-dessus de moi.

Tout devient sombre.

Sans m'anticiper, sans vouloir m'en rendre compte, j'ai depuis longtemps commencé mon propre découpage…
Mon cœur se fend et hurle.
Seule, vieille aplysie suffocante, face à l'abîme que j'ai moi-même conçue et fabriquée, je plonge et me glace, me cimente tout entière.
Ma bouche se rétracte et mue. À la place, se calquent deux longs traits parallèles et cyanosés, sans plus d'épaisseur, et qui machinalement s'ouvrent, se ferment s'ouvrent, se ferment, en saccades régulières.

Tout abîmé, mon dernier petit jouet s'éloigne et disparaît dans mes ténèbres.
À l'aube, je serai prête et c'est sûr, le prochain se présentera.

collection J.P. Bourgeron

Vous, les domestiques, soyez soumis a vos maitres avec une profonde crainte, non seulement aux bons et aux bienveillants, mais aussi aux difficiles. Car c'est une grace que de supporter, par egard pour Dieu, des peines que l'on souffre injustement. Quel gloire, en effet, a supporter les coups si vous avez commis une faute ? Mais si faisant le bien, vous supportez la souffrance, c'est une grace aupres de Dieu. Or c'est a cela que vous avez ete appeles, car le Christ aussi a souffert pour vous, vous laissant un modele afin que vous suiviez ses traces...

Premier Epitre de saint Pierre.

On prétend qu'il n'y a plus d'esclavage... Ah ! voilà une bonne blague, par exemple... Et les domestiques, que sont-ils donc eux, sinon des esclaves ?... Esclaves de fait, avec tout ce que l'esclavage comporte de vileté morale, d'inévitable corruption, de révolte engendreuse de haines... Les domestiques apprennent le vice chez leurs maîtres... Entrés purs et durs -il y en a - dans le métier, ils sont vite pourris, au contact des habitudes dépravantes. Le vice, on ne voit que lui, on ne respire que lui, on ne touche que lui... Aussi, ils s'y façonnent de jour en jour, de minute en minute, n'ayant contre lui aucune défense, étant obligés au contraire de le servir, de le choyer, de le respecter. Et la révolte vient de ce qu'ils sont impuissants à le satisfaire et à briser toutes les entraves mises à son expansion naturelle. Ah ! c'est extraordinaire... On exige de nous toutes les vertus, toutes les résignations, tous les sacrifices, tous les héroïsmes, et seulement les vices qui flattent la vanité des maîtres et ceux qui profitent à leur intérêt : tout cela pour du mépris et pour des gages variant entre trente-cinq et quatre-vingt-dix francs par mois... Non, c'est trop fort !... Ajoutez que nous vivons dans une lutte perpétuelle, dans une perpétuelle angoisse, entre le demi-luxe éphémère des places et la détresse des lendemains de chômage ; que nous avons la conscience des suspicions blessantes qui nous accompagnent partout, qui, partout, devant nous, verrouillent les portes, cadenassent les tiroirs, ferment à triple tour les serrures, marquent les bouteilles, numérotent les petits fours et les pruneaux, et, sans cesse, glissent sur nos mains, dans nos poches, dans nos malles, la honte des regards policiers. Car il n'y a pas une porte, pas une armoire, pas un tiroir, pas une bouteille, pas un objet qui ne nous crie : « Voleuse !... voleuse !... voleuse ! » Ajoutez encore la vexation continue de cette inégalité terrible, de cette disproportion effrayante dans la destinée, qui, malgré les familiarités, les sourires, les cadeaux, met entre nos maîtresses et nous un intraversable espace, un abîme, tout un monde de haines sourdes, d'envies rentrées, de vengeances futures... disproportion rendue à chaque minute plus sensible, plus humiliante, plus ravalante par les caprices et même par les bontés de ces êtres sans justice, sans amour, que sont les riches... Avez-vous réfléchi, un instant, à ce que nous pouvons ressentir de haines mortelles et légitimes, de désirs de meurtre, oui, de meurtre, lorsque pour exprimer quelque chose de bas, d'ignoble, nous entendons nos maîtres s'écrier devant nous, avec un dégoût qui nous rejette si violemment hors l'humanité :« Il a une âme de domestique... C'est un sentiment de domestique... »? Alors que voulez-vous que nous devenions dans ces enfers ?... Est-ce qu'elles s'imaginent vraiment que je n'aimerais pas porter de belles robes, rouler dans de belles voitures, faire la fête avec des amoureux, avoir, moi aussi, des domestiques?... Elles nous parlent de dévouement, de probité, de fidélité... Non, mais vous vous en feriez mourir, mes petites vaches !...

Octave Mirbeau, Journal d'une femme de chambre, 1900.

MORT AUX BOURGEOIS !

Du bon usage de la bande à Bonnot

par Jean-Marc Delpech

Anarchistes ? Parfaitement ! On a beaucoup dit, beaucoup écrit, beaucoup palabré sur les bandits tragiques. Il y eut Bernard Thomas. Il y eut William Caruchet. Il y en eut tant d'autres. Et voilà Renaud Thomazo. « *Mort aux bourgeois* » (Larousse, 19€50). On prend presque les mêmes et on recommence. Rôles inversés. Cette fois-ci, on sent le flair du flic, la quête polaristique. L'enquête. Ou comment le fait devient divers pour le lecteur d'été. A Paris plage, à Saint Dié plage, à Lacanau plage, à Berck plage ou ailleurs. C'est un roman. C'est un polar. Mieux. C'est une histoire vraie. C'est un polar vrai. C'est vrai donc ça fait encore plus sensations sur la serviette. On mouille. Suspens. Frissons. Eté pluvieux, bouquin nauséeux. Les ingrédients du best seller espéré après promo. Manichéen et simple à souhait. Pas difficile à comprendre. Les méchants sont méchants. Les bandits, des vrais, du sang et de la tragédie. Les flics, entrés debout dans la carrière, sont gentils. Des héros tombés les pieds devant au champ d'honneur du dieu sécuritaire. C'est pas sous Sarkozy, c'est bien avant. 1912. Pauvre Juin. Dessoudé au mois d'avril ! Et puis, il y a l'automobile. Course poursuite effrénée. A plus de 50 à l'heure. Le truc qui fait sortir le polar de la banalité dialectique. Originalité dans une Belle Epoque assaillie

par les Apaches de Paris, mise à mal par les chauffeurs de la Drôme. Manque plus que Roger Gicquel pour affirmer que la France a peur. Et, là où certains vont s'encanailler sur les fortifs, d'autres, en nombre, vont assister au spectacle de Choisy le Roi au bouquet final de Nogent sur Marne. Apothéose tragique. Bonnot, Garnier, Valet doivent crever. On les y aide un peu. Et on met le paquet. Pour ceux qui s'en sortent sans trop de fatales égratignures il est écrit que force doit rester à la loi. La prison, le bagne ou l'échafaud. Justice est faite. Certains en réchapperont après quelques années d'enfer guyanais. Mais la tellement douteuse innocence de Dieudonné ne sert ici qu'une dramaturgie qui envoie Callemin, Soudy et Mounier embrasser la Veuve avant le clap de fin. Et après, l'analyse politique du spécialiste, ou prétendu tel, qui a fouillé les archives pour construire son édifiante scénographie. Grosses ficelles, sanglante ficelles pour faire frémir le pékin. Avec des relents d'apitoiements compréhensifs tout de même. Ce sont des pas de chance, des déclassés qui ont fait le choix de la marge sociale pour jouir de la vie. Le tout sur fond d'anarchisme. Bien vite édulcoré. Le genre faux prétexte, la sempiternelle thématique pour dénoncer cette page de l'illégalisme. Du déjà vu là aussi. Jean Maitron en son temps évoquait les principes de ceux qui ont mal tourné et dont certains (les principes) n'étaient pas à proprement parler mauvais. Ceux qui finalement doit confiner à la curiosité malsaine du lecteur. Bonnot boit de l'eau. Soudy fait du baby-sitting pour les rejetons à la Rirette. Garnier et Valet jardinent à Romainville. Callemin se pique d'ouvrages à caractère scientifique. D'où le surnom de ce dernier. Kibaltchiche est un intellectuel pur jus. Mais ce ne sont toujours là que des égarés, des déviants de la Cause, des mal inspirés dans les locaux de l'*anarchie* par le fêlé Lorulot ou encore par les très mauvaises idées de Dark Libertad Vador. C'est quand même aller vite en besogne. Schéma classique niant l'idée politique, refusant le droit de cité au sens premier du terme à l'anar qui ne prend pas sa carte dans « *le groupe corporatif* » « *où il y a de la riche besogne pour le camaro à la redresse* » (Emile Pouget), à l'anar pour qui « *le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend* » (Alexandre Jacob), à l'anar qui préfère l'énergie de l'individu à la force de la masse, à l'anar enfin qui n'entend pas s'effacer devant la très hypothétique influence du marxisme babillant. Décidément une histoire de l'illégalisme reste à écrire et ce n'est pas « *sur les traces de la bande*

à Bonnot » qu'on en prend le chemin. Il vaut mieux encore, en attendant, écouter, réécouter « *La bande* » de Parabellum. Comme quoi, quelques lignes, quelques notes (furieuses certes, partisanes à coup sûr) résument mieux et au plus près la geste des bandits en auto que les quelques 280 pages d'un roman de hall de gare à prétention historique. C'est le titre de la collection du bouquin qui l'affirme : « *l'histoire comme un roman* ».

*Saint Dié, l*e 29/08/07

SANG D'ENCRE

Après *La Justice de l'inconscient* (éd. 10/18, 2007) et *Du Sang sur Vienne* (éd. 10/18, 2007), FRANCK TALLIS poursuit sa série viennoise avec ***Les Mensonges de l'esprit*** (éd. 10/18, 2008).

Le héros, Max Lieberman, psychiatre et pianiste amateur, apporte son aide à son ami Oskar Reinhardt, inspecteur et chanteur lyrique, lui aussi amateur. C'est évidemment l'occasion pour Franck Tallis, docteur en psychologie et spécialiste des troubles obsessionnels, d'inscrire ses intrigues dans l'Autriche du début du vingtième siècle : Freud et les débuts décriés de la psychanalyse, Klimt et l'Art Nouveau, Schönberg et la musique dodécaphonique, mais également les cafés viennois et leurs patisseries, les prémisses de la police scientifique, la montée de l'antisémitisme ou la prolifération des sociétés secrètes. Le troisième opus, lui, se déroule chez les cadets de l'école militaire de Saint Floriant, en 1903, toujours à Vienne, sur fond d'interprétation des rêves de Freud, de tests de Rorcharch, et de menaces de l'empire hasbourgeois par les nationalistes hongrois. Instructif !

Chez LEE JACKSON, ça chourine sec. D'abord, dans une maison close dans ***Les Bienfaits de la mort,*** (éd.Grands Détectives 10/18, 2007), puis dans le métro londonien, dans ***Le Cadavre du métropolitain,*** (éd. Grands Détectives 10/18, 2007), et enfin dans les jardins de Cremorne, au coeur du quartier de Chelsea, dans ***Le Jardin des derniers plaisirs*** (éd. Grands Détectives 10/18, 2008). Dans ce nouvel épisode victorien, la domestique du protagoniste, l'inspecteur de Scotland Yard, Decimus Webb, est retrouvée assassinée. Au même moment, un sinistre individu surnommé « La Cisaille » surine à tour de bras dans le quartier le plus sulfureux de Londres. Vous comprendrez qu'il nous était difficile de ne pas en parler !

BORIS AKOUNINE, de son vrai nom Grigori Chalvovitch Tchkhartichvili, est un écrivain géorgien de langue russe, installé à Moscou depuis 1958. Son pseudonyme de romancier est tiré du japonnais « *akunin* » qui signifie selon le contexte « bandit » ou « homme de mauvaise vie ». Il fait également référence à l'anarchiste

russe Bakounine (B. Akounine). Après avoir donné des cours de civilisation japonaise à l'Université d'État de Moscou, il est devenu, en 1993, rédacteur en chef adjoint de la revue littéraire russe *Inostrannaïa Literatoura* (« Littérature étrangère »). Depuis 1996, il supervise la publication d'une *Anthologie de la littérature japonaise* en vingt volumes. Il est par ailleurs l'auteur de nombreuses critiques littéraires, de traductions en russe depuis le japonais et l'anglais, et d'un essai sur « *L'Écrivain et le suicide* » qui l'a conduit, dit-on, à écrire des romans policiers pour « se reposer du travail long et démoralisant » accompli. Deux de ses séries ont pour cadre les dernières décennies de la Russie tsariste : le cycle ***Eraste Fandorine*** (avec *Azazel* qui se déroule en 1876, *Le Gambit turc* (se déroule en 1877), *Léviathan* (en 1878), *La Mort d'Achille* (en 1882), *Le Valet de Pique* (1886), *Le Décorateur* (en 1889), *Le Conseiller d'État* (en 1891), *Le Couronnement, ou le Dernier des Romanov* (en 1896), *La Maîtresse de la Mort* (en 1900), et *L'Amant de la Mort* (en 1900)) et la trilogie ***Soeur Pélagie*** : *Pélagie et le Bouledogue blanc, Pélagie et le Moine noir, Pélagie et le Coq rouge*. Assurément, Boris Akounine n'est pas un fils de Poutine.

De RENÉE BONNEAU, nous connaissions *Nature morte à Giverny* paru chez les Editions du Valhermeil et *Sanguine sur la butte,* chez Alain Bargain. Toujours dans le même créneau fin-de-siècle est paru l'année dernière, aux éditions du Nouveau Monde, ***Danse Macabre au Moulin Rouge, d***ont l'intrigue, cette fois, se déroule à Montmartre en 1895 : les spectateurs qui se pressent au spectacle du Moulin-Rouge découvrent avec stupéfaction une femme morte, attachée aux ailes de l'enseigne, en tenue de cancan. Peu après, une autre danseuse est retrouvée éventrée sur une tombe du cimetière rue Saint-Vincent. L'inspecteur Berflaut décide alors de démasquer l'auteur de ces crimes avec l'aide de son ami, le peintre Toulouse-Lautrec. Et comme à son habitude, Renée Bonneau nous livre une intrigue bien ficelée et surtout très documentée, mais un doute nous assaille. Nous savions évidemment que le peintre montmartrois avaient de nombreuses amies chez les cocottes et les putes de la Capitale, mais nous ignorions, naifs que nous sommes, qu'il avait par ailleurs de si mauvaises fréquentations. A savoir qu'il faisait un peu plus que croiser la marée-chaussée dans ses dérives métropolitaines. Qu'en est-il vraiment ? Quant au dernier opus de l'amie Bonneau, ***Piège de feu à la Charité,*** paru chez Jacqueline Chambon, il revient sur l'incendie du bazar de la Charité qui a fait plus de cent quarante victimes, le 4 mai 1897, rappelant que pendant des jours, l'odeur de chair brûlée avait flotté sur la capitale. Pas de quoi troubler le flair de l'inspecteur Berflaut qui fait appel aux nouvelles techniques de la toute jeune police scientifique pour tenter d'élucider les mystères survenus autour de ce drame. Ca ne sent pas toujours bon dans les polars !

Nous finirons sur ***Rendez-vous passage d'enfer***, de CLAUDE IZNER en vous rappelant que vous pouvez lire l'interview de Laurence, deux des quatre mains de l'auteur, dans le numéro un d'*Amer* (consultable sur le site des Ames d'Atala). Voici ce que dit le quatrième de couverture du tout dernier épisode de la série : « Par une chaude nuit d'août 1895, la chute d'une météorite en forêt de Montmorency bouleverse le train-train du libraire-enquêteur Victor Legris, de son père adoptif Kenji Mori, et de Joseph Pignot, ancien commis récemment promu associé. Cet événement spectaculaire entraîne, suite à un rocambolesque concours de circonstances, une série de meurtres mystérieux. Lancée à la poursuite d'une confrérie haute en couleurs dont les membres ne font pas de vieux os, d'un jeune gandin en quête d'un trésor et d'une pierre maudite, l'aventureuse équipe, sillonne un Paris fin-de-siècle gouailleur et canaille à un rythme d'enfer. Rendez-vous est pris avec le diable ! » A coup sûr le roman est mieux que cette mise en bouche !

CHAPARDAGE

Ami-es chapardeurs, de quoi vous remplir les poches et les besaces !

PROUST

Du Proust en veux-tu en voilà : ALESSANDRO PIPERNO, *Proust antijuif,* chez Liana Lévy. *Le Paris retrouvé de Marcel Proust,* d'HENRI RACZYMOW chez Parigrammes. *Le Dictionnaire Marcel Prous*t publié sous la direction d'ANNICK BOUILLAGUET et de BRIAN G. ROGERS chez Honoré Champion (Mars 2008). Ce dernier a pour objectif de réunir la somme des connaissances actuelles sur Proust et son œuvre. Une équipe de trente-sept spécialistes internationaux a consacré un millier d'articles aux personnages, aux personnes réelles, aux lieux fictifs et réels qui figurent dans son œuvre. Chaque écrit de Proust fait le sujet d'une entrée qui rappelle la date de la première publication, depuis les devoirs du lycéen jusqu'aux notes posthumes. D'importants articles de synthèse concernent l'homme et l'écrivain, les prédécesseurs et contemporains, la pensée de Proust, l'œuvre, les thèmes et notions et la critique proustienne. Bref, de quoi ravir les proustiens et proustiennes qui, soyez-en sûres, sont légion à 100 euros les 1104 pages. Qui dit Proust dit longues phrases nous souffle le cancre.

LES GONCOURT

Vous trouverez dans la dernière livraison des *Cahiers Jules et Edmond de Goncourt,* (le n°14 pour être précis, paru en 2007), un dossier intitulé les Goncourt et la bohème, avec notamment un texte de Charles Grivel, *Prudhomme anti-bohème*. Contactez donc, si vous l'osez, la Société des

Amis des frères Goncourt, 86 avenue Emile Zola, 75015 Paris. Notez que nous devons par ailleurs une copieuse et très onéreuse (130 euros !) édition critique du deuxième tome du *Journal* des deux frères, parue en 2008 chez Honoré Champion, à CHRISTIANE et JEAN-LOUIS CABANÈS qui en ont établi le texte. Sans oublier de préciser que cette présente édition n'aurait pu voir le jour, si elle n'avait été le fruit d'un travail collectif, mobilisant le savoir de Philippe Andrès, Colette Becker, Noëlle Benhamou, Sandrine Berthelot, Joëlle Bonnin-Ponnier, Christiane Cabanès, Jean Louis Cabanès, Sabine Cotté, Anne-Simone Dufief, Pierre-Jean Dufief, Charles Grivel, Tristan Jordan, Véronique Lavielle, Vérane Partensky, Dominique Pety, Sophie Spandonis, Bernard Vassor et Pamela Warner. Et parce Jean-Louis Cabanés ne chôme pas, une édition duement présentée et annotée de *L'art du XVIII siècle* par Edmond et Jules de Goncourt est à présent disponible en deux volumes chez Du Lérot éditeur. Quelle activité me direz-vous autour de la méchante fratrie ! Nom de Dieu.

GIOVANI PAPINI

Pour se faire une idée de Papini, dont on a célébré l'année dernière le cinquantenaire de la mort, rien de tel que de le lire. Nous avons un faible pour le trucculent *GOG* . « *GOG* est le défilé des artistes, des inventeurs et des ingénieurs les plus originaux de leur temps, qu'un milliardaire excentrique et cosmopolite fou " collectionne " pour tromper son ennui. La " musique du silence ", la " sculpture invisible ", la " chirurgie morale ", la vente aux enchères de la république, une collection de coeurs d'animaux vivants. Tout, dans cette civilisation régie par le nombre et par le progrès, finissant par se vendre, cet homme qui peut tout acheter se meurt d'ennui et d'horreur. Amateur de contre-pieds, de paradoxes, de simulacres, Papini délivre, avec humour et exagération, une vision du monde dénuée de tout romantisme, mais ponctuée de quelques éclairs oniriques que n'auraient pas reniés Borges ou Chesterton ». Un roman «cynique, sadique, maniaque et hyperbolique ». C'est paru l'année dernière aux excellentes Editions du **Nouvel Attila**, de la revue éponyme, celle qui met du sang dans son vin, et illustré par Remi Verbraeken. Mais vous pouvez également lire *Le Miroir qui fuit* paru aux Editions du Panama en 2006 Et tant que nous y sommes, jetez également un oeil sur *Le Fou de Dieu «Papini»* de Rémi Rizzo (Société des Ecrivains, 2000) qui éclaire la conversion spectaculaire de l'apostat ou le bien meilleur *Giovanni Papini. Culture et identité* de Maria Pia De PAULIS-DALEMBERT, paru aux Presses Universitaires du Mirail, en 2007. Vous y découvrirez la complexité du personnage, qui est passé du nihilisme au fascisme, de l'antichristianisme au catholicisme et qui a dédié le premier volume de son *Histoire de la littérature italienne* à Mussolini, en ces termes : «Au duce, ami de la poésie et des poètes». On s'en fout, on n'aime pas la poésie.

VERLAINE

Pour ceux et celles qui vivent de poésie et d'eau fraiche, vous pouvez toujours claquer 100 euros dans l'édition critique de STEVE MURPHY des *Poèmes Saturniens* de Verlaine parue en mars 2008 chez Honoré Champion. Il faut avoir l'âme d'un poète pour jeter ainsi son oseille par dessus les bibliothèques. Ou des grandes poches.

SOREL

La pensée de Sorel est antidémocratique et révolutionnaire. La police de la pensée vous expliquera avec plus ou moins de tact et de patience qu'il ne faut pas s'attarder sur l'auteur parce qu'il a été célébré par des gens peu recommandables, comme Benito Mussolini, Pierre Lasserre d'Action française, ou le communiste Antonio Gramsci. Si vous persévérez dans la lecture du gus, elle fera valoir la lecture très peu orthodoxe par l'auteur du marxisme, son intolérable conception du rôle entraînant du mythe et sa célébration inique de la violence, avant de jeter définitivement le discrédit sur votre honorabilité politique. Conclusion : lisez Sorel ! Georges Sorel, *Les illusions du progrès.* Suivi de *L'avenir socialiste des syndicats,* présentation de YVES GUCHET, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2007. Georges Sorel, *D'Aristote à Marx. L'ancienne et la nouvelle métaphysique,* Du Sandre, 2007. (La première édition datait de 1894). Enfin, Édouard Berth, *Les méfaits des intellectuels*, Paris, Krisis, 2007, 387 p., préface de Georges Sorel, présentation d'ALAIN DE BENOIST. (La première édition a été publiée en 1914).

JEAN LORRAIN

Parution en avril 2008 de la *Correspondance de Jean Lorrain Avec Henry Kistemaeckers,* réunie et présentée par ERIC WALBECQ, aux éditions du Clown Lyrique. Il ne s'agit pas d'une correspondance avec le grand éditeur belge, celui entre autres de Camille Lemonnier, mais avec son fils.

Notons également la parution des *Chroniques d'art - 1887-1904*, présentées et annotées par THALIE RAPETTI, aux éditions Honoré Champion ainsi que les *Lettres à Georges Coquiot*, également présentées et annotées par l'éminent spécialiste du *dandy de la fange*, Eric Walbecq (novembre 2007). Georges Coquiot fut le collaborateur à Paris de Lorrain (lorsqu'il agonisait des tripes sur la Riviera). Il était aussi l'ami et le secrétaire de Rodin. Saluons enfin la parution, fin 2007, de *Jean Lorrain (1855-1906) Autour et alentours, Actes du colloque Lorrain du 26 novembre 2005*, sous la direction de THIERRY RODANGE, par la Société des Amis de Jean Lorrain.

MIRBEAU

Le nouvel opus de SAMUEL LAIR, *Octave Mirbeau l'iconoclaste,* est paru à L'Harmattan qui vient également de publier une étude du Calvaire par CLAUDE HERZFELD ainsi que *La littérature, dernier refuge du mythe ? Mirbeau, Philippe, Alain-Fournier...* du même auteur. 30 €. L'audio livre très attendu *Le Journal d'une femme de chambre*, lu par KARIN VIARD, est sorti chez Frémeaux. A vos écouteurs. Le n° 15 des Cahiers Octave Mirbeau est particulièrement copieux (384 pages) et très abondamment illustré. A commander directement à l'adresse de la Société Octave Mirbeau que vous connaissez toutes et tous maintenant.

Le site Mirbeau de Wikisource (http://fr.wikisource.org/wiki/Octave_Mirbeau) propose un nombre croissant d'oeuvres complètes, et un grand nombre de contes et d'articles. Tant que nous y sommes, un nouveau site Mirbeau est né sur les pages de Scribd : http://www.scribd.com/groups/view/5552-mirbeau . On y trouve déjà quantité d'articles de Mirbeau : près de 300 à ce jour, mais ce n'est qu'un début ! Quant au tome III de la *Correspondance générale*, bien physique quant à lui, il est annoncée pour Juin 2008. Déjà disponibles, aux Presses Universitaires de Caen les *Actes du colloque de Cerisy Octave Mirbeau* (28 septembre-2 Octobre 2005)- intitulés *Passions et anathèmes*, sous la direction de LAURE HIMY et GÉRARD POULOUIN. 296 pages, 25 euros. L'Arbre Vengeur n'est pas en reste puisqu'il a publié *Les Mémoires de mon ami,* en Octobre 2007, avec une préface d'ARNAUD VAREILLE. 152 pages, 11 € 15, rue Berthomé 33400 TALENCE.

Indiquons également l'*Octave Mirbeau* de PIERRE MICHEL (32 pages) publiés par les bons soins des Acharnistes dans la collection « La petite encyclopédie à l'usage des indigents », n° 9, octobre 2007, 34 pages, 3,50 € (http://les.acharnistes.free.fr, 67 rue des jardins, F - 49270 La Varenne) Et *Un aller simple pour l'Octavie,* publié en septembre 2007 par la Société Mirbeau, 10 bis rue Henri Gautier, 49000 Angers. Il s'agit d'un ensemble de textes recueillis par KINDA MUBAIDEEN et inspirés par *La 628-E8*. Ils sont rédigés par les participants, de toutes nationalités, aux ateliers d'écriture animés par Kinda Mubaideen, à Sarajevo et à Strasbourg. L'artiste strasbourgeois LOLO WAGNER a assuré les nombreuses illustrations du bouquin : 64 pages, 10 neurones. Pour finir, pour les anglophones, l'excellent ROBERT ZIEGLER, *The Nothing Machine : The Fiction of Octave Mirbeau,* publié chez Rodopi, dans la collection « Faux Titre », n° 298, septembre 2007, 250 pages, 50€. On peut le commander à Rodopi : http://www.rodopi.nl/. Pour vous tenir au courant de la bouillonnante actualité mirbeauphile, consultez donc http//membres.lycos.fr/octavemirbeau/ . Une dernière chose, nous saluons ici la ténacité de Pierre Michel, et le remercions pour ses encouragements et l'aide qu'il ne néglige jamais d'apporter.

HUYSMANS

Pour info, le 22 février 2008, a eu lieu la soutenance de doctorat de STÉPHANIE GUÉRIN portant sur la poétique romanesque de Joris-Karl Huysmans, sous la direction de Jean-Marie Seillan, à l'université de Nice-Sophia Antipolis. (Jury : Daniel Grojnowski, Sylvie Thorel-Cailleteau, Vincent Jouve, Nicole Biagioli et Jean-Marie Seillan). Le spectacle *La Nature n'est intéressante que débile et navrée* d'après les Croquis parisiens de J.-K. Huysmans, joué au festival d'Avignon en 2007 revient en 2008. (Textes, dramaturgie et mise en espace : Mariline Neveu. Saxophones et création musicale : Céline Bonacina). Plus confidentiel, la *Société des amis de Louis Massignon* a consacré son dernier Bulletin aux rapports de Huysmans avec Pierre Roche et Louis Massignon. Constitué de nombreux documents inédits ou très peu connus, ainsi que d'illustrations originales, le dossier spécial sur Huysmans occupe les pages 3 à 128 (« *Massignon et Huysmans : «silhouette d'or sur fond noir»* », par Dominique Millet-Gérard, p. 6-34 ; « *Huysmans, Roche et Massignon* », documents réunis et annotés par François Angelier et Éric Walbecq. Contient vingt-trois lettres inédites de Huysmans à Pierre Roche, des lettres inédites de Charles-Marie Dulac, le dossier inédit du transfert du dossier Boullan au Vatican, et de nombreuses autres lettres sur Huysmans, p. 34-124 ; « *Réflexions sur Marie-Antoinette, Massignon et Huysmans* », par Laure Meesemaecker, p. 125-128). Evoquons enfin l'essai d'EMMANUEL GODO, *Huysmans et l'évangile du réel,* aux Éditions du cerf, coll. Petits Cerfs histoire, paru en 2007, *J.-K. Huysmans, Le Forçat de la vie* de PATRICE LOCMANT, chez Bartillat (2007) avec en couverture une superbe photo de l'auteur d'*A Rebours* et l'édition établie par JÉRÔME SOLAL de son *Gilles de Rais* chez Mille et une nuits, 2007.

LUCIEN DESCAVES

L'*Association des amis de Lucien Descaves*, fondée le 23 mars 2006, qui a pour président Jean de Palacio et comme vice-président le petit fils de l'écrivain, Jean-Claude Descaves, a publié le premier numéro de son bulletin que vous pouvez commander à l'adresse suivante : Monsieur Jean-Claude Descaves, 2, rue Algésiras, 29200 Brest. Prix : 20 €

HAN RYNER

Initialement paru en 1920 chez Eugène Figuière, *Le Père Diogène* d'Han RYNER vient d'être réédité aux Éditions Premières Pierres, en 2007, précédé d'une préface d'ALAIN PENGAM « Être soi magnifiquement et réfractairement ». Disponibles auprès des *Amis de Han Ryner* (c/o Mme Suzanne Simon, 10, boulevard Carnot, 93250 Villemonble, blog : hanryner.over-blog.fr), des originaux pas chers. Entre autres, *Amant ou*

tyran, manuscrit attribué à Marie Dorval, A. Messein, 1938 (une réflexion sur l'amour et la jalousie) ; *Les Esclaves*, drame philosophique en un acte, Ed. de l'Idée Libre, 1925 ; *Face au public*, L'Amitié par le livre, 1948 (résumé ou compte-rendu de 25 conférences prononcées entre 1901 et 1919) ; *Les Orgies sur la montagne,* Figuière, 1935, (ce récit de Han Ryner évoque les amours plurales d'Orphée) ; *Prenez-moi tous !*, Ed. du Tambourin, 1930 (à vouloir organiser, ritualiser l'amour libre, on finit par tuer l'amour aussi bien que la liberté) ; *Songes perdus,* A. Messein, 1929 (sous couverture de relais Ed. du Pavillon). Han Ryner imagine les «songes perdus» d'une trentaine de personnages historiques, des philosophes ou des penseurs pour la plupart. Bref, de quoi découvrir l'auteur.

REMY DE GOURMONT :

Impossible de faire l'impasse en ce début d'année gourmontienne sur la parution quasi simultanée de l'alliciant *Remy de Gourmont, Cher Vieux Daim*, de CHARLES DANTZIG, aux éditions Grasset, et du fruitif recueil de textes rares et ragoûtants de l'auteur de Sixtine, *La Culture des idées,* chez Laffont. De quoi s'ébaudir dans les chaumières pour ceux et celles qui s'émerillonnent devant l'expression d'une belle et vive intelligence ; celle de Gourmont, il va de soi, mais également de son humble présentateur, Charles Dantzig, qui signe chez Laffont la présentation de l'ouvrage tant attendu. Point d'évagations chez Gourmont, tout est bon ! Et ce ne sont pas les animateurs de l'excellentissime site dédié au «cher vieux daim» Christian Buat (que nous saluons), Mickaël Lugan et Nicolas Le Bellier, pour ne pas les citer, qui vont nous contredire. Allez donc faire un tour chez les *Amateurs de Remy de Gourmont,* entre deux pages de la *Culture*... Assurément, vous en serez éplapourdis. http://www.remydegourmont.org/

MAUPASSANT

Une pièce rare de Maupassant, *La Paix du ménage*, a été représentée au théâtre Château Landon du 14 mars au 12 avril 2008. Écrite à la fin de la vie de l'auteur, elle analyse, avec beaucoup de subtilité, nous dit-on, les rapports homme-femme à cette époque. Pour savoir si la pièce est rejouée à Paris ou en province, contactez la *Société J.-K. Huysmans*. Au cas échéant, vous pourrez toujours vous consoler en regardant un épisode de la série diffusée sur France 2 : *Chez Maupassant !* Plus sérieusement, sont parus récemment sur l'auteur normand : *Contes et nouvelles de Maupassant : pour une poétique du recueil* d'EMMANUÈLE GRANDADAM, préfacé par PHILIPPE HAMON, aux Publications des Universités de Rouen et du Havre, collection « Maupassant », 2007, 473 p., 22 euros. Un autre Maupassant : *Dictionnaire,* par SANDRINE DE MONTMORT, suivi de *Le canular de Le Corbeau* par JACQUES BIENVENU et *Souvenirs de Madame X* aux vilaines Éditions Scali, juillet 2007, 461 p. 26 €. Et pour

les inconditionnels, *L'Angélus* 1991-2006, une sommme incontournable des études maupassantiennes. Ce recueil comprend la collection complète des Angélus du N°1 au N°16, recouvrant la période 1991-2006. Envoyez une demande et un chèque de 54 euros à l'ordre de l'*Association des Amis de Maupassant* : 148, bd de la Libération 13004 Marseille. gdmaupassant@free.fr

Nous évoquions le chapardage. Parlons chapardeurs ! Est sorti à l'Atelier de Création Libertaire *Alexandre Jacob, l'honnête cambrioleur,* de JEAN-MARC DELPECH. Lorsque nous l'avons interrogé sur son drôle de titre, voilà ce qu'il nous a répondu : «Bien sûr que l'utilisation de ce terme doit provoquer tout un questionnement pour le lecteur de par son caractère d'oxymore. Mais, dans cette optique, nous nous plaçons volontairement dans une réflexion qui a acquis les valeurs morales (pour ne pas dire libérales) sur l'iniquité du vol. Toute la problématique est alors centrée sur la justification du vol politique et anarchiste. L'illégalisme de Jacob est érigé en théorie par lui-même lors de ses différents procès. «J'ai préféré être voleur que volé» affirme-t-il d'ailleurs ou encore «Certes, moi aussi je réprouve le fait par lequel un homme s'empare violemment du fruit et du labeur d'autrui. Mais c'est précisément pour cela que je fais la guerre aux riches, voleurs du bien des pauvres. Moi aussi, je voudrais vivre dans une société où le vol serait banni. Je n'approuve et n'ai usé du vol que comme moyen de révolte propre à combattre le plus inique de tous les vols : la propriété individuelle.». Autrement dit, j'ai essayé de montrer que nous sommes en présence d'un homme qui est certainement plus qu'un simple militant. D'où la fin de mon propos qui vise à casser la vision de l'aventurier que l'on peut avoir et le mythe lupinien qui nuisent grandement au sens que Jacob a donné à ses actes. Il fallait aussi replacer l'homme dans son contexte : celui de l'anarchie, de la fin du XIXe siècle, etc. A partir de là, toute la vie de Jacob est conforme à son idéal de départ. D'où l'emploi du terme honnête et la 4e de couv que j'ai écrite. Le mot revient d'ailleurs constamment dans sa dialectique. Je crois que son utilisation énervait Jacob à cause de l'hypocrite contradiction qu'il sous-tend et qui fait d'un flic, par exemple, un être probe par définition tandis que lui, le bagnard, l'anarchiste, le voleur, ne pourrait pas constituer une référence dialectique. De plus tous les témoignages que j'ai pu recueillir, tant oraux qu'écrits, hormis peut-être celui de Jacob Law sur la période du bagne, révèlent cet homme au caractère trempé qui n'a jamais dérogé à SA morale anarchiste. C'est d'ailleurs ce qu'il écrivait à sa dernière compagne lorsqu'il affirmait, à 75 ans, préférer dans le cas d'une guerre sociale tuer un homme que d'égorger une poule parce que dans le cas d'une poule se serait faire office de bourreau. De là aussi mon agacement à lire le portrait qu'en dresse Jean Maitron, historien marxiste, et qui fait de Jacob l'exemple de l'échec des illégalistes ». Le blog de Jean-Marc est très instructif http://www.atelierdecreationlibertaire.com/alexandre-jacob/

collection J.P. Bourgeron

Le Journal d'une femme de chambre

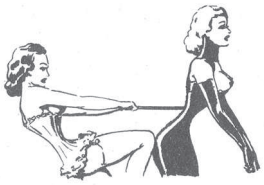
par Rachilde

Le Journal d'une femme de chambre Octave Mirbeau est regardé, depuis longtemps, comme l'un de nos meilleurs journalistes. Prime-sautier, spirituel, combatif, doué d'un style rapide et amusant, il sait tirer l'épée aussi bien que la plume, et les grandes causes ont besoin de l'avoir pour premier champion quand elles ne veulent pas tomber en disgrâce devant le public. Il est surtout, et d'une manière naïve, c'est-à-dire qui fleure bon la conviction, outrancier dans le meilleur mime ; il fait des gestes si violents qu'on comprend parfaitement les choses très ordinaires qu'il désire nous apprendre et, la plupart du temps, je suis certain qu'il aimerait mieux se fourrer le doigt dans l'oeil que d'avouer qu'il s'est trompé. Son attitude dans l'Affaire a été celle d'un soldat courageux qui, passé caporal, puis officier, s'étourdit lui-même d'un pareil avancement et « gueule » des ordres non transmis. Il est devenu chef comme on deviendrait fou. En littérature, il a laissé les meilleurs souvenirs : *Le Calvaire, L'Abbé Jules, Sébastien Roch* . Puis, sont arrivés ses articles, ses polémiques, *Le Jardin des supplices* qu'on dirait écrit sur un pal trempé dans ce que vous savez, et des tas de choses à la fois étonnantes, gênantes et burlesques. Il y a aussi *Le Concombre baladeur*, que je n'ai pas encore digéré, mais qui est bien la marque de ce particulier génie moderne. Un jardinier plante un concombre… et il ne le retrouve plus à la même place ! C'est à la fois effrayant et très réellement drôle, beaucoup plus drôle que toute la série des farces lugubres des auteurs gais. Cela ressemble à l'absurde d'Edgar Poe passant par la passoire d'un marmiton, mais cependant, ne l'oublions pas, c'est du génie. La série des imitations convaincues de Maeterlinck était moins curieuse, cependant cela servit à rendre la Belgique out entière responsable des emprunts qu'on peut faire à Shakespeare… même en France, sous des pseudonymes variés. Enfin nous voici au point culminant de la « fortune d'Octave Mirbeau » : « *Le Journal d'une femme de chambre* , un livre sans hypocrisie

parce que c'est de la vie comme nous la comprenons, vous et moi », écrit son auteur dans une petite préface à Jules Huret, autre grand journaliste. Sacredieu ! Quelle existence ! Dans la seconde préface, on nous prévient que ce journal d'une femme de chambre, dont M. Mirbeau est le rédacteur pour seulement la ponctuation, est bien l'oeuvre d'une demoiselle Céline R…, fort jolie… (« Je finis par céder parce que je suis un homme après tout »). L'auteur véritable, comme tous les gens de génie, aime la mystification. La vie, telle que M. Jules Huret daigne la comprendre selon les affirmations de M. Octave Mirbeau, se passe de cas de clinique en racontars datant du moyen âge et en arrive à une altitude tellement concombre balladeur que ni les femmes de chambre ni les filles des meilleurs maisons ne pourront y croire. Quand Mme Séverine nous raconte avec le ton larmoyant dont elle possède le secret que les officiers français, chassant dans les colonies, attirent les panthères en se servant de petite négresses comme appât, après, toutefois, les avoir ligotées sur des nids de fourmis pour qu'elle crient plus longtemps, nous sommes de très mauvaise humeur, mais pas du tout au sujet que l'on suppose. La vie, sans hypocrisie, que relate le journal de M. Mirbeau, me plonge dans une pareille humeur. Ça m'embête, positivement, et sans aucune hypocrisie, que le génie inventif d'un grand journaliste ne nous serve pas meilleur canard sauvage. La première fois que Mlle Céline R… entre en fonction, au moins dans la vie, c'est chez un vieux gâteux qui a la monomanie de la « petite bottine ». L'histoire du Monsieur dont l'effusion amoureuse a besoin de pantoufle est le cas de clinique le plus rare et par conséquent le plus réédité dans les volumes médicaux fabriqués par les faux médecins (demander *Les Maladies de l'amour, Les Dangers de Paris*, les… etc., voir à la quatrième page de certains journaux illustrés), et à côté du cas de la pantoufle il y en a un autre, encore moins couru, que je signale à Céline, celui du Monsieur tout nu, orné d'un plumeau postérieur, qui répète : « coq ou paon ! » et se suffit ainsi à lui-même. Selon M. Mirbeau, tous les bourgeois sont de ce tonneau de liqueurs fortes… pour collégiens. Et puis suivent les classiques histories de viols commis par des gens, cochers ou palefreniers, qui lisent exclusivement *La Libre parole*. (Moi je veux bien, car je ne lis jamais *La Libre parole*… cependant ça me donne l'envie néfaste de la lire… histoire de chercher des sensations violentes.) Un certain Béroalde a dû fournir aussi toute une série d'anecdotes très fin de siècle, y compris le conte du saint sur l'église dont on coupe ce qui dépasse. C'est très amusant, seulement, pour de la vie de tous les jours, hum ! Au courant des aventures de Céline, il y en aura trois qui sont arrivées à René Maizeroy et le petit Xavier ne me semble pas inconnu, au moins dans le monde romanesque. Ce qui est vraiment la meilleure partie du livre est le pamphlet. À ce moment critique des revendications sociales Céline a dû passer la plume (« Coq ou paon ! ») à M. Mirbeau. Là nous

retrouvons le talent « âpre » et « vigoureux » de l'auteur de tous les articles fulminants que nous connaissons. (Je dis âpre et vigoureux d'après Céline.) Là, généreusement, sinon dans une forme éternelle, Céline-Mirbeau « engueule » Bourget et presque tous les littérateurs qui ne furent pas de son avis durant l'Affaire ? Céline, poings sur la hanche, comme au marché aux poissons, demande à l'ineffable auteur de *Cruelle énigme* pourquoi « qu'il s'obstine » à vider des âmes au lieu de vider des pots de chambre. Au lieu de répondre qu'il préfère laisser cela au délicat écrivain qui se nomme Zola, le malheureux engueulé souffle « que la psychologie n'est point faite pour les petites gens ». Phrase admirable qui est certainement née sur les lèvres de Nietzsche ! Il fallait le flegme aristocratique d'un Allemand pour découvrir cette suprême vérité. En effet, ô Céline, la psychologie n'a rien à voir avec les gens de maison parce que, vous l'avouez vous-même, étant presque tous tarés par la servitude, c'est-à-dire la peur de froisser tel ou tel maître, ils ne risquent jamais la vérité complète. Les pots de chambre que l'on vide dans le journalisme, on les vide toujours sur ses ennemis personnels et cela, vraiment, entame un peu l'intégrité du geste. Maintenant il y a des descriptions touchant des ménages parisiens très connus. Sous couleur de nettoyer l'âme de ses contemporains, on remue tellement d'ordures que c'est à se boucher le nez. Je crois que si j'avais eu la bizarre idée de signer le manuscrit de Céline à la place de M. Mirbeau, on aurait appelé cela de la pornographie au lieu d'une étude de moeurs. Mais j'avoue humblement que, ne m'étant jamais, en littérature, occupé que d'amour, je n'aurais pas eu l'idée géniale de mêler des aphrodisiaques à de la politique, histoire de faire avaler les deux. Enfin, tout finit par un bon mariage : Céline épouse Joseph, le lecteur sadique de *La Libre parole*, et la morale est sauve. Il n'y a au monde qu'un mauvais livre de plus, correctement écrit, avec ingénuité, pour purifier les moeurs. Je ne doute pas de la bonne fois du traducteur de Céline, la femme de chambre, seulement, je lui dois mon avis de petit pornographe retiré des affaires : quand, sans hypocrisie, on fait un livre « cochon » bien ou mal écrit, on n'a qu'une excuse : nous offrir un piment inédit. Or, Céline, à part l'antisémite violeur et assassin de petite fille, n'a rien inventé, pas même le prurit de la délation, si commun chez les salariés de toutes les classes.

Mercure de France, tome 36, n° 130, octobre 1900, pp. 183-186



Entretien

6. - T. S. T. P. - **Démolir**

Détruire toujours détruire, car l'esprit destructeur est aussi constructeur (Bakounine). Démolis l'erreur. Constamment, tu auras la douceur de la lumière qui féconde la vie en toi, car vaincre c'est vivre, pour vivre il faut briser les chaînes par l'esprit et par l'action ; l'action est le phare qui dissipe les ténèbres.

Milieux libres et En-Dehors

Céline Beaudet
Anne Steiner

L'entretien qui suit retranscrit notre longue correspondance hivernale avec Céline Beaudet autour de son ouvrage sur l'expérience des milieux libres en France, ainsi que les précisions et réflexions apportées par Anne Steiner, qui a très gentillement accepté de nous répondre malgré les impératifs liés à la sortie, en février 2008, de son bouquin consacré à ceux qu'on a appelé les En-Dehors. L'ensemble constitue un dialogue très serré autour de cette volonté farouche, d'hommes et de femmes, de ne pas se laisser domestiquer à l'orée du vingtième siècle.
Céline a publié en 2006, aux éditions Libertaires, Les Milieux libres. Vivre en anarchiste à la «Belle-Epoque» en France. *Nous profitons de cette tribune pour la remercier de sa patience et de son intérêt pour la revue et la saluons très chaleureusement.*
Anne Steiner, maître de conférences au département sociologie de Nanterre, est l'auteur d'un ouvrage récemment publié aux éditions L'Echappée intitulé Les En-Dehors, anarchistes individualistes et illégalistes à la Belle époque. *Elle avait publié en 1987 avec Loïc Debray un ouvrage remarqué sur la Fraction Armée Rouge intitulé* RAF : Guerilla urbaine en Europe Occidentale *récemment réédité chez L'Echappée*. Nous la remercions également pour sa disponibilité et le bel éclairage qu'elle a apporté à cet entretien.

[Amer] : Pouvez-vous nous expliquer ce que désigne concrètement cette notion de « milieux libres » que vous développez dans votre ouvrage éponyme ? Vous sous-titrez « vivre en anarchiste à la belle époque ». Cela signifie-t-il que le terme désigne exclusivement des communautés, des phalanstères ou des colonies de types anarchistes ou que votre ouvrage se limite aux expériences libertaires ? N'existe-t-il pas d'expériences communistes, artistiques ou religieuses similaires (nous pensons évidemment aux théosophes, aux naturiens, à la rose-croix, aux anarchistes chrétiens) ? Quand ce terme est-il apparu exactement ? Quand se concrétise la première expérience en France ? Vous excuserez cette avalanche de questions, mais le terme n'est pas très connu et suscite la curiosité... Il semblerait que l'apparition du premier milieu libre en France soit très tardif par rapport à nos voisins européens, aux Etats-unis, au Canada ou en Amérique latine. Il y a évidemment la Cécilia, la célèbre communauté d'origine italienne, dont vous parlez, et qui a été fondée en 1890 au Brésil à l'initiative de l'anarchiste Giovani Rossi. Il y a aussi, pour n'en citer que quelques-unes la Clousden Hill Free fondée à la même époque, près de Newcastle, la Whiteway Colony fondée en 1898 à Costwold, Fountain Grove fondée un peu plus tôt (1875) à Santa Rosa (en Californie), la Colona Cosme fondée en 1893 au Paraguay, la Colonia comunista au Chili, le Grupo colonizator Tierra y Libertad en Argentine ou la Colonia socialista d'Ostia Antica fondée en 1894 en Italie... Pourquoi, d'après vous, un tel retard et question peut-être un tantinet plus pertinente : quelles sont les raisons qui poussent d'après-vous des hommes et des femmes à se jeter dans une telle aventure au tournant du siècle ?

Céline : Le terme de « milieux libres » va être utilisé spécifiquement pendant les années 1900. Il ne va d'ailleurs pas avoir un très grand succès car, du moins d'après ce que j'ai pu lire, il ne va pas être tellement utilisé après les années 1910. Le terme de « milieu libre » est souvent utilisé au même titre que « colonie libertaire ». On utilise « colonie » de façon plus large et tout au long du XIXe et même jusqu'au milieu du XXe siècle. Je crois qu'il va être remplacé par celui de « communauté » ensuite et qu'aujourd'hui on parlerait de lieu « collectif ». Il arrive également que des observateurs extérieurs parlent de « phalanstère ». Donc, pour en finir avec ces questions de vocabulaire, le milieu libre c'est un peu tout ça (un lieu où des gens vivent ensemble, en dehors des liens familiaux, avec remise en cause du monde qui les entoure ?) mais c'est lié à un moment spécifique, les années 1900 et aux groupes anarchistes.
Pourquoi avoir amené, à ce moment-là, une expression spécifique alors ? C'est certainement lié à l'emploi fréquent à l'époque du mot « milieu » (un peu comme on dirait le « système » aujourd'hui ?) et au caractère exemplaire et expérimental - « sociologique » disent-ils également - qui

va être accordé par certains à ces tentatives de vie en commun. Les anarchistes, qui créent ces lieux, cherchent à créer un milieu « libre », dégagé des rouages de l'exploitation et de l'autorité, qui permette à des individus de s'émanciper du milieu vicié dont ils viennent tous. Comme le disait Sébastien Faure, qui avait créé l'école la Ruche au même moment, « tant vaut le milieu, tant vaut l'individu ». Sans doute qu'amener une nouvelle expression, c'était aussi une façon de dire que quelque chose de nouveau se faisait... Mais rapidement, l'expérience montrera à quel point c'est difficile de créer un « milieu libre » et que l'on ne se dégage pas ainsi du milieu ambiant. Avec également toutes les discussions sur ce qui doit être changé en premier, de l'individu ou de la société. D'où l'évolution de l'objectif assigné aux milieux libres. Et d'où sans doute aussi le peu de succès rencontré par la suite de l'expression, jugée trop prétentieuse. Après le « milieu libre » de Vaux, fondé en 1902 dans l'Aisne, la seconde colonie anarchiste de ces années 1900 s'appelera « l'Essai », fondée dans les Ardennes par Fortuné Henry.

Je ne connais pas d'autres expériences du même type à l'époque et en France. Mais peut-être du côté des artistes, des théosophes, de la rose-croix ? Aucune idée... Ce qui est certain par contre, c'est que les milieux libres ne partent pas de rien. Les anarchistes de ces années-là connaissent les tentatives de mise en pratique de leurs idées des « utopistes », comme Fourier ou Owen. Bizarrement, les idées de Fourier, Owen, etc. trouveront plutôt à se réaliser outre-mer. Notamment en Amérique, où il y a déjà une tradition de ce mode de vie communautaire pratiqué par les dissidents religieux, comme par exemple les Shakers.

D'autres part, ces premiers socialistes, et également Proudhon, ne fondent pas leurs expériences sur rien mais partent de leur observation des milieux

ouvriers. Dans le monde ouvrier, l'association des travailleurs a une grande importance, comme moyen de s'organiser sans patrons et, de fait, sans l'Etat. Les *Mémoires d'un prolétaire* de Norbert Truquin illustre très bien cette filiation. Ce dernier n'aura de cesse de s'associer avec d'autres travailleurs tout au long de sa vie et pour cela il se retrouve en Algérie (après la répression du coup d'Etat de Louis Napoléon Bonaparte, un bon moyen, en plus des exécutions, des enfermements, de se débarrasser d'un certain nombre de révoltés) ou encore au Paraguay.

En vrac, colonies de disciples des utopistes en Amérique, coopératives de production et consommation mais également communautés religieuses dissidentes, sont autant d'influences qui poussent à la création des « milieux libres » et « colonies anarchistes ». Sauf qu'il s'agira d'expériences qui mettent en avant la critique de toute autorité (à la différence des colonies des utopistes), qui ne vont pas se limiter à la remise en question du travail mais aussi repenser la vie quotidienne (à la différence des coopératives), et qui ne vont pas rester figés dans une attitude de fuite ou d'exemplarité (comme de nombreuses communautés religieuses).

Ajoutons également l'influence d'un petit groupe anarchiste des années 1890, les naturiens, qui vont mettre en avant une critique de la civilisation industrielle, de la science, de la technique, allant pour certain jusqu'à prôner un retour à une vie primitive, chasse, cueillette et amour libre.

Difficile de répondre à la question du pourquoi est-ce que cela émerge à ce moment-là. Toutes ces influences donnent une idée de la maturation de l'idée, de cette pratique. A mon avis, des choses importantes se jouent alors. Après les années 1880, un « mouvement » anarchiste a commencé à se structurer en tant que force à part entière à l'intérieur du mouvement ouvrier mais en même temps séparé de lui. Les années 1890 sont marquées par l'attaque frontale de ce qui représente l'Etat ou le capitalisme, comme

la chambre des députés ou les bureaux des mines Carmaux à Paris. Tandis qu'au même moment, l'emprise du capitalisme s'étend à différents aspects de la vie quotidienne. Le monde de la grande entreprise se développe et prend en charge, de plus en plus, l'ouvrier de la naissance à la mort. Le niveau de vie commence très légèrement à augmenter. Les premières lois de l'Etat social apparaissent et les débats vont bon train autour des retraites ouvrières. Il y a un espèce de tournant où pas mal de travailleurs entraperçoivent les difficultés qu'il va désormais y avoir à travailler, même si ce n'est pas exactement pour soi, mais avec ses propres machines, chez soi, avec, même si c'est très relatif, la maîtrise de son temps et de la quantité de travail. Les couturiers et couturières, les tailleurs, cordonniers ou même les typographes, mais sans doute tout un tas d'autres petits métiers sont par exemple débordés par l'apparition de nouvelles machines. Progressivement les petits illégalismes, fausse monnaie, faux timbres par exemple, sont rendus un peu plus difficile. Dans le même ordre d'idées, les enfants sont désormais tous pris en charge par l'école républicaine, même les filles puisqu'il faut minimiser l'influence catholique et réactionnaire pour en faire des femmes pour les républicains. On stabilise la main d'oeuvre, on la rend plus dépendante, en la spécialisant, par de nouvelles techniques, une éducation appropriée, etc. Du coup, on voit évidemment apparaître des résistances, dans le monde du travail avec la multiplication des grèves, mais aussi ailleurs et c'est ce qui explique la « dispersion des tendances » chez les anarchistes. Selon moi, plutôt des réponses diverses aux différentes formes de domination : réflexion sur l'éducation, l'alimentation, l'hygiène, propagande néo-malthusienne et diffusion de moyens de contraception et d'avortement, etc. L'intérêt de certains de ces milieux libres ou des groupes qui les fréquentent c'est d'avoir tenté de ne pas séparer ces différentes critiques et pratiques mais d'en faire un tout qui se résume dans l'idée de « vivre en anarchiste ». Certains endroits vont se tourner vers des réalisations qui sont pour moi moins intéressantes parce que se concentrant sur un des aspects, par exemple le végétalisme. Tandis que d'autres vont vraiment essayer de ne négliger aucun aspect de la vie quotidienne et mêler des pratiques qui peuvent paraître très différentes (insurrectionnelles, syndicalistes, coopératisme, éducation libertaire, amour libre, illégalisme) mais qui sont liées entre elles par une critique globale de l'exploitation sous toutes ses formes et de toutes les formes de domination.

[Amer] : Il nous semble que la littérature et les différentes formes d'expression de l'imaginaire humain ont considérablement nourri la pensée anarchiste et sa volonté de rupture au dix-neuvième siècle comme en témoignent, par exemple, les tertulias espagnoles, ces soirées anarchistes au cours desquelles des amis échangeaient ou lisaient des nouvelles ou divers

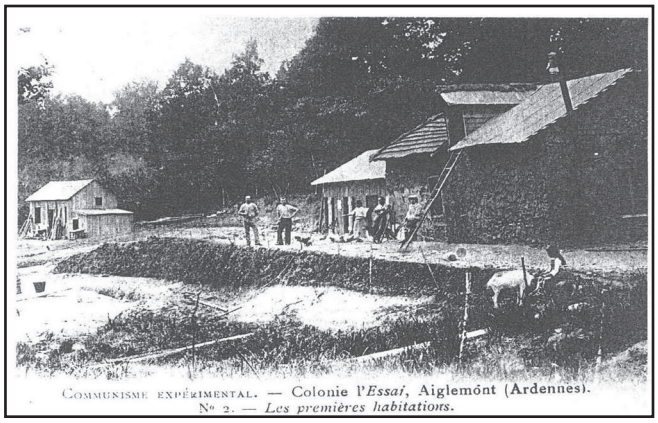
autres textes. C'est d'ailleurs, soit dit en passant, une des raisons d'être de cette revue. Dans votre étude sur les milieux libres à la belle époque, vous commencez par citer sommairement quelques utopies littéraires qui ont pu faire naître l'idée, ou du moins accompagner de diverses manières la nécessité pour ces hommes et ces femmes de mettre en pratique, hic et nunc, leurs théories ou leurs idéaux anarchistes. Vous évoquez ainsi *l'Humanisphère* (1857) de Joseph Dejacques, *le Voyage au beau pays de Naturie* (1900) d'Henri Zisly, *Les Aventures de Nono* (1901) ou *Terre Libre* (1905) de Jean Grave. Nous pourrions également citer *Hurrah !!! ou la Révolution par les Cosaques* (1854) d'Ernest Coeurderoy, *La Commune de Malenpis* (1874) de Léodile Champseix, allias André Léo, *Les Microbes humains* (1886) et *Le Monde Nouveau* (1887) de Louise Michel, *Les Cités futures* (1895) d'André Ibels, *Les Porteurs de torches* (1897) de Bernard Lazarre, *La Grande grève* (1905) de Charles Malato, ou *Les Pacifiques* (1904-1914) d'Han Ryner. Mais beaucoup d'autres textes, romans, nouvelles ou poèmes, moins orientés ou teintés politiquement, et abordant des thèmes différents ou diamétralement opposés, ont pu nourrir, autant, voire plus intensément, ces expériences « milieux-libristes ». C'est évidemment là toute la force de l'imaginaire. Vous évoquez à ce titre l'exemple d'un livre qui n'est ni véritablement une utopie, ni l'oeuvre d'un anarchiste (mais faut-il être anarchiste pour écrire une utopie ou un livre que l'on qualifierait d'anarchiste ? Nous précisons d'ailleurs, concernant ce roman, qu'il est directement inspiré de l'oeuvre de l'anarchiste cosaque Kropotkine). Il s'agit du troisième des Quatre évangiles de Zola intitulé *Travail* (1901). Pouvez-vous nous en toucher un mot et préciser en quoi cet ouvrage consacré au thème du travail peut avoir joué « un rôle » dans l'aventure des milieux libres ?

Céline : Ce roman est paru en feuilleton en 1901 et a connu un grand succès à sa sortie. Dans les milieux anarchistes aussi, et notamment, il est cité par plusieurs de ceux qui vont participer aux milieux libres, comme Fortuné Henry ou Marie Kügel. Il raconte l'émergence d'une cité nouvelle, à partir de l'association d'un savant fortuné, d'un réformateur avisé et des travailleurs autour d'une forge et de la remise en route d'anciennes mines. Tout cela face à une usine métallurgique tenue par des capitalistes assoifés de luxe et de paresse, affamant et exploitant sans vergogne les ouvriers, qui vivent dans des conditions lamentables, dégénérés, alcooliques.
Les deux premières parties se lisent bien, malgré les lourdes explications sur le travail régénérateur, la dégénérescence des ouvriers ou la mise en scène du personnage de Fernande, la femme perverse, louve aux dents longues, prête à tout, qui, par ses caprices, augmente les souffrances du peuple travailleur. Finalement, cette dernière, violée par un ouvrier fruste après une ènième traitrise, brûle avec l'usine maudite. Et le travail triomphe sous la houlette du bon réformateur, issu de la bourgeoisie mais allié charnellement

avec une pauvresse, précédemment mutilée par les machines, battue par son alcoolique de mari. J'exagère à peine ! La cité heureuse ne cesse de se développer, les générations nouvelles profitent de ce bonheur, éducation et travail attrayants et variés, maisons claires et confortables, usine moderne, machines nouvelles, terres collectivisées, etc. Pour conclure, Zola ne cesse de décrire les mariages heureux entre les enfants, de toutes les classes, alliances entre les bourgeois et les ouvriers, les ouvriers et les paysans, les enfants des anciens commerçants et tous les autres. Chaque génération marchant désormais vers le bonheur des suivantes...
Quoiqu'il en soit, en lisant *Travail*, on comprend ce qui a pu plaire à des anarchistes des années 1900. Zola y met en scène un anarchiste et un collectiviste, et critique, par l'intermédiaire de son héros, Luc, la volonté du premier de tout détruire par la violence, celle du second de tout s'approprier par la force. Luc, lui, se réclame clairement de Fourier et tente une expérience quasi scientifique. Il procède par étape, commençant par l'association des travailleurs, notamment coopératives de production et de consommation, pour parvenir au collectivisme, tout appartenant à tous, et finalement fonder la commune libertaire, qui ne cesse de s'étendre autour d'elle. En plus des discours sur l'alcool, la science ou l'éducation, un tel programme a pu séduire et influencer les fondateurs de milieux libres. A la différence qu'évidemment ces derniers ne rejettent pas la violence, inévitable face à celle des nantis, mais se placent au contraire dans sa lignée en revendiquant les milieux libres comme « propagande par le fait ».

[Amer] : Vous évoquez également, concernant les références littéraires pouvant être liées aux milieux libres, un ouvrage qui l'est étroitement. Il s'agit de *La Clairière* de Lucien Descaves, une pièce de théâtre à succès « décrivant le fonctionnement, les succès et déboires d'un milieu libre ». La pièce, d'abord jouée au théâtre Antoine en 1900, présente un intérêt

certain, comme vous le rappelez, puisqu'elle a été écrite et jouée avant la naissance du premier milieu libre en France, mais qu'elle a été reprise en 1909, « inspirée cette fois-ci par le vécu du Milieu Libre de Vaux et de l'Essai d'Aiglemont, que Lucien Descaves et Maurice Donnay ont fréquenté », et qui se sont alors éteint. Cela nous fait penser à une chose : c'est, qu'à la lecture de votre pointilleux travail, une des caractéristiques du milieu libre semble être sa brièveté dans le temps. C'est en janvier 1903 que la colonie de Vaux prend forme, et c'est en 1906 qu'elle s'éteind, bien, dites-vous, « qu'elle est considérée comme morte, par tous, en 1904 ». L'expérience d'Aiglemont, elle, la plus connue, mais également la plus longue, commence quelques mois après celle de Vaux et se conclut en 1908. Pourquoi une telle brièveté ? Pourquoi l'expérience communautaire anarchiste est-elle vouée à l'éphémère ? D'aucuns diront à l'échec. Il y aurait évidemment la répression qui s'abat sur ces lieux interlopes, mais également, nous imaginons, les difficultés inhérentes à une telle aventure ; la complexité du relationnel, le fait qu'il n'y a pas de véritable « en-dehors » au sein de la société capitaliste, la résistance enfin du vivant à l'idéologie... Mais est-ce tout, et surtout, est-ce que cela représente un réel échec ?



Communisme expérimental. — Colonie l'*Essai*, Aiglemont (Ardennes).
N° 2. — *Les premières habitations.*

Comme vous l'écrivez, les anarchistes sont réfractaires, par principe, aux modèles et ils « ne font pas reposer leurs expériences sur un plan de société entièrement circonscrit sur le papier », comme ont pu le faire avant eux un Cabet ou un Fourrier. Néanmoins ils sont nourris d'idéaux, d'une certaine littérature dont le rôle principal a été de leur faire prendre conscience qu'un passage à l'acte, qu'une mise en pratique, était possible et nécessaire. Caroline Garnier écrit : « Bien que la société future anarchiste ne puisse se planifier, la représentation d'une autre société joue un rôle dans l'Histoire, en ce qu'elle est incitation à un autre futur ». Un possibilisme pour reprendre la terminologie d'Henri Lefèbvre. L'utopie, du moins pour les

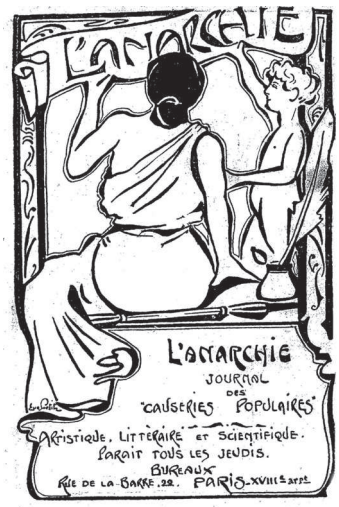
anarchistes, n'est plus le nom propre donné par Thomas More à une île de fiction soumise à un ordre social et politique idéal, c'est-à-dire une chimère irréalisable, mais elle s'inscrit dans un devenir, au coeur d'un mouvement dialectique et donc profondément révolutionnaire de la fiction. La réalité sociale de nos sociétés, au regard de celle-ci, apparait fondée elle-même sur des fictions et devient, à ce titre, susceptible d'être écrite différemment. Peut-être alors une nouvelle manière d'appréhender le réel passe par l'éphémère, par le passager, le furtif qui ne sont un échec qu'au regard de la fiction tenace des civilisations pérennes (qui, à y regarder de plus près, ne le sont pas tant que ça). L'utopie n'est plus un programme politique en vue de fonder une cité idéale immuable, mais l'expression paradoxale et directe d'un désir de rupture dans un non-lieu, un espace voué à disparaître en opposition aux lieux communs et périns de la société dominante. Il s'agirait très paradoxalement de se mettre en mouvement à travers une apparente stabilité, à l'instar de cette révolution épistémologique que constitue, pendant la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le train. Etablir un milieu libre, fonder une colonie, rejoindre une communauté serait l'assurance de construire sans se sédentariser, sans se sédimenter en système. Une façon de bousculer les règles entendues de la domesticité en vue de résister à la domestication capitaliste. Mais en avaient-ils conscience ? Rien n'est moins sûr même si, de là où nous sommes, nous pouvons voir les milieux libres du début du siècle comme les précurseurs des hétérotopies foucaldiennes, des « zones autonomes temporaires », les fameuses TAZ d'Hakim Bey, des « utopies nomades » de René Shérer, des utopies « interstitielles » ou encore des « situations » de Guy Debord comme il les définit en 1957 : « notre idée centrale est celle de la construction de situations, c'est-à-dire la construction concrète d'ambiances momentanées de la vie et leur transformation en une qualité personnelle supérieure ». Nous vous posons donc la question : les anarchistes de la belle époque considéraient-ils le milieu libre comme comme un moyen ou une fin en soi ?

Céline : Pour ce qui est de la question de l'échec et de l'éphémère, tu réponds mieux que je ne pourrais le faire à ta question. Considérer ces expériences comme un échec, c'est les condamner sans prendre en compte ce qu'elles représentent pour les individus qui les créent, leurs groupes, leurs vies. C'est également faire l'impasse sur le contexte ou la situation dans lesquels elles s'insèrent tout autant qu'elles génèrent, en leur sein et tout autour. A noter également qu'au journal *l'anarchie*, ils se positionnent beaucoup dans le temps présent, dans l'immédiat, rejetant le regard mélancolique vers le passé et le culte de la charogne, comme la passivité de l'attente de ce qui pourrait/devrait advenir. Mais je ne m'étends donc pas là dessus.
Quant à la manière dont les milieux libres sont envisagés à l'époque, on trouve différentes positions. A Vaux et en partie à Aiglemont, il y a vraiment

une envie de démontrer : démontrer la possibilité de mettre en place le communisme au niveau économique dans un cas, de vivre sans autorité dans l'autre. De ce point de vue, les milieux libres vont être considérés comme des échecs : difficulté à vivre en autosuffisance, ou dans une grande pauvreté et beaucoup de privations, apparition de comportements autoritaires. C'est à partir de là que le milieu libre va cesser d'être considéré comme une fin en soi, puisque, dira Libertad, « *on ne fabrique pas à volonté, d'un coup de baguette magique, ce milieu, ni les hommes qui doivent le vivre* ». Le milieu libre devient un moyen, du moins dans les discours, puisqu'on peut supposer qu'il était déjà envisagé en tant que tel au quotidien. C'est un moyen d'échapper au patron, au travail salarié, à la tutelle d'un mari et de se donner pour vivre des moyens supplémentaires (des maisons, des terres, de l'espace) aux moyens plus classiques que sont les pratiques illégales, fausse monnaie, faux timbres, vol à l'étalage, cambriolage, déménagements à la cloche de bois ou macadam (arnaque à l'assurance pratiquée pendant l'entre-deux-guerres). Mais c'est également un support pour envisager tout un tas d'activités : réunions, bals avec chansonniers, bibliothèque, infokiosque à prix libre, imprimerie, école libertaire. C'est aussi un endroit où l'on peut se retrouver le dimanche, puisque beaucoup de travailleurs profitaient de cette journée pour se retrouver hors de la ville. A Aiglemont par exemple, le milieu libre est très ouvert sur le milieu ouvrier environnant et prend une part importante dans la CGT locale mais va être aussi impliqué dans une série de cambriolages alentour.

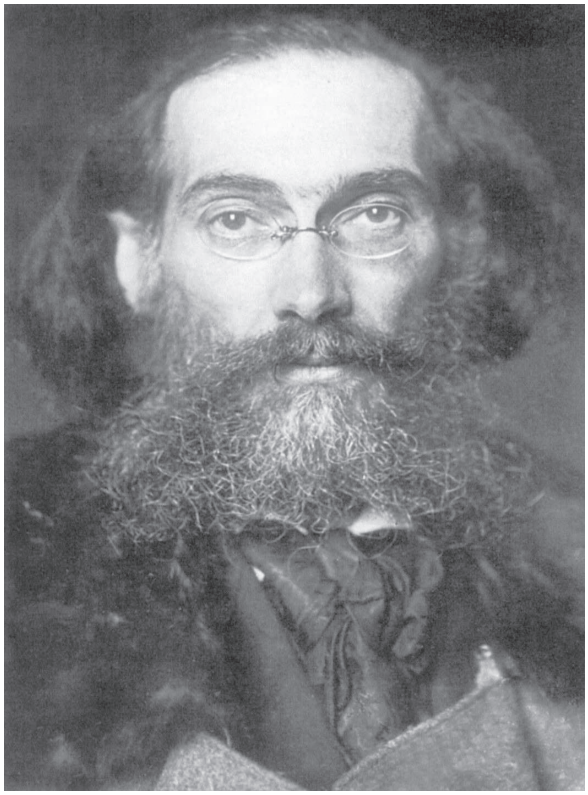
Mais par delà ces aspects très pratiques, apparaît une volonté de gagner en puissance, « *puissance d'activité et de propagande* » pour les camarades d'Aiglemont. Et plus qu'à Aiglemont, la bande du journal *l'anarchie* insiste sur l'importance de créer une camaraderie forte, qui soit une mise en acte mais également une force collective pour la révolte au quotidien. Lorulot,

qui crée également une colonie libertaire à Saint-Germain-en-Laye, écrit par exemple : « *Nous voulons vivre, non pas un lendemain hypothétique, mais une réalité libérée et puissante* », « *la pratique d'une fraternité plus réelle, nous peut-être précieuse, en augmentant notre capacité de résistance* » et quelques années auparavant « *le véritable révolutionnaire est celui dont tous les actes contribuent à jeter continuellement le désordre dans le milieu à désagréger* ». Libertad sera, lui, encore plus clair en expliquant qu'on ne peut commencer par créer le milieu libre, que celui-ci apparaîtra de lui-même par le développement d'un milieu affinitaire puissant, s'appuyant sur les moyens cités plus haut.
Ce qui est certain, c'est qu'en se penchant sur certains de ces lieux, comme Aiglemont, Saint-Germain-en-Laye ou encore le local du journal *l'anarchie* à Montmartre, même après 100 ans, on sent une certaine force qui se dégage de ces endroits, de leur activité, de leur rayonnement. Ne serait-ce qu'en lisant leur écrits sur le coup mais aussi plus tard, les réactions qu'ils suscitent chez certains visiteurs ou même les rapports de certains flics.



[Amer] : Pour reprendre rapidement sur l'éphémère de ces expériences, notons la célèbre Communauté de Romainville, liée au journal l'*Anarchie*, cette petite communauté itinérante d'abord établie au domicile de Libertad, rue Muller à Paris, puis rue du Chevalier de la Barre, puis rue Bagnolet à Romainville, avant de se fixer de nouveau à Paris, rue Fessart, et enfin rue des Amandiers... Mais poursuivons sur ce thème. Il semble que cette « communauté des réfractaires » comme d'autres milieux libres en France à la même époque soit sensiblement différente de la colonie de *Monte Verita* fondée en 1900 par des adeptes de la Réforme de la vie (Lebensreform, 1892) sur les cendres du couvent laïque Fraternitas, en Suisse. Henri Oedenkoven et Ida Hofmann, proches de la société Théosophique, s'installent en effet sur le mont Vérité, près d'Ascona, dans le Tessin, en compagnie d'autres adeptes du végétarisme, du naturisme, du spiritisme, des médecines naturelles, de l'hygiénisme, mais également des théories socialistes, anarchistes et communistes, pour fonder une colonie basée sur un mode de vie novateur et plus sain. Ils y pronent, comme leurs homologues français, le végétalisme, l'abstinence d'alcool et de tabac, le naturisme et l'amour

libre. Nombreux sont ceux et celles qui fréquenteront *Monte Verita,* comme l'écrivain Herman Hesse, Martin Buber, Gustav Landauer, Émile Jacques-Dalcroze (l'inventeur de la gymnastique rythmique), Rudolf von Laban (le chorégraphe et théoricien de la danse), Lénine (dit-on), Erich Mühsam, Otto Gross, Isadora Duncan ou Mary Wigmann. *Monte Verita* est donc un lieu pérenne (il s'éteindra pendant la première guerre mondiale, puis sera repris d'abord par une coopérative d'artistes, puis par le baron allemand, Eduard von der Heydt qui en fait un institut à la gloire de l'Asie avant d'être offert au canton de Tessin comme fondation culturelle) , un espace d'expériences et de représentations artistiques, mais également un lieu de fort passage, ce que ne semblent pas être les milieux libres français. Peut-être parce que ces derniers, à l'inverse de leur cousin helvète, ne sont pas considérés comme une fin en soi, mais beaucoup plus comme un moyen dans la lutte révolutionnaire. Néanmoins, Gustav Landauer demeure très marqué par sa visite de la colonie suisse qui semble avoir nourri sa théorie des conseils.

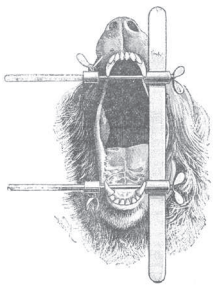


En juin 1908, ce juif athée diffuse sur 10000 tracts les « 12 articles de l'Alliance socialiste » faisant écho à ses « trente thèses socialistes », publiées un an plus tôt et dans lesquelles il appelle les socialistes à faire sécession immédiate avec la société capitaliste en formant des communautés coopératives et des colonies anarchistes tout en restant convaincu de la nécessité d'une révolution politique qui libérerait la vie sociale de l'emprise de l'état. Nous pouvons ainsi lire : «Ces colonies ne doivent pas être autre chose que des modèles de justice et de travail dans la joie elles ne sont pas un moyen pour atteindre le but. Le but ne peut être atteint que lorsque la terre vient aux mains des socialistes par d'autres moyens que l'achat». Nous en revenons donc à cette problématique des moyens et des fins, importantes à nos yeux, dans la perspective des milieux libres. Si Landauer préconise de constituer des communautés sur le modèle des districts des villes françaises pendant la Révolution de 1789, s'il forme un collectif à Berlin (Muhsam à Munich) et qu'il circule de ville en ville pour propager cette idée de fédéralisme entre communautés autonomes (de ses conférences, il tire un ouvrage intitulé « *Appel au socialisme* » en 1911), c'est plus une manière de lutter au quotidien contre l'état que créer une alternative hic et nunc au capitalisme. Selon René Furth, « ce qui est déterminant dans ses analyses critiques, c'est que l'Etat n'est pas seulement une machinerie politique, mais une réalité psychologique et morale ; un mode de relation entre les hommes, caractérisé par la démission, la peur de la liberté, le manque de confiance en soi, et, complémentairement, par la volonté de puissance, l'arrivisme et le mépris. D'où la formulation essentielle de son «socialisme utopique» : lutter contre l'Etat, c'est d'abord mener une autre vie, construire une autre culture et inventer d'autres relations. » Est-ce de cette façon que les milieux libristes appréhendaient leur pratique communautaire, c'est-à-dire comme dirait Victor Serge des « colonies communistes, utiles et nécessaires » assimilées à la « propagande par le fait, par les actes », et est-ce que c'était perçu de la sorte par les autres groupes révolutionnaires de l'époque, anarchistes ou communistes ?

Céline : C'est clair qu'au moins au début, les milieux libres ne sont pas conçus comme des « alternatives » au capitalisme. Ou alors, ce serait à la condition qu'ils se développent ou se multiplient, comme dans le livre de Zola, comme le pensait Fourier pour les phalanstères. Ce que certains ont pu imaginer dans leurs rêves les plus fous. Mais c'était d'abord un moyen d'agir et de servir la propagande anarchiste. En mettant en pratique les idées. En disposant de lieux et de moyens de diffusion. De propagande par le fait, qui n'est pas réduite aux attentats. Et, quant on pense à un endroit comme Ascona, on imagine plus un repère de hippies qu'une base arrière de révolutionnaires. Et pourtant, à l'époque, et pas seulement à l'époque d'ailleurs, ce fut aussi le cas de certains lieux dans les années 1970 par

exemple, il y avait un mélange de tendances très différentes. Par exemple, en France, certains de ces lieux vont réussir à garder des pratiques plus insurrectionnelles, de révoltes quotidiennes, d'attaques frontales parfois violentes contre le vieux monde. Ou bien, ils vont servir d'appui pour l'auto-organisation locale de la classe ouvrière. La conception du milieu libre est parfois proche de la façon dont se concevaient alors les syndicats révolutionnaires, comme cellule initiale de la société future.

En fait, jusqu'en 1907-1908, j'ai l'impression que les milieux libres, passées les premières velléités démonstratrices ou exemplaires, se fondent plutôt bien dans l'agitation de l'époque. Qu'on imagine Fortuné Henry participant à la refondation de la CGT dans les Ardennes et les journaux conservateurs déplorant cette influence nouvelle des anarchistes d'Aiglemont. Ou encore la bande à Libertad, non content de devenir les rois du quartier à Montmartre, être présents aux grèves des sablières de Draveil, ou sur les plages de Charente pour « chasser les derniers bourgeois ». Comme le dira le premier, il ne s'agit pas de se retirer pour manger la soupe aux choux au fond des bois : leur vie connaissait de fortes et bonnes heures de lutte et le milieu libre leur donnait une assurance nouvelle puisqu'ils n'avaient pas à se soucier de ce qu'ils laissaient derrière eux. Et c'est la vie même qui est considérée comme un combat : il faut donc en changer et s'attaquer à toutes ses facettes. Il ne s'agit plus seulement de s'attaquer aux aspects immédiatement visibles de l'Etat, du capitalisme ou de la bourgeoisie.



Par contre, je ne pense pas pouvoir dire qu'ils appréhendent directement la pratique communautaire en ces termes. Je n'ai pas lu le texte de Landauer que tu cites, mais je ne crois pas qu'il y ait eu de formulation aussi explicite concernant les milieux libres ou les colonies anarchistes en France. C'est seulement une fois que Fortuné Henry perd son discours démonstratif vis à vis de sa colonie libertaire, qu'elle devient réellement un appui, un moyen dans la lutte. Libertad ne met que rarement en lien sa critique des différents aspects de la vie avec leurs pratiques quotidiennes. Leur discours était profondément lié à leur pratique mais leur pratique ne servait pas de support à leurs écrits. Comme si dire le milieu libre ou l'expérience communautaire devenait inutile lorsqu'il devenait réellement un moyen.

Pour ce qui est des autres groupes révolutionnaires, ils semblent plutôt se laisser convaincre, du moins dans un premier temps. Pour la première expérience à Vaux, il va y avoir beaucoup de passage, Elisée Reclus, Lucien Descaves, peut-être Lénine là aussi, et des articles paraissent dans la grande presse. Aiglemont également va plutôt être bien accueilli, soutien encore de

Descaves ou Donnay (et même paraît-il d'Anatole France), articles dans la presse locale socialiste.

Les premières critiques, en particulier dans les groupes anarchistes, vont plutôt apparaître pour montrer que ces lieux ne sont pas ce qu'ils prétendent être : pas d'autosuffisance économique, persistance de caractères autoritaires notamment. Avec, pour les plus mesquins, le milieu libre présenté comme un bon moyen pour taper les camarades naïfs, ou se ménager un petit îlot tranquille. Dans les groupes anarchistes plus éloignés, comme dans les *Temps Nouveaux*, la critique sera peu présente. Elle avait déjà été faite à la fin du siècle, en reprenant les termes de la Fédération jurassienne dans les années 1870. Cette dernière avait désapprouvé les colonies communistes, comme ne pouvant se généraliser ni même amener la révolution sociale étant donné le milieu dans lequel elles se créent. De surcroît, elles subissent trop d'échecs, restent inconnues des masses et éloignent de l'action révolutionnaire. Des critiques qui ne se renouvellent guère années après années. Ce qui n'empêche pas de dire, comme le fera par exemple Jean Grave, que, malgré cela, plus il y aura de groupements, plus ils constitueront un appui efficace pour le jour de la révolution.

La critique, ou du moins la rupture avec les autres groupes révolutionnaires viendra plus tard. Ce qui est étonnant avec la fin du XIXe ou les années 1900, c'est que les frontières semblent plus floues entre les groupes, les tendances. On a l'impression de tas de passages possibles. Avec l'entre-deux-guerres, on assiste à un morcellement et à un cloisonnement des différents groupes et du coup des différents modes d'action. Les colonies anarchistes elles-mêmes se replient sur un mode de justification qui relève plutôt de la fuite, de l'évasion. La théorie de la tâche d'huile, de l'essaimage

réapparaît lorsqu'on pousse les camarades à justifier leur démarche. Pour les plus amers, il n'y a rien à faire, se sauver au plus loin sur des terres vierges de toute trace humaine reste l'unique échappatoire. Pour ceux qui restent, les colonies tournent à un végétalisme strict, envisagé comme une non-coopération de chaque instant avec l'Etat ou le capital. C'est à ce moment-là que les liens se font plus forts avec les milieux naturistes, des théosophes et des individus parfois bien réacs. Tandis que les luttes sont au point mort. Les foyers végétaliens servent bien de cantines pas chères pour les ouvriers, ou même d'accueil pour quelques nuits, comme on peut le lire chez Léo Malet. Mais de lutte dans tout ça, on n'en trouve plus guère…

[Amer] : Certains membres de la RAF ont vécu l'expérience communautaire de la Kommune I, à Berlin, dans les années soixante, en parallèle de leur activisme et des actions armés. Céline, vous rappelez que comme ces derniers, la Bande à Bonnot, au début du siècle, avait également séjourné dans un milieu libre, en même temps qu'elle pratiquait la reprise individuelle, chère aux illégalistes. Vous y voyez une correspondance « entre un mode de vie communautaire, une réflexion autour de celui-ci, conjointement avec une logique de lutte armée ». Anne Steiner, vous avez à la fois travaillé sur la R.A.F. et sur les « En dehors », les anarchistes individualistes et illégalistes de la Belle Epoque, au rang desquels figurent bien évidemment Bonnot et consort. Dans *Fraction Armée Rouge, Guérilla urbaine en Europe occidentale*, vous déclarez : « La lutte armée et le développement « des espaces de liberté » apparaissent peut-être comme des choix contradictoires mais tous deux reflètent le même « volontarisme », le même refus de se laisser déterminer par les « conditions objectives » : dans un cas, on prend les armes et dans l'autre on décide de changer tout de suite la vie pour soi en laissant de côté toute perspective de changement global de la société. » Mettre côte à côte la lutte armée et les « milieux libres » ou les « espaces de liberté » peut surprendre. Notamment parce que dans un cas, ils entrent en conflit irréconciliable et violent avec le monde capitaliste et risquent la prison à vie ou la mort, et que dans l'autre, ils cherchent à vivre à sa marge et risquent de s'y faire accepter, d'être phagocités par le système, tout du moins de coéxister avec l'Etat. La solution est-elle vraiment de combiner les deux ? Est-ce seulement une question tactique et en quels termes les « en-dehors » posaient-ils ce problème ?

Anne : Dans la période de reflux du mouvement étudiant allemand, c'est à dire dès l'automne 68, se développent des expériences de vie alternative d'un côté, des tentatives de création de nouveau « parti révolutionnaires » de l'autre selon un modèle léniniste et, à partir de 1970 il y a émergence de pratiques de guérilla urbaine sur le modèle des Tupamaros d'Uruguay. En ce qui concerne les militants de la Fraction armée rouge, les expériences

dites alternatives, vie en appartement communautaire, éducation antiautoritaire des enfants, collectifs de travail, ont précédé pour eux l'entrée dans la lutte armée. La traque policière après les premières actions du groupe, en faisant d'eux des clandestins, les a coupé de ces possibilités. Mais cela n'a pas vraiment été un choix de leur part, plutôt une nécessité. Même si plus tard, ils ont fait l'éloge de la clandestinité absolue comme rupture sans concession avec le système. Les militants du 2 juin, en revanche, sont restés plus longtemps immergés dans le « milieu », car la police ignorait l'identité de nombre d'entre eux. Et jusqu'en 1975, enlèvement du député Peter Lorenz, certains étaient présents sur la scène alternative tout en participant à des actions illégales. Preuve que ces deux voies ne sont pas exclusives l'une de l'autre tant qu'on ne figure pas sur une liste de personnes recherchées.

Mais il est vrai qu'à partir d'un certain niveau dans les actions, il est difficile de ne pas plonger tout à fait dans la clandestinité.

Le lien entre ces deux expériences, lutte armée, vie en commune libre, c'est le refus de collaborer avec l'ordre capitaliste sous prétexte de préparer une hypothétique révolution. Vivre en révolutionnaire suppose de cesser de composer avec le système à l'instant même. Certains militants des BR en Italie menaient une vie privée tout à fait conformiste par exemple. Leur famille et leurs amis pouvaient ignorer tout de leurs activités clandestines. Ce n'était pas concevable pour la RAF. Après le grand chambardement de la révolte étudiante, il n'y avait pas de retour en arrière possible pour eux. Il n'y avait pas de séparation vie privée, vie politique. Là est leur radicalité. La vie en commune, c'était déjà manifester cette volonté de rupture avec les normes régissant la vie sociale, la rupture avec les préjugés, les habitudes, les styles de vie . Plus possible de travailler, d'aimer, d'éduquer, de vivre comme avant. Et on peut établir un parallèle avec ce que défendaient les individualistes de *l'anarchie*. Le refus d'être révolté dans sa pensée et soumis dans ses actes. Comme le disait Mauricius, on ne peut pas être anticlérical et fabricant de chapelet, se dire antimilitariste et accomplir son service, être pour l'amour libre et légaliser son union, être antiautoritaire et confier ses enfants à une école oppressive, qu'elle soit libre ou laïque, critiquer le parlementarisme et voter. Ce que Libertad résumait fort bien avec son slogan : « Ce n'est pas dans cent ans qu'il faut vivre en anarchiste, c'est tout de suite. C'est tout de suite que l'anarchiste doit mettre ses

actes en accord avec ses idées. » Les adeptes de la contre-culture issue du mouvement étudiant ne pensaient pas autrement, à l'inverse des « bâtisseurs de parti », prêts à toutes les concessions et à tous les sacrifices au nom de la révolution prolétarienne à faire advenir. Toujours prêts à s'abriter derrière les fameuses conditions objectives qui renvoient toujours à plus tard le changement social.

Pour quelqu'un comme Jan Carl Raspe de la RAF qui a vécu dans la Kommune 2 et qui s'est intéressé de près à l'éducation dite antiautoritaire, il n'y avait pas de retour en arrière possible. Il avait été très loin sur le chemin de la rupture. Il refusait le retour à l'ordre, ne pouvait envisager de faire carrière, de vivre une petite vie de couple en travaillant tranquillement à l'avènement de la société future via les réformes (longue marche à travers les institutions) ou via la révolution par la construction d'un groupuscule de plus. C'est dans cet esprit qu'il participe aux premières actions de la RAF. Sans penser d'ailleurs forcément que la mort et la prison étaient au bout du chemin. Il y a eu escalade dans la violence, c'est au fur et à mesure que les enjeux sont apparus. Et c'est pourquoi, il est absurde d'ériger une barrière entre ces expériences, ce qui est presque toujours le fait de ceux qui veulent présenter la lutte armée comme une aberration. Une aberration qui aurait gâché toutes ces belles expériences alternatives et qui serait à la source de la répression contre l'ensemble du mouvement.

Pour en revenir aux « En dehors » de la Belle Epoque, la vie en milieu libre comme l'illégalisme devaient d'abord leur permettre d'échapper au salariat, à l'exploitation et à la domination et leur donner les moyens de poursuivre la propagande. Ce n'était pas se mettre dans une bulle. Tous les milieux libres ont été des centres de propagande dans ces années-là, et ont abrité une imprimerie.

Il faut rappeler que Garnier, Valet, Carouy, De Boe ont vécu en milieu libre et jusqu'à l'action de la rue Ordener, qui les conduit à une folle cavale, cela n'était pas incompatible pour eux avec le vol, l'estampage, la fausse monnaie, mais complémentaire. Car il était pour eux inconcevable d'être anarchiste et de se soumettre à la discipline de l'atelier, de l'usine, du chantier : semaines de 60 heures et salaires de misère. Ils voulaient vivre pleinement, vivre en « camaraderie », mais l'autarcie était impossible et pas forcément souhaitable. Ils étaient aussi pour la limitation des besoins au nom de la rationalité : ni tabac, ni viande, ni alcool, ni vêtements coûteux et inconfortables. Cela ne suffisait pas : l'argent restait nécessaire et le recours à l'illégalisme était le moyen de s'en procurer. Le milieu libre n'était pas figé pour eux, mais représentait une combinaison affinitaire d'un instant. Sa dissolution ne signifiait pas son échec, ils pouvaient passer à une autre combinaison, ou bien vivre provisoirement seul ou en couple avant de recommencer ailleurs et avec d'autres. Certains comme Bonnot, ou le garagiste Dubois, ou encore comme Gauzy et Dettweiller

montent une petite affaire en association avec des copains ou tout seuls. Ce ne sont pas des petits boutiquiers étroits d'esprit. C'est leur façon d'être anarchistes, de vivre et de travailler autrement. Beaucoup se font camelots. Mais ce qu'ils refusent, c'est la condition ouvrière. Ils ne croient pas du tout à la possibilité d'une révolution prolétarienne à court terme. Les ouvriers, ils les ont côtoyés et les jugent veules et résignés, englués dans les préjugés, souvent alcooliques. Une révolution ne serait pour eux possible et souhaitable qu'après transformation des individus et non pas l'inverse comme le pensent les socialistes alors. Ils ne sont pas ouvriéristes, mais cependant ils accourent dès qu'un mouvement social radical émerge comme à Draveil en 1908.

[Amer] : Seraient alternatifs ceux qui considèrent l'existence du communisme comme possible dans un moment où le capitalisme règne encore. Définition lapidaire qui ne semble pas s'appliquer aux *en dehors* de la belle époque ! Ceux à propos desquels vous venez d'écrire un ouvrage sont-ils, à vos yeux, des épigones de l'Alternative, antagonistes, certes, mais des alternatifs quand même ? La contradiction dans laquelle ils s'inscrivent expliquerait l'éphémère de l'expérience milieux-libriste, puisqu'en se confrontant de la sorte à la légalité du Capital, ils s'exposeraient à la répression et leur fuite toujours reconduite serait seule garante de leur antagonisme, en même temps que sa limite la plus évidente. En somme, l'expression « en-dehors » a-t-elle un sens dans la société du début du vingtième siècle ? Que pensez-vous que les intéressés répondraient à ceux et celles qui condamnent leur « impatience » que la terminologie marxiste qualifierait de « petite-bourgeoise » ?

Anne : *En dehors* cela signifie en dehors des rapports sociaux imposés par le capital et l'ordre républicain, donc le refus du salariat, du service militaire, du mariage, de l'école, de l'état civil pour certains. Cela signifie aussi hors des partis et des syndicats. A ceux qui leur reprocherait leur « impatience », ils répondraient comme Garnier, comme Bonnot, dans leurs ultimes messages que tout homme a le droit de vivre sa vie et, comme Libertad, que « ce n'est pas dans cent ans mais tout de suite qu'il faut vivre en anarchiste ».
Il faut insister sur le REFUS du travail salarié. Carouy, capable de passer ses journées à tourner la presse à bras du *Révolté* à Stoeckel ou celle de l'*anarchie* à Romainville, confie à Victor Serge qu'il préférerait la mort à un retour à l'usine. Et du reste il a préféré la mort aux travaux forcés. Que les donneurs de leçon travaillent ne serait ce qu'une semaine comme tourneur (Carouy), terrassier (Octave), garçon épicier (12h par jour), Soudy, etc.. Eux, qui avaient commencé à travailler à douze ans, n'étaient pas des établis, n'avaient pas leurs arrières assurés ! Ils se trouvaient devant

un mur. Ils avaient 20 ans et voulaient lire, apprendre, aimer, voyager, se promener, développer toutes leurs potentialités physiques et intellectuelles, vivre leur vie, disaient-ils. Au lieu de cela, ils ont été emprisonnés, déportés, assassinés, guillotinés. Les donneurs de leçon ont vécu plus vieux et souvent assez vieux pour avoir le temps de changer de bord. Ceux des années soixante comme ceux de la Belle Epoque.

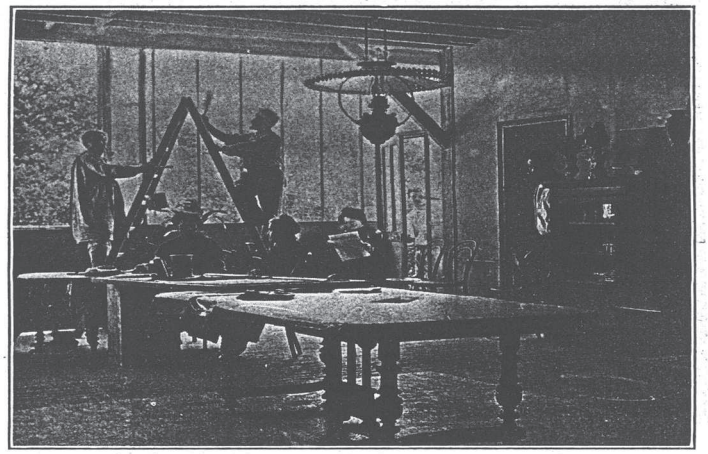
[Amer] : Pour revenir à votre étude, Céline, vous ne vous attardez jamais ou presque sur les maisons elles-mêmes. Dans le cadre de l'éclairage que nous portons sur la domesticité et donc de l'intérêt prêté aux maisons, nous nous interrogeons à la fois sur la nature des habitats colons (s'agit-il de constructions, de fermes retapées, de location, d'occupation sans droit ni titre ?) et sur celle de leurs intérieurs.
La fin du dix-neuvième siècle se caractérise par ce que Catherine Coquio a appelé le « spleen de la beauté, le kitsch fin de siècle », cette tendance quasi maladive à ornementer, à décorer *ad nausea* salons et maisons bourgeoises. Le culte du bibelot, des brimborions et des meubles surchargés envahit les appartements parisiens en saturant à l'excès les espaces volontairement clos. En témoignent les longues descriptions du pavillon de des Esseintes par Huysmans, des appartements de De Fréneuse par Jean Lorrain, ou du salon-serre de la princesse Mathilde par les Goncourt : « Avec son goût un peu barbare, la Princesse a semé dans cette serre, qui enserre circulairement son hôtel, au milieu des plus belles plantes exotiques, toutes sortes de meubles de tous les pays, de tous les temps, de toutes les couleurs, de toutes les formes. Cela a l'air le plus étrange d'un déballage de bric-à-brac dans une forêt vierge. Là-dedans, des lumières sur des feuilles de bananiers, qui semblent des lumières électriques. Et partout ce doux vert de la plante exotique, détaché, découpé, digité sur le pourpre d'un drap rouge, chiffonné à grands plis contre les murs ». Mario Praz ou Jean de Palacio ont relevé cette hyperthrophie du décor dans la littérature décadente, amalgames décoratifs dont la langue même se fait écho avec son chapelet de néologismes et de borborismes alambiqués. Il s'agit de « faire beau », c'est-à-dire, dans cette crise d'esthétique aigüe qu'est la fin de siècle, de recouvrir l'irrémédiable laideur du réel sous l'accumulation, illimitée et baroque, d'artifices. L'écriture cède au décorum, l'acte créateur à la seule ostentation décorative tant et si bien qu'on en vient à suffoquer dans ces pages et ces appartements là. « De l'air ! De l'air ! On étouffe mon cher ami ! » s'écrie Paul Fertzen dans le roman de Rachilde. Mais cette insupportable impression d'étouffement, de réclusion asthmatique (comme chez Proust) se dégage également des descriptions qui sont faites des logements ouvriers. Loin des meubles d'Hector Guimard et des luminaires d'Emile Gallé, des lourdes tentures orientales et des étagères ciselées, chargées de fioritures, Zola, Lemmonnier, Eekhoud et les autres se

plaisent à décrire avec force détails les conditions lamentables d'existence des ouvriers et du lumpen-prolétariat au coeur des abris de misère que constituent leur logement. On peut donc aisément imaginer que c'est aussi à cette réalité qu'essaient d'échapper les anarchistes dans leur aspiration mélioriste (Baczko). S'extraire du confinement bourgeois et de tout ce qui préfigure le monde de la consommation, entre bibelot et tenture étouffante, mais aussi échapper à la réclusion forcée que représentent les logements insalubres concédés au peuple. Qu'en est-il en réalité ? Existe-t-il des documents relatifs à l'aménagement et à l'organisation purement spatiale des milieux libres ? Existe-t-il des photographies qui témoignent de l'intérieur des colonies comme celles qui nous permettent de connaître certains appartements bourgeois (celui par exemple de Freud à Vienne) ou des descriptions littéraires ou purement documentaires des lieux pouvant témoigner d'une réelle qualité de vie à l'époque ?

Céline : Si je ne parle pas beaucoup des intérieurs et des habitations, c'est qu'il y a peu d'indications... A Vaux, les maisons sont données ou achetées, et l'intérieur ou l'état sont assez précaires. A Aiglemont, Fortuné Henry achète, tout en soulignant le paradoxal de la situation, anarchiste et propriétaire. Toutefois, c'est assez étrange, puisqu'il semble faire l'acte sous un faux nom. Pour les autres lieux, je ne sais pas comment cela se passe. Mais généralement, on trouve de généreux donateurs pour acheter ou louer. Pas d'occupations sans droit ni titre. A l'époque on pratiquait plutôt le déménagement à la cloche de bois, aidé par des camarades costaux et sans régler ce que l'on devait au proprio. L'occupation de terres apparaît plus tard, pendant l'entre-deux-guerres, dans des colonies anarchistes outre-mer dans des vallées désertes, par exemple à Tahiti.
Pour ce qui est de l'habitat, on dispose de peu d'indications également. A Aiglemont, on prête une certaine attention aux constructions, puisque là, les colons bâtissent eux-même leurs habitations. La première maison sera construite avec des matériaux locaux, selon les préceptes naturiens, avec ce que l'on peut trouver autour. Puis suivra une maison plus confortable, plus grande (cf. carte postale) avec une salle commune éclairée par une grande véranda vitrée et décorée par Steinlen. Les descriptions dont on dispose sont différentes et parfois contradictoires. Pour un journal conservateur du coin, et qui mène campagne contre la colonie, c'est vraiment « l'anarchie en dentelle », la salle commune serait meublé luxueusement. Les autres visiteurs, parlent plutôt d'une pièce simple, « un degré au-dessus de la misère », une armoire avec des livres, une grande table, de l'air, de la lumière.
Ce qui revient le plus c'est cette volonté d'échapper d'une part à la misère sans tomber dans le luxe, le superflu (ce qui est de toute façon un peu hors de leurs maigres moyens...). Un environnement simple et sain, c'est ce qui

est mis en avant. De l'air, de la lumière, d'où l'importance de la véranda vitrée. On a l'impression que l'habitation sert surtout pour dormir, sauf lorsqu'elle accueille l'imprimerie, les causeries ou une pièce commune, comme à Aiglemont, où l'on mange, chante, lit et discute ensemble chaque soir.

En ville comme à la campagne, c'est plutôt l'extérieur qui semble important : le jardin, le bord de l'étang, le pas de la porte, le chemin dans la forêt et bien sûr la rue. A noter que les séries de cartes postales diffusées des colonies comme Aiglemont ou Stockel-Bois, colonie anarchiste belges, sont toutes, moins une, celle de la pièce avec véranda, prises de l'extérieur. Le groupe de *l'anarchie,* quant à lui, se prend en photo en pleine nature et profite des moindres occasions pour faire les causeries et les bals dans la rue.



A Aiglemont, grande salle commune ouvrant sur la véranda.

[Amer] : Une des choses marquantes lorsqu'on observe les milieux-libres d'un peu plus près est cette place prépondérante de l'imprimerie au coeur de ces habitations. Les maisons semblent pratiquement toutes se construire autour d'un atelier de typographie, de presses ou de pots d'encre. La bibliothèque y tient une place de choix également. Il y aurait ainsi un rapport étroit entretenu avec l'écrit au sein de ces expériences communautaires. A-t-on une idée du titre des livres qui remplissaient les étagères de leurs bibliothèques, et leurs productions étaient-elles exclusivement théoriques, militantes ou propagandistes ?

Céline : Ce qui est étonnant, c'est que l'écrit tient une place importante mais qu'il est toujours mêlé à une forte tradition orale. Il apparaît logique

de fonder une bibliothèque dans un espace collectif, comme dans les Bourses du Travail ou dans les colonies anarchistes, bibliothèques que tous ne pouvaient monter chez eux. Plus encore que les livres, les revues et les brochures circulent énormément et facilement, d'où l'importance de l'imprimerie. On le voit par exemple, le roman de Zola, *Travail*, est paru et lu en feuilleton. Dans le *Cubilot*, c'est un feuilleton de Charles Malato qui est donné chaque semaine. Ces revues et brochures circulent, vendues directement dans les plus petits villages par les abonnés. Et surtout, il y a régulièrement des discussions, où les lectures se partagent et se véhiculent, réinterprétées, réappropriées par la parole. A noter que parmi les différents groupes, on trouve beaucoup d'individus typographes ou travaillant autour du livre ou de la presse.

Le contenu de ce qui était imprimé est généralement très propagandiste : à Aiglemont, les brochures imprimées parlent d'antimilitarisme, de grève générale, d'éducation libertaire. Ce n'est pas forcément que de la théorie puisque c'est parfois très pratique, notamment lorsqu'il s'agit de contraception. Même ce qui paraît sous forme de roman ou de pièce de théâtre reste dans une optique très militante. Il y a aussi les cartes postales qui sont imprimées, dessins ou photos, là-aussi toujours très parlantes.

Par contre, les bibliothèques avaient assurément des contenus beaucoup plus variés. Difficile de savoir vraiment ce qu'elles contenaient puisqu'on n'en a pas la description. Mais on peut imaginer en regardant les différents journaux et les rubriques « bibliographie » ou « service de librairie ». Si on prend un journal comme le *Flambeau*, créé par Butaud et quelques naturiens au début du siècle et qui va servir au début d'appui à la fondation de la colonie libertaire de Vaux, on relève surtout les mentions de livres de poèmes dont les noms d'auteurs n'évoquent pas grand-chose. Les poèmes sont d'ailleurs présents dans tous les journaux et il semble qu'on en écrivait beaucoup. On voit apparaître le nom d'Alexandra Myrial (pseudo d'Alexandra David-Neel) ou d'Henri Zisly. Outre les poèmes, ce qui ressort c'est un intérêt pour la Russie : des recommandations pour un ouvrage sur les sectes russes, et notamment les Doukhobors, un autre de poèmes historiques russes, pour une revue russe publiée à Genève.

Pour ce qui est du journal *L'Ere nouvelle*, les personnalités d'E. Armand et de Marie Kügel marquent les conseils de lecture, très variés, les traductions, nombreuses, et les mentions de beaucoup d'ouvrages dans diverses langues. A côté des œuvres de Tolstoï ou des frères Reclus, on relève des ouvrages de Wilfred Monod, pasteur participant au courant du christianisme social, mais aussi des essais à caractère scientifique sur la vivisection, le péril vénérien, l'évolution, la matière, etc. En 1903, le service de librairie mentionne Darwin, Ferdinand Buisson, Victor Hugo, Lamennais, Michelet, Renan, Wagner et bien sûr Reclus et Kropotkine. Avec les années, les lectures se préçisent, le service de librairie paraît plus strictement « anarchiste » : des

brochures d'Armand, Han Ryner, Lorulot, Anna Mahé, Devaldès, Libertad, Tucker, Spencer, Mackay, Stirner, Marestan, Voltairine de Cleyre. Mais l'on trouve encore des mentions aux livres de Tolstoï ou de Birukoff, son ami et biographe, d'Edward Carpenter, socialiste anglais, beaucoup de référence à Ibsen, etc. Et la bibliothèque d'Armand semble appréciée, puisqu'à sa sortie de prison, en 1908 je crois, il a le déplaisir de constater qu'il n'en reste pas grand-chose, que les camarades se sont bien servis en son absence…

Le journal de *Cubilot* est lui beaucoup plus centré sur les brochures éditées à Aiglemont mais mentionne aussi des livres sur le malthusianisme, de contes et rondes pour les enfants, Octave Mirbeau, Alphonse Allais et surtout des almanachs illustrés « de la chanson du peuple » ou « de la révolution », édités chaque années.

Il ne reste que *l'anarchie* pour lequel je suis bien en peine de redonner les bibliographies, n'ayant pas le journal sous les yeux. Mais si l'on regarde les textes de Libertad, on trouve là aussi de nombreux noms, des « classiques » : Lao Tseu, Epictète, Confucius, Epicure, Rabelais, Pascal, les encyclopédistes, Voltaire, Rousseau, Diderot, le curé Meslier, Fourier, Poudhon, Marx, Bakounine, Stirner ou Nietzsche…

Enfin, voilà qui peut donner une idée des vastes lectures dans ces groupes : des classiques, beaucoup de poèmes, des ouvrages scientifiques, l'influence russe en plus de toute la littérature émanant des camarades eux-mêmes…

[Amer] : Vous nous offrez également, dans votre ouvrage, un certain nombre de notices bibliographiques qui nous permettent de connaître, sous de grands traits, des personnages haut en couleur tels que Georges Butaud, E. Armand, Fortuné Henry, André Mounier, André Roulot (Lorulot), Jean Goldschild (Goldsky), Joseph Albert (Libertad), Eugène Dieudonné ou Maurice Vandamme (Mauricius), mais également de nombreuses femmes, anarchistes individualistes, elles aussi, et non moins remarquables, comme Sophia Zaïkowska, Marie Kügel, Emilie Lamotte, Rirette Maîtrejean, Anna et Amandine Mahé dont vous notez la ferveur de l'engagement au sein des milieux libres. Difficile de revenir ici sur chacune d'entre elles, mais dans le cadre de notre éclairage sur la domesticité fin-de-siècle, peut-être pouvez-vous nous parler un peu plus de l'une d'entre elles, Jeanne Morand, qui fut, si nous ne nous abusons, femme de chambre à Paris, en 1905. Ce corps de métier, réputé (à tort ou à raison) pour être très réactionnaire, ne comptait que très peu d'anarchistes dans ses rangs (un seul domestique et deux garçons d'hôtel sur les 322 anarchistes recensés dans les bouches du Rhône au début du siècle selon René Bianco.) L'occasion peut-être d'ébaucher l'itinéraire d'une révolte qui naît aussi, faut-il le rappeler à tous les donneurs de leçons et révolutionnaires patentés, sur le terreau de la résignation.

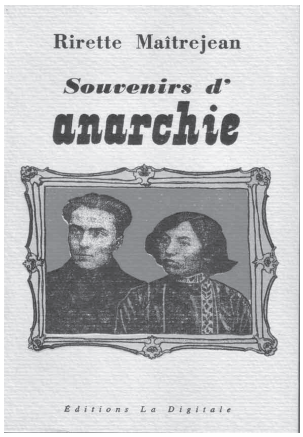
Céline : Ah! Ca me fait vraiment plaisir que tu parles de toutes ces femmes et en particulier de Jeanne Morand. Je me suis beaucoup intéressée à elle après être tombée sur des lettres qu'elle envoya à E. Armand au milieu des années 1930. Lettres très touchantes puisqu'elle est alors à la rue, sans logement, sans ressources et très seule semble-t-il. Elle revient dans certains papiers sur la mort de Libertad, qui fut son compagnon, alors qu'elle faisait partie de la bande de *l'Anarchie*. Elle est arrêtée à diverses reprises pour bagarres avec des contrôleurs dans le métro, avec des flics devant la maison à Montmartre, à une manifestation ou pour des collages. Elle évoque également le suicide de Jacques Long, un autre de ses compagnons dans les années 1910, avec qui elle fut mêlée à une affaire d'explosifs. A la même période, elle participait à un groupe de théâtre mais aussi à un groupe, « le cinéma du peuple » qui organisait des projections et qui propose des films sur la vie à l'usine, dans la mine, sur les grèves, etc. Pendant la guerre, ils se réfugient en Espagne, où ils impriment des brochures antimilitaristes, qui sont ensuite diffusées par la mère de Jacques Long et Jeanne Morand. Elle est du coup recherchée. C'est à la fin de la guerre que la situation devient compliquée pour eux : expulsés d'Espagne en 1919 pour propagande anarchiste, condamnés en France en 1920 à « la déportation dans une enceinte fortifiée ». En 1921, Jacques Long se suicide en banlieue parisienne et Jeanne se rend. Elle passe alors 3 ans en prison et mène plusieurs grèves de la faim. Ce qui est très frappant, c'est de voir comment, car elle n'est pas seule dans ce cas, l'entre-deux-guerres va être un moment très difficile pour beaucoup de ceux qui étaient actifs et vaillants dans les années 1900. On voit des individus vraiment démolis par les persécutions policières, la misère et l'isolement dans lequel ils se retrouvent.

Pour finir sur Jeanne Morand, oui elle est signalée dans les rapports de police comme domestique et également comme couturière. A priori elle reste deux ans dans la même maison. En 1907 elle quitte cet emploi et vient vivre au local de *l'Anarchie* en 1905. Je ne savais pas que ce corps de métier était considéré comme réactionnaire. Pour ce qui est de Jeanne Morand, il faut bien dire que son père était terrassier, anarchiste, syndicaliste. Une de ses soeurs fréquentera aussi la bande à *l'Anarchie* (ce qui forgera la réputation de Libertad de vivre avec des soeurs, les soeurs Mahé puis les soeurs Morand). Une autre de ses soeurs sera la compagne de Louis Lecoin, libertaire, antimilitariste, etc. Et ses frères désertent en 1914... Pour revenir sur les domestiques, juste une remarque : un copain qui s'est intéressé de près à la colonie d'Aiglemont, a fait une petite recherche sur les vols, cambriolages sur quelques années. Rien à voir avec la colonie, mais il faut souligner que les vols sont, dans cette liste, le plus souvent le fait des journaliers, manoeuvres et...domestiques. Une bonne planque pour repérer l'intérieur des maisons bourgeoises, sans doute ?

Jeanne Morand était aussi « couturière » : on le retrouve souvent, cela fait

partie de ces petits boulots que les femmes pouvaient trouver facilement et faire chez elles. Je crois que c'est une des soeurs Mahé qui vivait également comme couturière, et assez difficilement, dans les années 1910. Lors d'une perquisition (pour l'affaire des « Bandits Tragiques » ou de la « Bande à Bonnot ») à son domicile, intérieur assez démuni, on trouve chez elle une machine à coudre qu'on lui reprend sous prétexte qu'elle proviendrait d'un vol...

Anne : Il y a eu d'autres femmes domestiques dans les cercles individualistes, Barbe le Clerch par exemple, petite bretonne illettrée placée à 14 ans. Marie Vuillemin, serveuse. Leurs patrons ont subi d'ailleurs des cambriolages en règle. Il suffit d'éplucher la chronique des faits divers d'un journal comme *Le Matin,* pour se rendre compte que plus d'un patron a été dévalisé grâce ou à cause des renseignements fournis par leur personnel, des jeunes filles amantes d'un voyou de barrière par exemple. Il faut se méfier des clichés, en particulier des clichés littéraires. La haine de classe l'emportait souvent sur l'obséquiosité, qui pouvait être de façade. Voir plus près de nous les sœurs Papin, cas extrême bien sûr, mais significatif. Ce n'est pas par hasard si Genet s'en est emparé. Nombre de jeunes provinciales ont été domestiques, à leur arrivée à Paris, faute de pouvoir accéder à un autre emploi. Cela ne fait pas d'elles des réactionnaires. Elie Monier, petit paysan des Corbières, a été placé à 12 ans comme jardinier. C'est là qu'il découvre les rapports de classe. A 15 ans, il est anarchiste. Bonnot aurait été chauffeur. En tout cas, il a côtoyé des chauffeurs qui lui ont peut-être livré des renseignements.



[Amer] : Merci pour ses précisions, Anne. Votre ouvrage sur les *En Dehors* a pour fil conducteur le parcours d'une autre femme, Rirette Maîtrejean, en révolte, elle, contre sa famille. Pouvez-vous nous parler d'elle en quelques mots ?

Anne : Rirette refuse le mariage que les siens veulent lui imposer. C'est la raison de sa fuite à Paris. Mais c'est aussi une « frustrée scolaire », comme nombre d'individualistes. L'école républicaine lui a donné l'accès à un savoir de base et a développé en elle un formidable appétit de culture sans lui donner les moyens de l'assouvir. Contrainte de la quitter avant de passer le concours de l'Ecole normale, elle se retrouve couturière puis employée à Paris et refuse cette condition. Elle fréquente les universités

populaires puis les causeries populaires et se reconnaît dans le discours individualiste. En ce sens, sa trajectoire est assez emblématique. Elle refuse l'avenir que lui offre la société de son temps entre mariage et esclavage salarié. Elle a forcément connu les soeurs Mahé et les sœurs Morand, mais on ne sait rien de leurs relations.

La solidarité entre femmes s'est exprimée par rapport à la garde des enfants. Rirette s'est toujours démenée pour trouver des lieux d'accueil aux enfants dont les mères étaient emprisonnées, comme le soulignent les rapports de police. De même ses filles ont pu être prises en charge lorsqu'elle s'est trouvée empêchée de le faire. Dans un article de *l'Anarchie*, après sa mise en examen dans le cadre de l'affaire Bonnot, elle s'insurge contre la manière dont la police traite les femmes du milieu individualiste, avec la familiarité qu'ils réservent aux prostituées auxquelles n'étant pas mariées, elles sont assimilées. Rirette respecte les militantes, mais elle supporte mal les « non conscientes » qui sont dans le milieu uniquement parce qu'elles sont amantes d'un compagnon, comme Marie Vuillemin, ou la jeune Marie Bader qui a vécu à Romainville. Ces femmes ont été des donneuses. Pas de solidarité féminine a priori donc. Elle en parle même très mal, car le spectacle d'une femme soumise à son homme l'humilie, elle, en tant que femme.

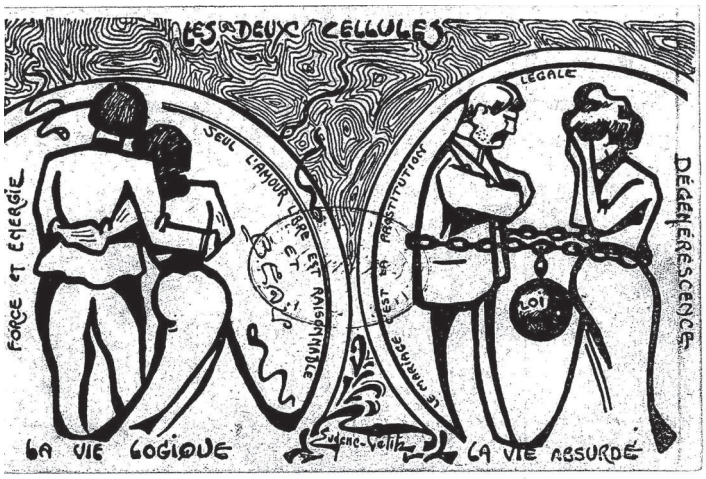
En ce qui concerne les milieux libres, Rirette ne semble pas y avoir été très favorable, pour elle en tout cas. Cette petite fille de paysan, fille d'un maçon établi à Tulle, aimait la grande ville qui l'avait émancipée et n'était pas du tout tentée par des expériences néo-rurales. Et elle n'appréciait pas beaucoup la vie en communauté. Le modèle du couple lui convenait mieux, même s'il n'y avait pas d'engagement réciproque, même si elle a eu plusieurs compagnons successivement. Au moment où elle aimait, c'était de manière assez exclusive semble t-il. Puis, elle a vécu seule très longtemps. Dans les milieux libres, la jalousie était niée, mais elle existait, ce qui pouvait décupler les souffrances du délaissé. Mais on ne peut parler de rivalité spécifique entre femmes, sauf semble -t-il par rapport à l'éducation des enfants. Certains avaient en tête le modèle d'une parentalité collective, d'autres n'en étaient pas là. Comme par hasard, ce sont les plus démunies en capital culturel qui supportent mal qu'on s'occupe de leurs enfants. Mais justement ne réagissent-elles pas à une forme de domination symbolique exercée par celles et ceux qui ont réfléchi à l'éducation, qui ont des modèles éducatifs en tête et qui prétendent les imposer ?

[Amer] : Anne, songez-vous par exemple à E. Armand, lorsque vous parlez de certains «intellectuels» ou «théoriciens» exerçant une domination symbolique sur de plus démunies ? D'après vous, il y aurait au sein des milieux libres, un véritable fossé entre ceux qui apparaissent comme des intellectuels et les autres, reproduisant ainsi une espèce de hierarchie sourde

au sein des milieux libres ? De la même manière qu'il devait exister un fossé entre ceux et celles participants aux différentes actions de reprises individuelles et les simples habitant-es ?

Anne : Je ne pensais pas à Armand qui a lui-même joué avec l'illégalisme et ne s'est jamais permis de juger quiquonque mais plutôt à des gens comme Lorulot, Mauricius, et même Victor Serge et Rirette. Les femmes du groupe ont souvent été captées par les «intellectuels» du milieu, ceux qui étaient bons orateurs, et qui écrivaient aussi. Ils n'ont souvent qu'une année ou deux de scolarité en plus mais c'est ENORME.
En ce qui concerne la reprise individuelle, à Romainville par exemple, tous en profitaient un peu mais pour les uns ce n'était qu'un moyen, pas plus honorable que le travail tandis que pour les "durs", elle devenue une fin en soi, une activité subversive en tant que telle et cela institue une ligne de partage. Ces fameux "durs", futurs bandits, étaient tenus pour inférieurs intellectuellement par certains comme Rirette, comme Victor Serge. Et eux même reprochaient à Victor d'être un poltron, s'abritant derrière de grands discours.

[Amer] : Ernest Lucien Juin, plus connu sous le nom d'E. Armand, est resté célèbre pour avoir traîté de ce qu'on appelle à l'époque la « question sexuelle », à travers notamment ce qu'il a indexé sous le terme de « camaraderie amoureuse » ; il a d'ailleurs publié en 1929 une brochure portant ce titre, qu'il a reprise en 1933 dans *La Révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse* (qui deviendra l'année suivante *L'Emancipation sexuelle, l'amour en camaraderie et les mouvements d'avant-garde*). Nous pourrions également citer de lui *La Liberté sexuelle* (1907) et *Le Fait sexuel et les anarchistes (*1901), même s'il convient de ne pas résumer l'oeuvre de ce chantre de l'anarchisme individualiste aux questions sexuelles. Selon lui « tout milieu de vie en commun doit être un champ d'expériences idéal pour la pratique de la « camaraderie amoureuse », du « pluralisme amoureux », de tout système tendant à réduire à zéro la souffrance sentimentale ».
En 1902, Marie Kügel écrit dans le *Manifeste en vue de la constitution du premier Milieu libre en France* : « à la colonie on ne tentera d'appliquer, en amour surtout, aucun système ; il ne s'agira pas plus de pratiquer la monogamie que la polygamie, la polyandrie ou la communauté absolue ; il s'agira de réaliser aussi complètement que possible l'harmonie et chacun déterminera sa vie en conséquence. (...) ''Chacun'' sous-entend la femme au même titre que l'homme car il sera fait abstraction complète des sexes : on ne connaîtra que des individus libres ». Ces préoccupations quant à la sexualité et au relationnel au sein des milieux libres font écho à de nombreux autres textes, théoriques, d'humeur ou fictionnels traitant de la « question sexuelle », qui apparaît comme un des sujets majeurs, mis en



lumière par les anarchistes, mais également par le reste de la population, du fait de la relative émancipation des femmes, au tournant du siècle. Nous pouvons citer péle-mèle *L'Honneur d'Henry Fèvre* (1891), *De la colère, de l'amour, de la haine* de Fernand Pelloutier (1898), *Aline-Ali* d'André Léo (1869), *Le Mariage tel qu'il fut et tel qu'il est* d'Elisée Reclus (1906), *L'Amour libre et la libre Union* d'Oreste Ristori (1907), *L'Amour qui s'fout de tout* de Gaston Couté (1899), *Le Déshonneur de Madame Lemoine* d'Emilie Lamotte, *Les Oiseaux de passage*, une pièce de Lucien Descaves et Maurice Donnay (1904), *L'Union libre* d'Eugénie Potonie-Pierre (1902), *La Chose Filiale,* une pièce d'André Veidaux (1898), *Le Mariage libre* de Jacques Mesnil (1901), *La République révolutionnaire* de Duhamet, *Escal Vigor* de Georges Eekhoud, *Les Hors Nature* de Rachilde, ou des poèmes de Leroy, Sébastien Faure, ou Paul Robin. La liste est grande, le problème vaste, les solutions préconisées nombreuses et les critiques innombrables.

Dans *La République révolutionnaire*, aux relents proudhoniens et fouriéristes, le publiciste et anarchiste Fr. Duhamet dépeint la « France d'après » (la révolution à venir -sic) sur le plan des moeurs. Après avoir donné une vision repoussante de la société existante, il fait un exposé particulièrement étonnant sur l'organisation des relations amoureuses, une fois la « vraie » République instaurée : « Tu demandes hardiment à entrer en relations sexuelles avec les personnes qui te plaisent. Elles te connaissent par les documents qui ont été publiés sur toi et que tu peux leur montrer afin de leur rafraîchir la mémoire. Si tu ne la connais pas autrement et si les documents font défaut, tu lui demandes de poursuivre la connaissance entamée en te montrant les différentes parties de son visage. De ton côté, tu te soumets à son inspection, et si pendant ce temps le désir ne cesse de

grandir, c'est que vous vous plaisez mutuellement ». Duhamet explique ensuite qu'après chaque manifestation amoureuse ou charnelle, il faut dresser « un acte d'amour » indiquant le nom des deux partenaires (de sexe opposé), la date du rapport et les incidents éventuels. Le procès verbal est alors confié à un « hygiéniste de l'amour », pour permettre d'établir un régime amoureux de l'individu. Ca fait évidemment envie.

Paul Adam, lui, renoue en 1898 avec le genre utopique des *Coeurs Nouveaux* (1896) en présentant cette fois, dans *Les Lettres de Malaisie*, une dystopie au sein de laquelle les femmes jouissent des mêmes droits civiques et politiques que les hommes, mais où cette égalité et cette liberté sexuelle conduisent à une absence totale de plaisir. Des orgies régulières sont organisées afin d'éteindre ou de prévenir tout désir, et donc toute frustration, qui pourraient être source de désordre social. Les bacchanales qui renvoient aux supposées débauches auxquelles conduiraient l'amour libre et les communautés de types anarchistes sont ici imposées et aucunement basées sur l'échange et la réciprocité du désir. L'harmonie au sein de la Cité est ainsi conditionnée à la neutralisation des passions et à la domestication des désirs. Ainsi percevait-on chez certains et certaines les propositions anarchistes en matière de sexualité. Mais qu'en est-il réellement, entre la débauche déshumanisante et la tentation quasi-bureaucratique de gérer les affects humains, de cette « question sexuelle » qui dites-vous, « reste difficile à trancher, (monogamie ou polyandrie/polygamie, union libre ou amour libre) » et qui « vient perturber, quasiment à chaque fois, le bon fonctionnement du milieu libre » ?

Céline : Pour cette question aussi, on trouve des situations très différentes. Il y a les histoires somme toute classiques, même si on parle facilement d'amour libre, de rupture de certains couples pour d'autres histoires, en couple toujours. Mais évidemment, au sein d'un groupe qui vit au quotidien ensemble, cela alimente et envenime des divergences souvent profondes et irréversibles. Il y a quelques couples « pluraux ». En tout cas, la critique du mariage et la pratique de l'union libre sont bien là. A mettre en parallèle avec la diffusion de moyens de contraception et d'avortement. A souligner que Marie Kügel met les pieds dans le plat dans le journal, au départ anarchiste chrétien, *L'Ere nouvelle*, en critiquant le mariage, en parlant de féminisme chrétien et d'union libre, car elle veut être compagne et non esclave. Elle et Armand subissent les critiques d'amis et lecteurs car ils vivent en concubinage, ce qui contribuera sans doute à l'éloignement de ce dernier du christianisme vers l'anarchisme ? Il n'y a guère qu'à *l'anarchie* que « l'amour libre » semble plus présent, du moins d'après ce qu'en disent les rapports de police, ou même Jean Grave dans ses mémoires, qui considèrent ce groupe comme des débauchés et Libertad comme un détraqué sexuel. Difficile de savoir comment cela se passait en réalité. *L'anarchie* édite une série de cartes postales dont plusieurs traitent de l'amour libre. L'amour libre découle aussi de l'idée de camaraderie, que j'ai mentionnée plus haut. Une carte postale montre ainsi un homme et une femme regardant dans la même direction, livre à la main, avec la légende : « en amant de la vie, par la camaraderie, nous formons l'anarchie ».

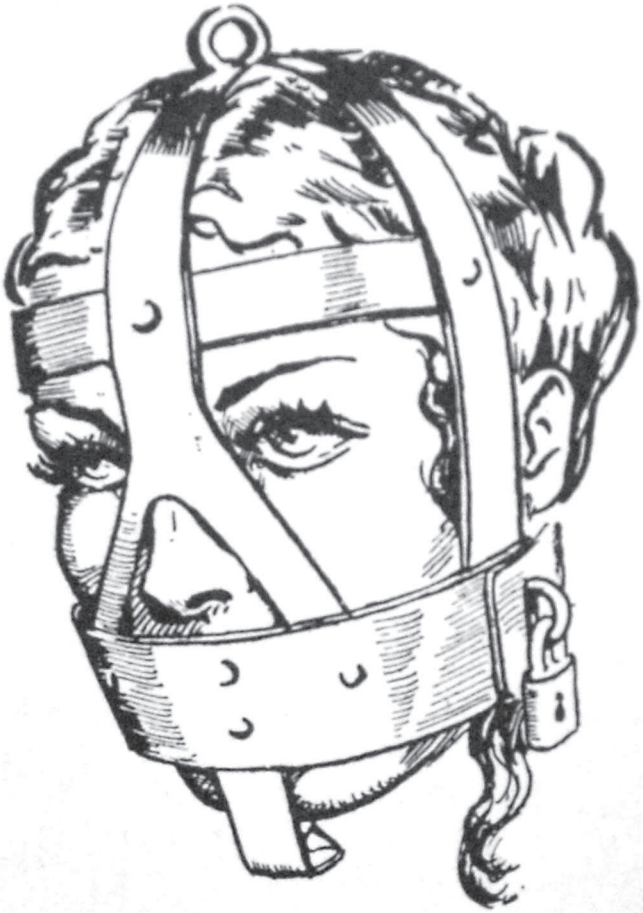
[Amer] : Caroline Garnier parle, à propos d'Escal Vigor, un roman de Georges Eekhoud, « d'utopisme sexuel ». Ce roman belge de langue française retrace le destin tragique d'une histoire d'amour plural, une histoire à trois personnages qui fit scandale à sa parution et qui valut à son auteur un retentissant procès pour outrage aux moeurs. Escal Vigor mettait en scène à la fois une relation amoureuse entre deux hommes et une relation d'amour céladon, pour reprendre la terminologie de Fourier, c'est-à-dire une relation totalement désintéressée et débarrassée des préjugés sociaux et de toute jalousie charnelle entre Blandine et Henry. Ces deux relations sont subversives tant sur un plan politique qu'économique. La première car jugée contre-nature, contre-productive et donc antisociale, la seconde car toujours « frappée de ridicule par l'influence despotique de l'amour matériel ». La céladonie, ou amour sentimental, est aujourd'hui encore vilipendée et foulée aux pieds de l'Amour avec un A majuscule. D'où cette série d'interrogations : existait-il une réflexion sur l'homosexualité dans les milieux libres ? N'y-a-t-il pas eu d'expériences communautaires homosexuelles ou non mixte au début du siècle, notamment chez les Naturiens ? Et peut-être pour conclure, de quel type d'expériences plurales parles-tu plus haut ?

Céline : Pour les expériences plurales, il va y avoir quelques cas d'amour à trois, comme dans *Escal Vigor*, sauf qu'il ne s'agit jamais de relations entre deux hommes, du moins de ce qu'on sait. On parle souvent de Libertad et de sa relation avec les deux soeurs Mahé, et même parfois avec les deux soeurs Morand, mais il n'y a pas de témoignage direct. Georges Butaud et Sophia Zaïkowska vécurent aussi un amour plural à partir des années 1910 avec Victor Lorenc. Là, c'est Sophia Zaïkowska qui raconte, disant qu'ils étaient heureux ainsi et apportait un peu de bien autour d'eux. Mais il y a peu de liens faits directement entre la théorie autour de l'amour libre, contre la jalousie, etc. et ce qui est directement vécu. On ne peut qu'essayer de deviner, contrairement à ce que décrivent certains romans. Bizarrement, comme pour le reste d'ailleurs, c'est des communautés religieuses qui poussèrent plus loin l'expérience, mais évidemment, en se donnant des règles rigides. Armand publie notamment pendant l'entre-deux-guerres des articles concernant la communauté d'Oneida. Ce groupe de dissidents religieux du XIXe siècle met en place le « mariage complexe » pour renforcer l'amour fraternel que doivent se porter les membres de la communauté. Toute relation privilégiée doit être évitée, tandis que les relations sexuelles ne sont pas interdites, même si l'on veille à ne pas faire des enfants dans tous les sens mais selon un choix et une sélection faite ensemble... Un des enfants de ce lieu, Pierrepont B. Noyes a raconté son enfance dans un livre intitulé *La Maison de mon Père*. Autour de ces questions de l'amour libre, il va y avoir des réactions de quelques femmes, qui trouvent un peu fort que les compagnons se préoccupent tant de leur émancipation sexuelle quand le reste leur importe si peu. Zaïkowska elle-même disait que l'on occupait l'esprit des femmes avec l'amour, légalisé en société, libre chez les anarchistes quant il y avait tant à faire par ailleurs. Ce qui ne l'empêchait pas de considérer l'amour libre comme une bonne chose... Pour ce qui concerne l'homosexualité, et autour des colonies, je n'ai rien trouvé pour ces années 1900 en France. Emma Goldman, aux Etat-Unis, raconte qu'elle fait une conférence sur l'homosexualité malgré

les réticences de ses camarades. Il n'y a guère qu'en Allemagne que la situation semble vraiment différente. Dès la fin du XIXe siècle apparaissent des prises de position contre la répression, puisque là-bas l'homosexualité est condamnée. John Henry Mackay, disciple de Stirner et qui participe à sa redécouverte, participe au journal *Der Eigene*, se revendiquant d'une culture homosexuelle. Erich Mühsam rédige sa première brochure sur la question de l'homosexualité en 1903. Au même moment, Armand, comme tu l'as déjà mentionné figure incontournable question sexualité, n'aborde pas ou presque ce sujet dans *L'Ere nouvelle*. L'homosexualité reste pour lui une tare ou une débauche. C'est, a priori, l'expérience de la prison et l'évolution de ses réflexions sur la sexualité, l'influence d'Edward Carpenter ou de Mackay, qui semblent le faire évoluer, jusqu'à en faire dans l'entre-deux-guerres, un soutien de la cause homosexuelle. Cette tendance va apparaître avec le journal *l'en-dehors*, marqué par la présence de collaborateurs homosexuels, et qui, de surcroît, accueille un débat qui n'aura lieu nulle part ailleurs dans l'entre-deux-guerres. Pas grand-chose mais beaucoup pour le contexte en France tout du moins. Et pour l'anecdote, le « premier journal » homosexuel français, *Inversion*, qui n'aura que quelques numéros en 1924 et sans doute pas une diffusion extraordinaire est créé par un proche de *l'en-dehors* et du *Néo-Naturien*. Peu de temps avant de faire paraître le journal, il s'intéressait aux colonies anarchistes et naturiennes et posait aux camarades intéressés un grave problème : comment remédier au manque de femmes dans les colonies ? Espérait-il qu'on lui réponde qu'on pouvait toujours s'en passer ?... Et, rien, absolument rien sur l'homosexualité féminine.

[Amer] : Parce qu'il faut bien conclure, nous finissons en laissant la parole à Emile Armand qui revient en 1931 sur cette expérience des milieux libres dans un livre intitulé *Milieux de vie en commun et colonies,* publié aux éditions de l'*En dehors* :

Nous ignorons absolument si «la colonie» communiste, individualiste ou coopérative a quoi que ce soit de commun avec une société communiste, individualiste ou coopérative qui engloberait un vaste territoire ou la planète tout entière ; c'est pour nous pure folie que de présenter «une colonie» comme un modèle, un type de société future. C'est «un exemple» du résultat que peuvent déjà atteindre, dans le milieu capitaliste et archiste actuel, des humains déterminés à mener une vie relativement libre (...) C'est également un «moyen» éducatif (une sorte de «propagande par le fait»), individuel et collectif. On peut être hostile aux «Milieux libres», mais il n'est personne de bonne foi qui ne reconnaisse que la vie, dans une «colonie», porte plus à la réflexion que les déclarations ordinaires et les lieux communs des réunions publiques.



Simulacre

Mlle Anonyme

Devant la glace je m'attarde en futilités. J'use désormais machinalement des gestes que l'on dit féminins et les maîtrise avec plus d'habileté qu'autrefois. Ils sont tellement ignobles si l'on y pense... Ils sont pourtant devenus les préliminaires indispensables à toute excursion hors de mon univers clos. Cette chambre qui est une extension de moi. Ces quelques mètres carrés devenus refuge tout autant que geôle. C'est de cette chambre qu'il me faut m'extraire souvent à contre-coeur, parce que la raison me souffle que la vie est ailleurs.

C'est parfois avec légèreté que j'y scrute le miroir pour trouver de bonnes raisons de me sentir pousser des ailes. Et de m'envoler avec bonheur défier le monde. C'est d'autres fois avec appréhension que j'affronte ce regard qui me maudit, me cloue sur place et m'empêche de franchir le seuil du cocon. Ce regard qui contient à lui seul toute la mémoire des yeux qui l'ont traversé.

Le cérémonial est presque quotidien, à horaire variable cependant. Durant cette inspection minutieuse plus rien ne compte au-delà du derme. J'ai besoin de vérifier que sur ce visage chaque chose est à sa place, que rien n'a changé. Que je suis bien là, toujours vivante. Que le vide ne m'a pas eu toute entière. Plus il m'envahit et plus je me raccroche à cet élément probant d'existence. Viennent ensuite ces instants durant lesquels je tente d'anéantir tout ce qui est humain et indiscipliné en ce corps, tout ce qu'on dit disgracieux : ôter le sang coagulé à la surface

de légères cicatrices, arracher toute pilosité mal placée, crever les traces d'une acné tardive, lisser vainement les minces sillons du temps, récurer la surface d'un émail jauni, graisser les pores d'une peau asséchée, camoufler les odeurs femelles, et, enfin, passer du détail à l'ensemble pour inspecter le tout avec distance et sévérité. Tenter de voir l'infime et pourtant indispensable changement que quiconque ne pourrait aisément déceler.

Epurée de toute trace de vie interne, je peux maintenant commencer à dissimuler ce qu'il convient et souligner ce qui le mérite. Je me grime avec à l'esprit la conscience aigüe du mensonge. Derrière le fard, je suis blanche et sombre, timide et maladroite. Je ne suis qu'une enfant attardée qui n'a pas bien compris depuis quand et pourquoi on avait décrété qu'elle était adulte. Quelques touches de couleurs pour devenir femme, raviver la flamme de séduction qui s'impose alors, et rendre un soupçon de témérité : peut-être suis-je la seule à en voir l'éclat, mais il suffira à me donner l'aplomb nécessaire à feindre l'assurance.

Les gestes, toujours répétés à l'identique, sont rapides. Voilà que mon visage me semble acceptable à présent : moins pâle, *matifié* comme disent les fabricants de cosmétiques, les yeux soulignés et surlignés de noir, la bouche rosie, les joues creusées. Je pose avec des moues dédaigneuses devant cette glace censée renvoyer l'image du désir. J'essaie de mesurer sa force et d'y trouver celle que les autres perçoivent. Je vérifie que je suis bien planquée derrière elle, indécelable, insoupçonnable. Qu'est-ce qui a changé soudain ? Est-ce vraiment les artifices qui me font devenir une autre ?
Je suis l'ombre de moi-même lorsque je ne mens pas. Je suis l'ombre de moi-même lorsque je suis vraie. Etrange sensation que de s'apercevoir que l'on s'est fait progressivement remplacée par son double. Sans ces fards, ces vêtements, ces talons, ces coiffures, ces bas, ces bijoux, ces desssous, ces étoffes et ces parfums, je suis l'autre. Celle qui n'espère pas séduire, celle qui hésite, se mord les lèvres d'angoisse, se ronge les doigts et les sangs. Comment ai-je pu me laisser prendre au piège de ces subterfuges et me complaire dans la parure de ces attributs octroyés à mon sexe, uniquement à mon sexe ? Comment votre désir a-t-il pu faire ployer ma volonté d'échapper aux rôles impartis et aux séductions prévisibles ?

Je ne sais de quelle manière appréhender ce recours aux ruses grossières de la séduction féminine. Je me sens vaincue. Je suis la fille de ma mère, reproduction à l'identique, échec reporté d'une génération encore. Je suis tout aussi soumise qu'elle à cette loi de femmes : tu plairas comme j'ai plu. Je m'imaginais avoir rompu avec les obligations qui incombent à mon genre. Je m'imaginais être au-dessus de tout risque de soumission au désir de l'autre. Au-dessus de tout soupçon de propagation des oppressions. Voilà pourtant qu'il me faut me rendre à l'évidence. Assumer la soumission volontaire vers laquelle mon bas-ventre m'attire et les regards masculins me poussent.

Perdue entre deux eaux, entre le refus d'être, comme elle, soumise aux aléas des convoitises et la volonté de jouer des fantasmes humains si facilement provoqués. Toutes nous connaissons les règles du jeu. La hauteur du talon adéquat, la couleur de la bouche pulpeuse, la profondeur du décolleté, le galbe de la silhouette. C'est si facile de se plier à ces quelques préceptes pour ne devenir qu'une pâle projection de la créature. Si facile de s'appliquer à imiter et mimer la femme.
Le jeu fonctionne si bien que je me suis moi-même prise au piège. Me voir déguisée en femme et me plaire ainsi. Rien d'inattendu sans doute. Le faire de plus en plus souvent. Prendre des habitudes. Commencer par de petites choses puis de plus raffinées. De plus significatives, de celles qui ont un sens immédiat. S'enticher de fétiches l'air de ne pas y toucher. Porter des talons aiguilles et des bas. Ca semble n'être rien, c'est pourtant déjà avoir choisi la féminité stéréotypée. Se fondre dans le personnage, être en représentation et descendre dans la rue comme on monte sur la scène.
Il fut un temps où j'étais bien convaincue que je ne le ferais jamais. Que je m'obstinerais à rester enfant, mal sapée, mal coiffée, avec de mauvaises manières et d'inconvenantes attitudes. Que je continuerais éternellement à ne pas savoir m'asseoir sur une chaise autrement qu'en boule, les jambes écartées ou accroupie. Ni là-dessus ni sur tout le reste, ils ne m'auraient pas. A moins qu'il faille dire il ne m'aurait pas ? Je ne me souviens déjà plus pourquoi j'ai cédé. A qui j'ai commencé à céder, par quoi tout cela a-t-il commencé ? Des quantités de sociologues interrogent le moindre fait social. Peut-être en viendra-t-il un, un jour, qui m'interrogera et

me demandera pourquoi je suis une copie de ma mère. Je ne saurais quoi lui répondre. Je lui dirais « *la facilité sans doute... ».* Et pour te faire bander.

J'utilise la ruse grossière à mes fins comme aux tiennes, partage les possibilités qu'elle suppose. Je suis la fille de ma mère, reproduction déformée, dégénérescence criante d'un sexe indocile. Je ne me soumets pas aux impératifs de la séduction, c'est moi qui fais le choix des artifices qui te soumettront à ma volonté de conquête. Je ne me soumettrai pas à toi. Pas plus que tu ne te soumets lorsque tu tentes de me faire lentement glisser entre tes jambes. Je choisis mes armes. Il me plaît que mon cul appelle ta queue à se faufiler, que mon décolleté encourage ta main à s'y glisser, que mes lèvres magnétisent ta bouche, et que sous mes jupes tu veuilles t'inviter. Il me plait de susciter le désir, de créer l'envie et de te rappeler que c'est consciemment que j'offre quelque nourriture à tes fantasmes.

Je suis actrice des jeux lascifs qui fourmillent en ton esprit. Peut-être ne t'offrairai-je rien de plus que ces vues qui troublent tes sens. Peut-être te laisserai-je promener tes doigts sur la chair frissonnante. Tout le plaisir tient en cette incertitude constante : nous ne nous appartenons pas et devons nous conquérir. C'est une joute plus qu'un combat. J'aimerai trouver le mot qui convienne tout à fait, qui soulignerait le jeu plus que la rivalité.

Ce n'est pas avec toi, l'inconnu, que l'aventure me fait vibrer. Tu n'es qu'un étalon. Pas de ceux destinés à la reproduction mais de ceux qui permettent de mesurer l'effet d'un procédé. Mon vrai plaisir c'est celui qui consiste à faire lever Sa queue le plus souvent possible. Je voudrais qu'Il bande à chaque instant, qu'un couloir étroit soit l'occasion de se coller à moi, que l'arrière d'une voiture soit une couche à la dérobée, qu'une ruelle sombre soit l'abri câlin inattendu, que la foule soit un paravent mouvant, que tout frôlement soit prétexte à baisers volés, que la nuit soit le temps des interdits. Pour moi le jeu consiste à l'amener à toutes les extravagances. Même à celle de m'aimer.

SOUVENIR D'ENFANCE ET RÉFLEXION SUR LE ROMAN

Léopold Von Sacher-Masoch

Qu'elle soit princesse ou paysanne, qu'elle porte l'hermine ou la pelisse de peau d'agneau, toujours cette femme aux fourrures et au fouet, qui rend l'homme son esclave, est à la fois ma créature et la véritable femme sarmate...

Je crois que chaque création artistique se développe de la même façon, comme cette femme sarmate s'est formée dans mon imagination. Tout d'abord, il existe dans l'esprit de chacun de nous une disposition innée à saisir un sujet qui échappe à la plupart des autres artistes ; puis viennent se joindre à cette disposition les impressions de la vie, qui présentent à l'auteur la figure vivante dont le prototype existe déjà dans son imagination. Cette figure l'occupe, le séduit, le captive, parce qu'elle vient au-devant de sa prédisposition, et aussi qu'elle correspond à la nature de l'artiste qui, alors, la transforme et lui donne un corps et une âme. Finalement, il trouve, dans cette réalité qu'il a métamorphosée en oeuvre d'art, le

problème qui est la source de toutes les apparitions qui en résultent par la suite. La voie inverse, du problème à la configuration, n'est pas artistique.

Déjà, tout enfant, j'avais pour le genre cruel une préférence marquée, accompagnée de frissons mystérieux et de volupté ; et, cependant, j'avais une âme pleine de pitié, et je n'aurais pas fait mal à une mouche. Assis dans un coin sombre et retiré de la maison de ma grand-tante, je dévorais les légendes des saints, et la lecture des tourments endurés par les martyrs me jetait dans un état fiévreux...

A l'âge de dix ans, j'avais déjà un idéal. Je languissais pour une parente éloignée de mon père - nommons-la la comtesse Zénobie - la plus belle et en même temps la plus galante de toutes les femmes de la contrée.

C'était par un après-midi de dimanche. Je ne l'oublierai jamais. J'étais venu voir les enfants de ma belle tante - comme nous l'appelions - pour jouer avec eux. Nous étions seuls avec la bonne. Tout à coup, la comtesse, fière et superbe, dans sa grande pelisse de zibeline, entra, nous salua et m'embrassa, ce qui me transportait toujours aux cieux ; puis elle s'écria : « Viens, Léopold, tu vas m'aider à enlever ma pelisse. » Je ne me le fis pas répéter. Je la suivis dans la chambre à coucher, lui ôtai la lourde fourrure, que je ne soulevai qu'avec peine, et je l'aidai à mettre sa magnifique jaquette de velours vert, garnie de petitgris, qu'elle portait à la maison. Puis, je me mis à genoux devant elle, pour lui passer ses pantoufles brodées d'or. En sentant ses petits pieds s'agiter sous ma main, je m'oubliai et lui donnai un ardent baiser. D'abord, ma tante me regarda d'un air étonné ; puis elle éclata de rire, tout en me donnant un léger coup de pied.

Tandis qu'elle préparait le goûter, nous nous mîmes à jouer à cache-cache, et je ne sais quel démon me guidant, j'allai me cacher dans la chambre à coucher de ma tante, derrière un porte-habit garni de robes et de manteaux. A ce moment, j'entendis la sonnette, et quelques minutes après, ma tante entra dans la chambre, suivie d'un beau jeune homme. Puis elle repousse la porte sans la fermer à clé et attire son ami près d'elle.

Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient, encore moins ce qu'ils faisaient; mais je sentis mon coeur battre avec force, car je me rendais parfaitement compte de la situation où je me trouvais si j'étais découvert, on allait me prendre pour un espion. Dominé par

cette pensée qui me causait une angoisse mortelle, je fermais les yeux et me bouchais les oreilles. J'étais sur le point de me trahir par un éternuement que j'avais grand-peine à maîtriser, lorsque, tout à coup, la porte fut ouverte avec violence, livrant passage au mari de ma tante, qui se précipita dans la chambre, accompagné de deux amis. Son visage était pourpre et ses yeux lançaient des éclairs. Mais tandis qu'il hésitait un instant, se demandant sans doute lequel des deux amants il allait frapper le premier, Zénobie le prévint.

Sans souffler mot, elle se leva en sursaut, se précipita au-devant de son mari et lui lança un vigoureux coup de poing à la figure. Il chancela. Le sang lui coulait du nez et de la bouche. Pourtant, ma tante ne paraissait pas satisfaite. Elle saisit sa cravache et, la brandissant, elle désigna la porte à mon oncle et à ses amis. Tous, en même temps, profitèrent de l'occasion pour disparaître, et le jeune adorateur ne fut pas le dernier à s'esquiver. A cet instant, le malheureux porte-habit tomba par terre, et toute la fureur de Mme Zénobie se déversa sur moi. « Comment ! tu étais caché ? Tiens, voilà qui t'apprendra à faire l'espion ! »

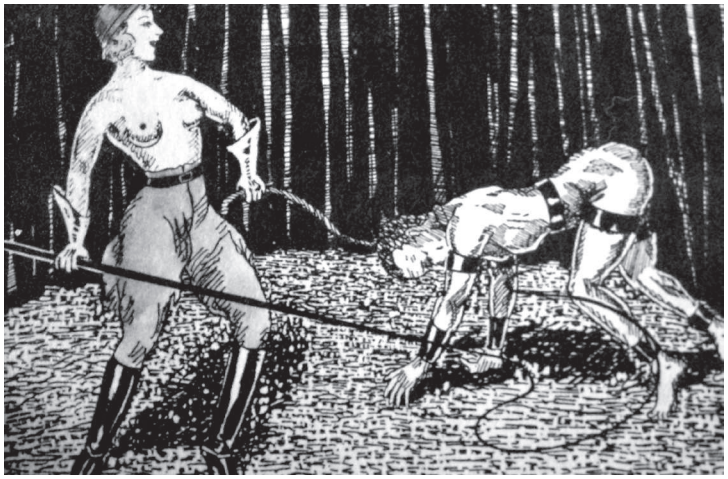
Je m'efforçai en vain d'expliquer ma présence et de me justifier : en un clin d'oeil elle m'eut étendu sur le tapis ; puis, me tenant par les cheveux de la main gauche, et me posant un genou sur les épaules, elle se mit à me fouetter vigoureusement. Je serrais les dents de toutes mes forces; malgré tout, les larmes me montèrent aux yeux. Mais, il faut bien le reconnaître, tout en me tordant sous les coups cruels de la belle femme, j'éprouvais une sorte de jouissance. Sans doute son mari avait éprouvé plus d'une fois de semblables sensations, car bientôt il monta dans la chambre, non comme un vengeur, mais comme un humble esclave ; et c'est lui qui se jeta aux genoux de la femme perfide, lui demandant pardon, tandis qu'elle le repoussait du pied. Alors, on referma la porte à clé. Cette fois, je n'eus pas honte, je ne me bouchais pas les oreilles, et je me mis a écouter très attentivement à la porte - peut-être par vengeance, peut-être par jalousie puérile - et j'entendis de nouveau le claquement du fouet, dont je venais moi-même de goûter à l'instant.

Cet événement s'était gravé dans mon âme comme avec un fer ardent. Alors, je ne comprenais pas cette femme, en fourrures voluptueuses, trahissant le mari et le maltraitant ensuite, mais je haïssais et aimais en même temps cette créature qui, par sa force et sa beauté brutale, paraissait créée pour mettre insolemment son pied

sur la nuque de l'humanité. Depuis, de nouvelles scènes étranges, de nouvelles figures, tantôt en hermine princière, tantôt en peau de lapin bourgeoise ou en peau d'agneau rustique, m'ont causé de nouvelles impressions, et j'ai vu un jour se dresser devant moi, nettement dessiné, ce même type de femme qui devint plastique dans l'héroïne de *l'Emissaire.*

C'est beaucoup plus tard que je trouvai le problème qui donna naissance au roman *La Vénus à la fourrure*. Je découvris d'abord l'affinité mystérieuse entre la cruauté et la volupté ; puis l'inimitié naturelle des sexes, cette haine qui, vaincue pendant quelque temps par l'amour, se révèle ensuite avec une puissance tout élémentaire, et qui, de l'une des parties, fait un marteau, de l'autre une enclume.

« Choses vécues », *Revue Bleue*, 1888.



Il faudrait en finir avec la légende des orgies du sixième. J'ai 45 ans : depuis l'âge de 16 ans, je suis domestique sans avoir changé de place tous les 6 mois. J'ai la prétention de connaître ces femmes là beaucoup mieux que Mr Bertot. Je lui dirai qu'après 15 ou 16 heures de présence dans l'appartement, alors que nous remontons dans nos petits trous du sixième, nous pensons davantage à nous reposer qu'à nous livrer à de folles orgies.

Tiss, Lettre à L'Eclair, 26 septembre 1904.

LA REVUE DES REVUES

Carbone, n°4

La revue d'histoire potentielle ***Carbone*** fait le pari de réunir autour d'un thème des artistes, des écrivains et des penseurs de tous horizons pour offrir un regard oblique sur les grandes problématiques contemporaines. Au sommaire du n°4 : Mutantisme littéraire, corps hybrides, Guillaume Dustan, tornade électrique, suicide virtuel, Fritz Zorn, Expérience Totale et virus en tous genres. Pour rappel, le numéro 2 nous avez bien botté puisqu'il était consacré à la «FIN» (Fin du monde, fin de civilisation, fin de vie, fin de partie, fin de l'histoire), et le numéro 3 aussi puisqu'il parlait quant à lui du «SABOTAGE» (Le dynamitage de la norme et des formes dans les avant-gardes, l'histoire méta-politique du sabotage, les stratégies pour une action critique concrète). Contact : Le Mort-Qui-Trompe : www.le-mort-qui-trompe.fr

Le Visage Vert, n° 14

Depuis sa naissance en octobre 1995, le ***Visage Vert*** a publié 14 numéros. Sous l'appellation générique de « Revue de littérature » (il s'intéresse au fantastique, mais aussi à l'anticipation ancienne, au bizarre, à l'absurde ou au mystère), le Visage Vert se présente comme une revue de découvertes, de traductions (ou de retraductions), d'essais et d'illustrations. Tel un archéologue dévoué aux marges de la littérature, le *Visage Vert* arpente les genres et les mouvements esthétiques liés à l'imaginaire. À son actif, la publication de plus de 90 nouvelles, légendes et contes, soit près de 80 écrivains de différentes nationalités, de l'époque romantique allemande à nos jours (Bram Stoker, Horacio Quiroga, Mary Shelley, Arthur Machen, Musaüs etc.). Autant d'essais également, d'articles de fond et de présentations d'auteurs, indispensables lorsqu'il s'agit de faire revivre les oubliés ou les laissés pour compte de l'histoire littéraire. Contact : levisagevert@zulma.fr

Mil neuf cent, n°25

Dans le n° 25 de la revue en ligne *Mil neuf cent*, on apprend «Comment on se dispute». Vous pourrez y trouver entre autres choses de quoi vous disputer autour des articles de Christophe PROCHASSON et Anne RASMUSSEN, *Du bon usage de la dispute*, d'Antoine LILTI, *Querelles et controverses, Les formes du désaccord intellectuel à l'époque moderne*, de Willy GIANINAZZI, *Georges Sorel, un homme de controverses ?*, et de Jacques REVEL, *Histoire et sciences sociales, Lectures d'un débat français autour de 1900.* Disputez donc la Société d'études soréliennes, 131 bd St Michel, 75005 Paris.

Rien n'est vrai. Tout est possible.

Pour songer à fuguer, il faut d'abord avoir une maison[1].

par Ian Geay

Le titre du second roman de Coralie Trinh Thi a sans doute éveillé chez une partie de son lectorat un frisson de stupre que cette phénoménale couverture de livre de gare n'aura pu réfreiner. Question humidité, les plus frétillants en auront pour leurs frais, puisqu'entre quelques hectolitres de sperme, de cyprine, de salive et de larmes, nous baignons allégrement dans l'humeur la plus saline, et parfois aussi, défaillance oblige, dans le lait concentré. Aussi, les plus fervents admirateurs de la demoiselle ne seront-ils pas déçus, à la lecture des quelques 780 pages qui constituent son autobiographie : le titre ne ment pas ou presque. Nous frayons effectivement dans cette voie pluvieuse que d'aucuns appelent leur *vase d'élection*. Mais ce n'est pas l'unique vaisseau emprunté, et si ce texte est un roman d'apprentissage, il emprunte plus, dirons-nous, la voie sèche, celle dont parle Boccace, que celle navigable. La *Voie humide*, et ce n'est pas là un paradoxe, est un voyage parfois vertigineux vers le centre[2], une descente dans les entrailles de sa conscience, qui passe par la découverte quasi mystique de son fondement. Son livre nous est donc apparu comme une quête, anale, au sens tellurique du terme, de cet oeil intérieur dont il est mainte fois question au cours du récit : « L'oeil me dissèque, je me déchire en grand pour lui ». Le sous-titre du roman semble d'ailleurs accréditer cette thèse. *Une oeuvre au rouge*. Le propos de la jeune femme ne serait donc pas seulement égrillard, mais aussi ésotérique, l'un n'excluant pas l'autre. Nous y reviendrons.

Avant cela, nous découvrons, en même temps que les coulisses de l'industrie pornographique ou que l'envers de son aventure en tant que réalisatrice, « cette version moderne de la vague romantique, sombre, métaphysique et décadente[3] » qu'incarnent les gothiques. Elle revient ainsi à plusieurs reprises sur la diversité de ce mouvement auquel elle a participé, en tant que *batcave*, cette frange *punk*, explique-t-elle, de la *new-wave* (l'expression vivante du deuil du *punk*[4]), en insistant sur l'hétérogénité tant musicale qu'idéologique de la mouvance où l'on croise « satanistes, angélistes, chrétiens, athées et même décadents ». Pour elle, l'antéchrist, qu'elle portait attaché autour du cou, avait une portée symbolique beaucoup plus politique que religieuse, son anti-christianisme visant à réhabiliter le corps et la pulsion : « *L'esprit des religions du Livre, qui imprègne si profondément notre civilisation, c'est aussi le Nord qui domine le Sud, la technique qui pille la matière première, l'Etat qui écrase la multitude, le patron qui mèprise ses employés, la pensée unique qui torture les singularités, l'interventionnisme intéressé...*[5] ».

Mais c'est également une sensibilité, une esthétique qui lui fait penser appartenir à un autre siècle : le mal de vivre, l'absurdité du monde, l'effondrement des valeurs religieuses et morales[6] nourissent la mélancolie de l'adolescente qui verse rapidement et définitivement dans cet « à quoi bon » bernanosien, ce désabusement caractéristique d'une époque dont elle tombe amoureuse. Elle cite Baudelaire (évidemment, qui ne le cite pas ?), Victor Hugo (plus étrangement, qui le cite ?), et surtout, deux nouvelles de Maupassant qui sont, pour elle, comme autant de révélations. D'où l'intérêt des lectures scolaires diront les mauvaises langues. *Lettre trouvée sur un noyé* d'abord, où elle découvre que sa foi « est bien trop grande pour tenir dans la religion catholique[7] ». Puis *La Lettre d'un fou*, où elle assiste à la déconstruction implaccable du principe de réalité, la porte ouverte en somme à la tentation ésotérique[8].

Nous nous attendions, connaissant les goûts littéraires de la demoiselle, à d'autres clins d'oeils, d'autres appels à la décadence, au romantisme noir et à toutes ces choses qui excitent la sensibilité gothique. Mais il y a mieux que la référence ! Il y a l'incarnation. La *Voie humide* a ce goût faisandé qu'ont les littératures denses de méler l'artifice au superciel. Disons que cette *voie* nous attire vers le *Là-bas*

de Joris Karl Huysmans, ouvrage à la fois décadent et décadentiste, paru en 1889. D'abord, parce que l'auteur d'*A Rebours* a choisi de diviser son roman en vingt deux chapîtres, chacun d'entre eux correspondant à une des 22 arcanes du jeu de Tarot[9] et que c'est le même procédé qui est utilisé dans l'autobiographie de Coralie Trinh Thi. Rien ne nous indique qu'elle a lu les tribulations finiséculaires de Durtal avant de co-écrire le scénario de son premier film, *La cartomancienne baise comme une chienne*[10], ou avant de rédiger son *oeuvre au rouge*. Mais le Tarot de Marseille s'est imposé à son écriture, entre « l'innocence du Bateleur, l'explosion d'énergie de l'Impératrice, et la volonté de puissance du Chariot ».

Ensuite parce que Huysmans décrit ce mouvement paradoxal de rédemption par le péché, l'ascension dans la chute, d'un Durtal au pied de la tour et que la quête de Coralie Trinh Thi, est, elle, placée sous le signe de la chauve-souris : « *un étrange animal, qui voit dans les ténèbres et regarde le monde à l'envers*[11] ». Cela donne quelques belles lignes de linguistique appliquée[12], mais surtout, une lecture pesante et toujours plus inconfortable au fil des pages. Elles débouchent sur un sentiment presque désagréable, propre à l'esthétique décadente, qui constitue, au delà du témoignage documentaire d'une jeune fille sur son époque, le principal intérêt de cette littérature parfois entérite:

> *Moi, j'entends, je vois maintenant les fleurs de Sim Sim Boudha qui se superposent à celles que je portais quand j'ai fait ce choix, dans* The Tower*, je vois l'esthétique de la chute, ma* décadanse*, ma chair explosant à la face d'un dieu si vieux qu'il doit mourir, les éclairs des flashs qui défient et blessent le vieil homme, l'archétype de la reine en moi, déesse mère et putain, transpirant de plaisir et tout autour les voix des autres, si aigres, d'un jaune glaireux, qui rampent vers moi pour me salir, qui hurlent dans ma tête pour me rendre folle, et qui me poursuivront partout, que je filme, que j'écrive, que je vive ou que je meure, oui, dans ma vie la plus intime jusqu'au paradis, un carnage, parce que mon corps a tourné, c'est trop tard, et pourtant ce désir en moi de chair et de sang, et c'est bien ma vie, ma libido, que j'ai*

> *poussée à travers les yeux des autres, et je voudrais les regarder se noyer sous leur douche, ces désaxés de la propreté et de la morale, pour m'avoir persuadée que j'étais sale*[13].

Certes, Coralie Trinh Thi n'a pas la plume d'un Huysmans, mais elle en a parfois les tics. Aussi prête-t-elle le flanc aux mêmes critiques qu'un Bloy démolisseur et revenchard avait adressé à son ancien ami : une mécanique onaniste tournant parfois à vide, un besoin maladif de prendre le contre-pied jusque dans les rangs les moins alignés. Quoiqu'il en soit, la vérité du livre est ailleurs, et, ce n'est pas à la lumière d'un Huysmans, ni d'un Bloy qu'il faut parcourir la *Voie humide*. Elle nous le confiait, ce ne sont pas ses références. Car la demoiselle lorgne au final bien plus du côté d'un Jung que des décadents du siècle dernier. Rappelons-le, le sous-titre de son autobiographie est un terme emprunté à l'Alchimie : *l'oeuvre au rouge* Pour Jung la chrysopée est la métaphore du cheminement de l'esprit vers davantage d'équilibre, vers une réalisation pleine et complète de l'individu. C'est donc à partir des oeuvres alchimiques, notamment celles du Moyen Age, que le contemporain de Freud trouve la justification de ses modèles psychologiques. Il découvre en effet une analogie frappante entre la recherche de la transmutation du plomb en or, cette quête de transformation de la matière, et la transformation du Moi qui, en se confrontant avec l'inconscient, aboutit à la création d'un nouveau centre de la personnalité, le Soi. « *Cette curieuse faculté de métamorphose dont fait preuve l'âme humaine, et qui s'exprime précisément dans la* fonction transcendante*, est l'objet essentiel de la philosophie alchimique de la fin du Moyen-Age*[14] ».

« Deviens ce que tu es » *:* l'*Oeuvre au rouge* est ce processus d'individuation résumé par la célèbre formule de Baudelaire dans *Mon Coeur mis à nu* : « De la vaporisation et de la centralisation du Moi. Tout est là. ». C'est le *Solve et Coagula* des alchimistes, la dialectique jungienne entre le Moi et l'Inconscient. Le roman de Coralie Trinh Thi peut donc être lu comme la tentative par la jeune femme de retrouver le contact avec ce qui est capable de l'animer de l'intérieur, un parcours initiatique pour découvrir ou renouer avec son coeur vivant, l'oeil intérieur. Mais la voie de la renaissance

(non pas la *Voie sèche*, brutale et rapide, mais la *Voie humide*, lente et par imprégnation), passe également par ce que les alchimistes ont appelé la mort et la putréfaction. Aussi l'autobiographie de la *pornstar* aurait-elle pu s'intitulée *Nigredo,* le noir plus noir que le noir*,* cette étape de mise à mort du Moi indispensable à la découverte du Soi. Selon Mircea Eliade, nous retrouvons en effet dans l'*opus alchymicum*, le vieux thème de la torture, de la mort et de la résurrection initiatiques, à l'oeuvre dans le roman :

> *Au cours de l'opus alchymicum, on rencontre également d'autres motifs initiatiques; par exemple la phase appelée 'nigrido' correspond à la mort des substances minérales, à leur 'dissolutio' ou 'putrefactio', en somme à leur réduction à la 'prima matiera'. Toutes ces phases de l'opus alchymicum semblent indiquer non seulement les étapes d'un long processus de transmutation des substances minérales, mais aussi les expériences intimes de l'alchimiste*[15].

La maladie est une « zone intermédiaire », pour reprendre la terminologie jungienne, entre le physique et le psychologique, une étape indispensable dans notre processus d'inviduation. L'écriture valétudinaire devient l'athanor. En cela, La *Voie humide* est une belle réussite, servie par une belle écriture. Pas étonnant donc qu'au terme d'une lecture éprouvante, nous arrivions à la même conclusion qu'une Coralie Trinh Thi accouplée à un Robert Smith : *Pornography is the Cure* ! Belle et rassurante conclusion pour une société malade.

« Non, Pornographie n'était pas ma maladie. Elle était mon remède*[16] *».

Notes

[1] Coralie Trinh Thi, *La Voie humide*, Au diable vauvert, Paris, 2007, p.289.
[2] Non pas vers son *Moi*, comme on pourrait lui reprocher au regard de quelques pages sacrèment égocentriques -cela demeure une autobiographie, mais vers son *Soi*, opération qui, disons-le abruptement, nous intéresse bien plus que le simple récit de sa seule personne.
[3] *Op. cit.* p.123.
[4] *Ibid.* p.164.
[5] *Ibid*, p.123.
[6] *Ibid*, p.49.
[7] *Id*.
[8] *Ibid*. p.53.
[9] Gérard Encausse, le célèbre Papus, le note très justement dans son compte-rendu du roman pour la revue *L'Initiation* en Mai 1891. Il doit notamment cette clairvoyance au fait qu'il a publié son propre *Tarot des Bohémiens,* la même année que la sortie du roman de Huysmans. C'est également à la même époque qu'Oswald Wirth redessine les vingts deux lames du jeu de Marseille, celui là-même qu'exploite Coralie Trinh Thi dans *La Voie Humide.*
[10] *Op. cit.* p.119.
[11] *Ibid*. p.164.
[12] *« Moi je voulais être* pornostar. *Parce que le mot est superbe à force d'être paradoxal :* ce qui est en bas de ce qui est en haut, ce qui est en haut de ce qui est en bas (Référence à Table d'Emeraude, texte fondateur de l'Alchimie). *Pas plus prétentieux qu'un autre, parce qu'il contient les deux extrêmes. Je ne cherchais pas à m'élever artificiellement : j'exaltais le plus bas, le plus profond, le plus fondamental en moi, ma part animale. Mes muscles, ma chair, mes muqueuses, mes fluides corporels. Et tout cela ne prenait sens qu'en pleine lumière. Dans le même mouvement, le plus haut en moi, ma conscience, ma raison, ma volonté, s'immergeaient dans les profondeurs du mystère de l'incarnation. »* (p.199)
[13] *Ibid*, p. 770.
[14] Carl Gustav Jung*, Psychologie et Alchimie,* (1944), Ed. Buchet Chastel, 1971.
[15] Mircea Eliade, *Initiations, Rites, sociétés secrètes,* Gallimard Essais , Paris, 2004, p261-262.
[16] *Op.cit.* p.771.

CARRE DE DAMES

Marie L est une amie. C'est également l'auteure de *Petite mort, Confessée*, *Noli me tangere* ou *Eaux fortes*. Elle devait apparaître au sommaire de ce numéro, mais les affres de l'informatique en ont décidé autrement. A moins que ça ne soit le destin. Qu'à cela ne tienne, vous la retrouverez à la prochaine livraison, ce qui vous donne le temps, d'ici là, de découvrir sa prose. Pour le reste, Marie est ici chez elle. Elle le sait.

Marie-Laure Dagoit est la fille *derrière la salle de bains*. C'est une voix, assurément. C'est aussi une plume. Qu'elle nous prête, généreusement. D'abord à travers *Mademoiselle*, inédit en France, paru aux Etats-Unis, accompagnant les dessins hallucinants de Mirka Lugosi. Puis, avec *Je n'ai aimé que toi*, totalement épuisé, et que nous republions, avec beaucoup de joie. Notez que d'autres textes inédits frétillent dans la version électronique d'Amer. Accessoirement, elle a réussit à se faire virer de My Space. Nous ne le répéterons jamais assez : Marie-Laure Dagoit est une fille bien !

Mlle Anonyme est anonyme et compte bien le rester. Pour l'instant. Coupable d'un premier jet, dans Amer #1, avec *Mordre*, elle récidive effrontément dans le présent numéro avec *Simulacre*. A défaut de la fesser, nous la pressons d'autres forfaits. D'ailleurs à quand le recueil, mademoiselle ! Anonyme s'il vous chante. Personne ne vous en tiendra rigueur...

Lolita M'Gouni n'a jamais quitté le coeur des *Ames d'Atala* depuis la parution de sa première pièce de théâtre : *Olga ou pourquoi j'ai cousu ma chatte.* Fidèle à la demeure, elle revient à domicile livrer *Méchante* sous l'éclairage d'une autre complice, la photographe Ellénore Lemattre. C'est qu'il y a du monde dans les maisonnettes ouvertes au pied de biche.
Notons la libre interprétation chorégraphique, en Avril 2008, d*'Olga,* par Pauline Sol-Dourdin et Antoine bidouilleur, quelque part dans les Côtes d'Armor.

Le Lapin

Hugues Le Roux

Ils s'étaient connus dans une maison bourgeoise où l'on ne regardait pas à la dépense, lui, premier cocher, trapu, rageur, rouge comme une brique, marchant sur ses cinquante ans ; elle, encore belle fille, malgré son embonpoint de quarantaine, sa bouffissure mûrie dans la tiédeur des grandes cuisines. On ne pouvait pas dire que c'était l'amour qui les avait réunis ; ils avaient bien plutôt songé à mettre leurs économies en tas et à monter un petit commerce.

Quand la pelote est faite, il est bien naturel, n'est-ce pas, qu'on songe à lâcher les patrons, et que l'on souhaite de devenir enfin son maître? Donc, ils avaient mis leurs fonds dans une industrie pas coûteuse, profitable, et dont s'accommodait bien leur paresse. En baril, en clapier, ils élevaient les

lapins pour fourreurs et pour marchands de comestibles. Toute une basse-cour attenant à la masure d'habitation était encombrée de logettes, fermées par des grillages. Derrière les mailles de fil de fer se culbutaient sur la paille des familles de « coumuns » gris et blancs, de « riches » en paletots ardoisés, et d' « angoras » fourrés comme des matous. Deux fois par jour il fallait porter aux bêtes des sabots de drèche, des feuilles de choux bien ressuyées des pelures de pommes de terre cuites avec du son. C'était une besogne qui n'essoufflait

pas et l'argent placé dans ce facile commerce rapportait, malgré les épidémies et le « gros ventre », ses cinquante à cinquante-cinq du cent. Paysans tous deux, la livrée bas, ils avaient retrouvé dans leurs sabots la lésine héréditaire. Ils se modéraient dans leur gourmandise pour économiser. En dehors des lapins, l'héritage convoité, d'un oncle octogénaire était l'unique sujet de leurs conversations.

Ceci leur donnait de l'inquiétude :

- Ne comptez point sur mes écus, si .vous ne nous faites point d'enfant, avait dit l'oncle, très gaillard, un beau jour de Saint-Mathurin, qu'on était venu lui souhaiter bonne fête.

- S'il ne faut que ça pour vous contenter, avait répondu le marchand de lapins, on peut bien essayer, pour voir !

Il essayait depuis trois ans sans résultat, s'étant en sa jeunesse, frotté plus que de raison aux cotillons des filles. Dans cet embarras, une commère recommanda à sa femme le pèlerinage de Sainte Clotilde-de-Rolleville, dont des personnes s'étaient bien trouvées. C'était une paroisse dans le voisinage. Les époux firent le trajet dans leur maringote, tout le long des routes neuves, durement secoués sur les cailloux. IIs burent dans un gobelet perdu de rouille un peu de l'eau de la piscine où beaucoup de malades et d'indigents lavaient des plaies repoussantes. L'ancien cocher joignit à la curé un demi-flacon de Pipermint ! Et - miracle ou non – trois mois plus tard, sa femme vit s'arrondir son ventre, sous son tablier bleu, comme si elle cachait là un lapin passé au nez de 1`octroi, en fraude, à la barrière de la ville. Ils étaient bien usés tous les deux, déjà sur le retour. Cela fit donc, malgré l'eau miraculeuse, un marmot hydrocéphale, qui, à trois mois, aurait mis la casquette de son père, si seulement il avait pu tenir droite sa tête qui toujours roulait sur ses épaules.

Ce monstre grandit sans sourire, sans parler, la langue hors de la bouche, vorace comme un goret et ne profitant guère de sa nourriture. Cela surtout attristait l'ancienne cuisinière qui souhaitait voir tout le monde autour d'elle prendre de l'enbompoint.

La sage-femme lui avait dit en mettant l'enfant au monde :

- Vous ne l'élèverez pas. Il aura un beau jour une convulsion qui vous l'emportera.

- Qu'il vive seulement autant que l'oncle Mathurin, s'était dit tout bas le marchand de lapins.

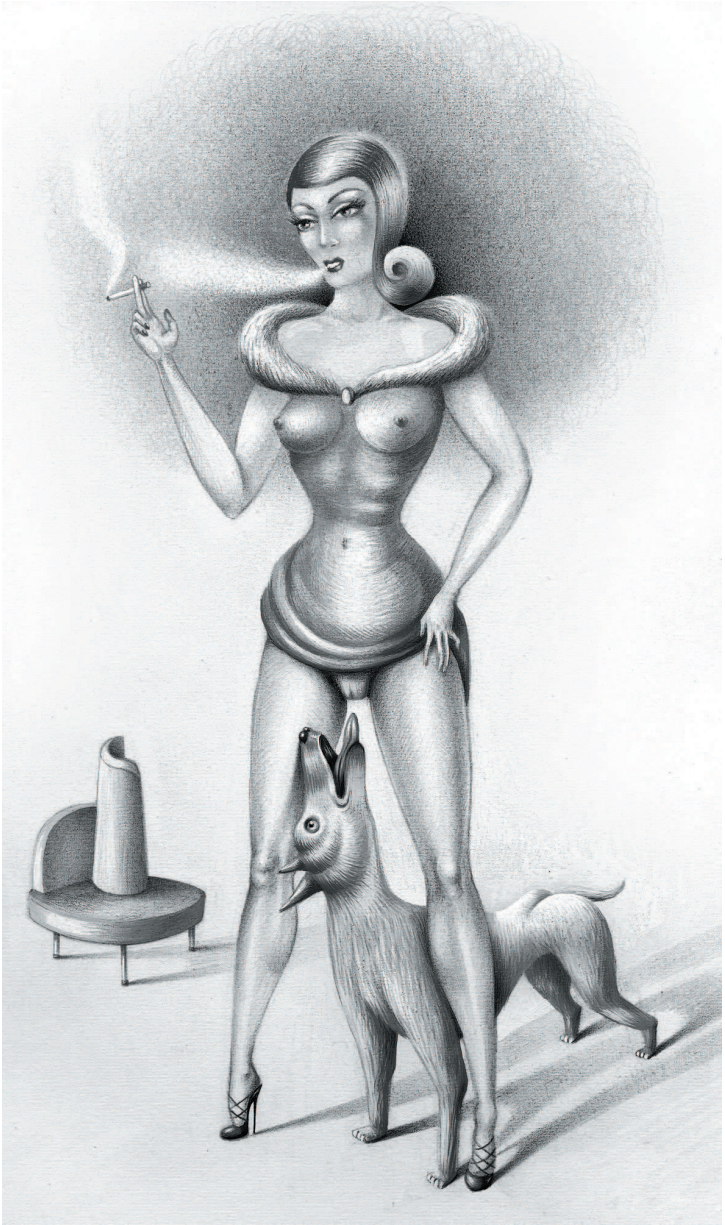
Et, bien que l'hydrocéphale lui coutât cher de soins et d'ennuis, il prenait son mal en patience, songeait philosophiquement :

- C'est mon héritage que je gagne les jours de marché, la mère emmenait l'enfant avec elle dans la maringote. Les gens s'étaient habitués à le voir ; on s'approchait pour demander de ses nouvelles, on faisait un bout de causette, souvent ça engageait à acheter un lapin. Mieux encore, dans la file des voitures toutes pareilles et parallèlement dételées, sous les arbres, l'hydrocéphale servait à distinguer dans la cohue la maringote de sa mère. Les pratiques se ralliaient à sa grimace. Et puis, le monde a bon coeur, quoi qu'on dise. On achetait de préférence à des gens qui avaient un malheur pareil. Le marchand de lapins se rendait compte qu'en somme on tirait profit de cette commisération publique et lorsque, au retour du marché, sa femme, en renversant sur la table une bourse pleine de pièces blanches, lui disait :
- Tu ne vas pas te fâcher, au moins ? J'ai acheté une cravate neuve au petit.
Il répondait, avec la gravité d'un homme qui aime la justice :
- J'te critiquerai point. Il ne nous fait pas tort.
Des jours passèrent. L'enfant marchait sur ses six ans, commençait à se fortifier, quand, un beau matin, -on s'aperçut qu'il redoublait de grimaces. Tout de suite il fut très mal. Cette mort possible, devançant celle de l'oncle Mathurin, ruinant d'un coup toutes les espérances, accablait. les époux :
- Tirez-le de là, docteur, tirez-le de là, disait le marchand de lapins au médecin en se cognant le front. Essayez-tout pour le prolonger.
L'homme noir secouait la tète. II refusa de faire la ponction : le cas était désespéré.
Près du lit de leur malade, les parents se lamentaient, quand la commère qui jadis avait conseillé le voyage à la source vint prendre des nouvelles, par curiosité, Elle regarda un instant l'hydrocéphale, puis, d'un air entendu, demanda :
- Qu'est-ce que le médecin lui donne ?
- Il ne lui fait rien prendre, gémit le père. Il le laisse mourir !
La commère haussa les épaules.
-Savez-vous ce qu'il a, votre enfant ? Une fluxion de poitrine, rien de plus... Toute cette eau qui grouille dans sa tête... ça l'enrhume... Il faut le réchauffer... Tuez moi un beau lapin, ouvrez-le et appliquez-le lui tout chaud sur le corps. Je viendrai vous revoir demain, et vous m'en direz des nouvelles.
Seuls, les deux époux se regardèrent. La mère dit :

- Si on essayait ?
- Mon Dieu, reprit l'homme, si ça devait le sauver, on ferait bien ce sacrifice-là. Je vas voir.
Et il revînt un quart d'heure plus tard, tenant un lapin mort, le long de sa culotte, par les oreilles.
- Regarde un peu, dit-il, en élevant le corps à la hauteur du visage de sa femme.
Elle lui prit la bête des mains, la coucha à plat ventre sur son bras gauche et souffla sur le dos, afin de voir si le poil s'envolerait. Il s'écarta seulement, découvrant la peau toute blanche.
- C'est un bel angora, prononça-t-elle, avec une nuance de regret.
- Ça ? murmura le père en montrant I'animal. Dis que c'est un lapin qui vaut une pièce de trois francs.
Et il se rengorgeait, cherchant par cette exagération à se tromper soi-même, sans doute afin de se donner confiance dans la vertu du remède. On ouvrit le lapin et on l'appliqua tout tiède de vie sur le ventre de l'enfant qui, à ce moment-là, ne bougeait plus.
Le lendemain l'hydrocéphale était mort. Une convulsion l'avait emporté dans la nuit.
Tout de suite on fit prévenir des connaissances pour l'enterrement. On voulait par gloriole y voir venir beaucoup de monde. On se raccommoda. pour la circonstance avec des parents éloignés, auxquels devait aller maintenant l'héritage de l'oncle Mathurin. Afin de les amadouer, le marchand de lapins décida qu'on les traiterait à déjeuner au retour du cimetière.
- Tu leur feras un plat de ta bonne façon, dit-il à sa femme qui pleurait la tête dans son tablier, près de la table. On ne sait pas, ça leur donnera peut-être l'idée de conseiller à l'oncle Mathurin de ne pas nous oublier tout à fait.
- Et que veux-tu que je leur fricasse? gémît l'ancien cordon-bleu. Je n'ai pas le coeur à cuisiner.
Les yeux du père tombèrent sur l'angora. Il gisait maintenant écartelé au bord de la table.
- Mais... dit-il, peut-être...
Elle surprit la direction de ce regard et devinant la pensée de son homme :
- Quoi, fit-elle, tu veux...
L'autre reprît :
- Ce n'est pas la peine de perdre ce lapin-là. Accommode-le en

gibelotte.
Elle hésita un instant, puis dit :
- Au fait, pourquoi pas ? Nous en serons quittes nous deux pour ne pas y toucher.
Le lendemain, quand les cousins revinrent du cimetière avec le père, toute la cuisine embaumait de l'odeur appétissante du roux... La table était servie. Les convives s'assirent, pressés de manger, les jambes lasses de la course, et la commère, rassérénée malgré tout, sa vanité de cuisinière d'avance
émoustillée par le succès certain de sa sauce, apporta le plat à bras tendus.
Elle s'assit et le lapin s'éparpilla dans toutes les assiettes. Dès la première bouchée, tout le monde
se récria :
- C'est parfait ! Ça fond dans la bouche!
Vous vous êtes surpassée ! Le père avait bravement laissé la gibelotte faire une première fois le tour de la table. Mais quand elle repassa pour la seconde fois, devant son nez, toute noire, si bien liée, fleurant délicieusement le thym et les arômes, son courage tout d'un coup s'évanouit. Il arrêta le plat, enfonça la cuillère et, consultant sa femme d'un coup d'oeil, murmura, un peu honteux de sa gourmandise :
- Seulement pour goûter...

«Le lapin», in *Chez les filles*, Havard, Paris, 1888



Mïrka Lugosi, *Le malaise enchanté*

Je n'ai aimé que toi

Marie-Laure Dagoit

Tu as tué le mâle, me dit Yves.
La femelle ne partira pas, les poils vernis
comme des escarpins de bal.

Mon cul s'est peu à peu
couvert d'un brouillard blanc
très épais qui rampe sur l'eau fort bas,
de sorte que, en me dressant debout,
je ne vois plus la mousse, ni mes pieds — mes ongles,
mais j'aperçois seulement le fusil de mon chasseur.

Je suis comme ensevelie jusqu'à la taille
dans une nappe de coton d'une blancheur singulière.

C'est un petit bois plus accueillant et plus intime
que la grande forêt où je me sens perdue ;
les arbres, plus rapprochés
(mieux à la portée de mes jolies mains peureuses)
me tendent des branches protectrices.

Mon chasseur résolu mesure de l'oeil
la distance qui le sépare de moi ;
objet de sa convoitise.

Je suis cette chose attirante et
mystérieuse entre toutes les choses :
une femelle — un morceau.

Jusqu'à la nuit, je ne me lasse point
de me montrer, alors que mes camarades,
même les filles de ferme, mes amies,
sont rendues de fatigue.
Depuis les grandes branches,
je frotte mes seins
sur le gros chêne ou le gros frêne du bois,
(au grand effarement des chouettes)
pour fêter l'ouverture de la chasse.

Mon chasseur rumine de sombres pensées
et je suis très fâchée.
Parce que mon chasseur rit de moi
et que je l'aime bien.

Je suis silencieuse et renfermée.
Souvent je rampe dans un coin de la forêt
où personne ne peut me trouver.

Je m'amuse sans rien dire de tout ce que je trouve
à portée de bouche.
Les feuilles des arbres, la boue ; ou bien,
du bout des lèvres, je suis avec attention les racines
du plus haut pin — tâche d'en faire sortir la sève.
Je dors peu et d'un sommeil léger.

Mon chasseur, lui, me regarde
de ses yeux grands ouverts.
Peut-être même qu'il s'approchera de moi,
étonné — heureux et sentant mon calme,
il sourira et si je l'embrasse, il m'embrassera aussi.
Mais je ne sais pas pourquoi je suis là
à me rouler avec les pommes de pins,
à lécher les pattes des insectes.

J'entends des bruits légers.
Chaque jour un peu moins.
Je vis si près du sol
que j'aperçois mille choses très petites

délaissées par les promeneurs :
menues épines — miettes d'écorces —
brins d'herbe.
Je vais comme une poule, m'arrête,
pique de la tête, saisit entre mes dents,
ces proies microscopiques, et les gobe.

Je roule par terre —
la terre est ma table naturelle.
Je la touche rien qu'en fronçant un peu mes paupières,
mes cils recourbés.
Je m'en vais en roulant, descendant pour contourner les obstacles.
Les jours s'écoulent lentement.
Les arbres paraissent noirs.

Je parviens enfin à mon chasseur qu'il va falloir aimer.
Il n'est pas question de reculer.
J'ouvre ma bouche jusqu'à en souffrir.
J'entre dans son pantalon en tâtant
chaque veine du bout du nez.
Mon chasseur est violent.
Je glisse ; j'essaie de me rattraper,
je retombe de plus belle
et finis par m'étaler complètement.

Cette fois, je ne suis rien,
à peine une meurtrissure.
Sous son pied je peux juste remuer ;
mais la succion que je viens de lui faire
procure une douce chaleur dans ma bouche.

J'aime plus fort que tout tomber plus bas que terre.
Je pousse avec mes deux épaules.
Mon chasseur me marche dessus comme une bête.
Il ouvre mes jambes — il les referme.
Il tape avec un bâton.
Il m'écrase à gauche — à droite — à gauche, puis à droite
pendant que je glisse sans le moindre mot.
Son chien ne me tue pas, il me touche à peine de sa gueule.

Il me tourne — me lance dans toutes les directions,
et, toujours d'un coup de patte,
il me ramène aux pieds de son maître, mon maître.
Il croit que je vais me résigner à mourir,
tant je suis tremblante — sans voix.
Je vois voler les tourterelles, détaler les lapins,
je fais le tour de la forêt pour trouver des nids.
Je lèche une petite fouine que je martyrise sans pitié.
Le hibou n'a pas de soupçons.
Je tue mon chasseur ; les dents plantées
dans l'épaisseur de mon trésor.
Sa queue est un peu grosse mais courte.
Elle ne bouge plus.
Je frôle ses narines, les caresse avec mes cheveux.
Puis, rieuse que je suis, je joue avec le soleil.

Je le regarde mourir, un peu c'est tout.

Tout de même, depuis que mon chasseur est mort,
je trouve parfois le temps bien long.

MAISONS AMIES

CYNTHIA 3000

En voilà des gens sympathiques. Nous en profitons pour les remercier de nous avoir encouragés avec un tel enthousiasme. A paraître au premier semestre 2008, nous a-t-on dit : *Laurent Tailhade, Au pays du mufle*, édition revue, augmentée et annotée par GILLES PICQ, puis *Fagus, Colloque sentimental entre Emile Zola et Fagus.* Vous pouvez toujours vous procurer *Il***,* (le roman d'éducation de LÉO D'ARKAÏ, initialement publié en 1888, par LéonVanier, « éditeur des décadents », mais aussi des « anti-décadents »), ainsi que le splendide *Omajajari* qui comme son nom l'indique rend hommage au coruscant JARRY (16 livrets brillamment illustrés par les 16 auteurs eux mêmes dont Christian Prigent, Paul Edwards, Foutre de Dieu ou Henri Bordillon). Sinon, Cynthia 3000, que nous aimons foutrement bien, a déménagé. La nouvelle adresse : 71 Boulevard Hippolyte Faure 51000 Châlons-en-Champagne

L'ARBRE VENGEUR

DAVID VINCENT de l'**Arbre Vengeur** nous a annoncé la publication dans les «fin-de-siècle» d'un duo d'ERCKMANN-CHATRIAN, intégrale ou presque de leurs nouvelles fantastiques au mois de mai. L'Arbre Vengeur ressort également *Une volupté nouvelle* accompagné de quelques contes introuvables de PIERRE LOUŸS (en avril), dans une veine peu connue de l'auteur. Et il projette au mois de juin, de s'attaquer à ARSÈNE HOUSSAYE en recueillant un choix de nouvelles (la dernière édition remonte à fort, fort loin) sous le titre *Du danger de vivre en artiste* et présenté par ERIC VAUTHIER. Nous vous rappelons que vous pouvez encore trouver ci et là de très belles éditions par cet arbre vengeur du *Mouchoir rouge* d'Arthur-Joseph de Gobineau, préfacé par Benoît Virot, des *Histoires désobligeantes* de Léon Bloy, de *La Léda sans cygne* de Gabriele D'Annunzio, du superbe *Jardin du mage* de Géza Csáth, traduit du hongrois par Eva Brabant Gerö et Emmanuel Danjoy avec une préface d'Eva Brabant Gerö et des illustrations de Jean-Michel Perrin. (Géza Csáth (1887-1919) « qui brûla de l'intérieur sa brève existence, appartient à cette fratrie de possédés, abandonnant à notre inquiète raison et à notre penchant pour le mystère ces textes uniques, impudiques et rares, derniers témoignages de son funeste génie »). Autre beau classique finiséculaire, *Les Morts bizarres* de Jean Richepin préfacé par François Rivière, ou bien encore *Le mauvais livre* de Jules Renard, *la Touchante histoire de la jeune femme qui pleurait et autres contes* de Paul-Jean Toulet, et l'inévitable *Une nuit au Luxembourg* de Remy de Gourmont, auquel vous n'échapperez pas cette année ! Une jolie collection, ma foi, fort bien léchée. Éditions de l'Arbre vengeur, 15, rue Berthomé, 33400 TALENCE.

LE FRISSON ESTHETIQUE

Ce frisson, gourmontien d'origine, n'est pas qu'une revue ; c'est également une maison d'édition. Devrait être publié, à l'heure où vous nous lirez, *Mes étés à Brienne de Brigitte Émile-Zola* avec une préface d'ALAIN PAGÈS. Vous pouvez encore commander *Sixtine* de Remy de Gourmont (Nouvelle édition limitée, réalisée d'après l'édition originale (Savine, 1890), avec une postface de CHRISTIAN BUAT que nous saluons par la même occasion. et *Un cœur virginal* de Remy de Gourmont (encore et toujours), avec une postface de NICOLAS MALAIS. Éditions du Frisson Esthétique. 74, route de Coutances - 50180 Agneaux . Courriel : frissonesthetique@wanadoo.fr

LE CLOWN LYRIQUE

Nous parlions de NICOLAS MALAIS. Il n'est pas en reste dans le petit monde florissant de l'édition fin-de-siècle avec en projet pour juin 2008 la *Correspondance inédite d'André Gide avec Jean Royère*, préfacé parVincent Gogibu, et en novembre 2008, *Actualité de Remy de Gourmont*, un ouvrage collectif, dans la collection «Les Cahiers». Sinon, incroyable, chez le clown également, un Gourmont inédit et anarchiste, *Le Désarroi*. À la toute fin du XIXè siècle, dans un Paris secret, se préparent de sanglantes exactions anarchistes. Salèze, grand cérébral, financier occulte d'attentats, destructeur des valeurs morales et religieuses, manie la métaphore avec éclat – entre Blake, Dante et Maldoror– pour tenter d'attirer dans son monde extraordinaire et nihiliste la belle mais rétive Élise. Ésotérisme, anarchisme, paradis artificiels : tous les moyens semblent bons aux personnages du Désarroi pour « se délivrer de la chaîne des causes ». Qu'attendez-vous nom de dieu ! Éditions du Clown Lyrique 35 rue des BUSSYS 95600 EAUBONNE

LE LÉROT ÉDITEUR

Quel bonheur que de tenir entre ses mains un livre édité par JEAN PAUL LOUIS ; voyez quel soin apporté à la confection de l'ouvrage ! Et quel catalogue, de Jean Alabert à Zo d'Axa, en passant par Félix Fénéon, Mirbeau, Schnitzler, Lorrain, Hennique, Cladel et les autres. Mais c'est également Céline (avec la revue d'actualité célinienne) ou la formidable Revue d'Histoires Littéraires dirigée par nos infatigables JEAN-JACQUES LEFRÈRE et MICHEL PIERSSENS. Non, vraiment, vous ne pouvez pas passer à côté du Lérot. En préparation, Gus Bofa, *Chroniques du Crapouillot*, René-Pierre Clin, *Dictionnaire du Naturalisme*, Laurent Tailhade, *Quelques fantômes de jadis* et le *Journal* d'Aîné Rosny (1880-1892)... Du Lérot, éditeur, Les Usines Réunies, 16140 TUSSON.

STALKER

Une collection complète sur Nietzsche (Excelsior), le *Proudhon* de Sorel, *l'Amour sexuel* de Schopenhauer, Strinberg, Mendès, Nikolaus Lenau, Péladan, Ola Hannson, Iouri Olecha, Wagner, Genjiro Oshida, que de petits joyaux chez cet éditeur talentueux dont nous apprécions particulièrement la démarche : en plus de présenter de fort belles éditions de ces textes, le Stalker les met en ligne, sur son site qu'il enrichit par ailleurs de petites perles non éditées. Nous ne savons rien des prévisions du bougre qui les garde jalousement secrètes, mais nous ne lui en voulons point : qu'il se dépêche juste ! L'adresse : 6, place du président Mithouard, 75007 Paris. Le site ? http://www.stalker-editeur.com/

ÉDITIONS DU SANDRE

GUILLAUME ZORGBIBE des éditions du Sandre nous a confié qu'il comptait rééditer l'*Album Zutique* en fac-similé et avant cela, publier un recueil de *lettres à Emile Bernard de Huysmans, Bloy, Van Gogh, Redon et Bourges,* avec une préface de CAROLINE DE MULDER, ainsi que la correspondance de Beethoven. De belles perspectives pour cette petite maison d'édition qui propose de très jolis livres. Précisons qu'est paru en 2007, aux Editions du Sandre, JULES DE GAUTIER *Le Bovarysme. La psychologie dans l'oeuvre de Flaubert*, suivi d'une série d'études réunies et coordonnées par PER BUVIK.

M. H.-B. L..., à B...
Malgré les deux couvertures qu'a subies votre chienne à dix jours d'intervalles, je suis d'avis que les chiots qu'elle a mis à au monde le 29 mars sont du premier père. Mais je ne serais pas étonné qu'une dizaine de jours après, elle mette bas de nouveau un ou deux petits provenant du second père. Ces faits de superfétation ne sont pas rares et je vous serais bien reconnaissant de me prévenir si le fait se présentait : c'est toujours intéressant à noter.
N°641 11 avril 1897
L'éleveur, Pierre Mégnin

Mme de B..., à F.
Si vos poules andalouses prennent un jabot énorme, c'est qu'elles se bourrent de graines et que leur régime n'est pas assez varié ; elles doivent manger surtout de la verdure. Faute de salade, qui est rare à cette saison, on peut leur donner des branches ou des troncs de choux-fleurs communs maintenant, qu'on leur coupe en tous petits morceaux. Il faut leur donner aussi

REPONSE

Espèc' d'échappé d'saint-Sulpice,
Aboule un peu ton sal' caillou !
Mauvais Saint-Just en pain d'épice,
Je vais t'dir' ton fait, moi «voyou» :
Reluquez-moi c'pou d'séminaire,
C'méchant aztèque au coup tordu !
Si ça fait pas suer, cré tonnère !
Sors donc que j'te crève, eh ! vendu !

Montre-nous ton museau qu'on
l'giffle !
Voyez-vous c'fœtus sans bocal
Nous traiter d'»voyou», parc' qu'on
siffle
Ses méchants propos d'radical !
«Voyou» toi-même, avorton d'prêtre ;
Le peuple en a trop d'êtr' tondu ;
I'crch' sur ta bobin' de traître !
Sors donc que j'te crève, eh ! vendu !

Le seul «voyou» s'trouv' dans ta
ch'mise,
Dégoûtant' paillasse à soldats ;
Te livrant comme un' fille soumise,
T'as lâché l'peuple en vrai Judas.
À Boulang', pour dev'nir ministre,
Not' drapeau roug, tu l'as rendu !
Tu n'es qu'un p'tit gredin sinistre !
Sors donc que j'te crève, eh ! vendu

D'UN VOYOU

Espèc' de chéri d'cabitines,
Tu commenc's à nous fair' rager.
Content'-toi d'cirer les bottines
Du brav' général Boulanger.
«Enfant de chœur» de la Boulange
Accroupi, le derrièr' tendu,
Approche un peu ton nez qu'on
l'mange !
Sors donc que j'te crève, eh ! vendu !

Sois traquill', va t'es sur la liste !
Vienn' la Roug', tu n'y coup'ras point !
Effronté d'parjur' socialiste,
L'avenir te montre le poing !
Sans pitié, le peupl', pour qu'l'traître,
À la lanterne soit pendu
Viendra crier devant ta f'nêtre :
Sors donc que j'te crève, eh ! vendu !

JULES JOUY
(Réponse d'un «voyou», 1888)

des vers de terre, de petits escargots, des limaçons qui pullulent pendant et après les journées humides, si fréquentes par les temps actuels.
N°641 11 avril 1897
L'éleveur, Pierre Mégnin

M le comte de S... à Jonchery
Autopsie d'un canard carolin : mort d'une hémorragie interne provoquée par une violence extérieure, car il présentait la trace sur la peau, au flanc droit.
L'éleveur, N°645, 9 Mai 1897

M. M..., à Sourdeval.
L'affection des testicules de votre lapin anglais pourrait bien être le résultat d'un duel s'il cohabitait avec un autre lapin mâle : c'est toujours à ces organes qu'ils cherchent à s'atteindre et cela avec les pattes de derrière en se dressant l'un contre l'autre ; ils arrivent parfois à s'émaculer complètement. J'ai constaté ce fait particulièrement chez les lapins de garenne et les lièvres, dans des chasses bien gardées où ils avaient trop pullulé. Quoi qu'il en soit de

la cause, faites sur les testicules gonflés des lotions fréquentes d'eau contenant, en dissolution, de l'alun à 5 O/O et isolez le sujet en lui entrtenant une litière toujours bien sèche et propre.
L'éleveur, N°647, 23 Mai 1897.

Les gardiens de la paix, chargés de s'emparer des chiens errants, se plaignent, non sans raison, des difficultés et surtout des désagréments que leur occasionne cette chasse. Le chien a beau être l'ami de l'homme, il se rebiffe quelquefois quand on prétend lui passer, à lui, contribuable, une corde au cou pour le conduire à la Fourrière, c'est-à-dire à la mort.

Cet animal est fort méchant,
Quand on l'attaque, il se défend...

C'est sans doute pour cela que souvent les agents n'opèrent pas eux-mêmes et chargent de la corvée d'ignobles voyous, lesquels craignant eux aussi d'être mordus, respectent les chiens errants et volent de

Fragments

La corruption des moeurs, chez les filles de service, qui constitue aujourd'hui à Paris l'un des plus forts affluents de la prostitution clandestine, expose les maîtres aux plus grands dangers. Car, sans admettre la scélératesse même de ces filles, plus légères et imprudentes que criminelles, voici comment les malfaiteurs qui exploitent leurs vices en font les instruments inconscients de leur introduction dans les intérieurs pour y procéder an pillage par le vol : après son service, la domestique, rendue à sa pleine indépendance, sort clandestinement le soir grâce à la complaisance intéressée du concierge, et court à certains établissements publics, marchands de vins, cafés, bals, etc., hantés par ses pareilles, établissements que fréquentent aussi certains malfaiteurs pour s'y lier avec celles-ci, et d'où elle ne revient presque jamais seule. L'amant, admis à passer la nuit dans la chambre de la fille de service, profite des tendres épanchements de cet amour improvisé pour lui soustraire adroitement la clef de l'appartement de ses maîtres, qu'il remet, ensuite, à un complice qui survient au moment opportun et qui, après avoir nuitamment pénétré dans ledit appartement, le dévalise au grand ébahissement, le matin, après le départ de l'amant pour toujours éclipsé de la fille de service qui constate, mais trop tard, que l'amour n'a été qu'un moyen

ancillaires

de lui soustraire la clef et de commettre un méfait d'autant plus redoutable que son auteur est constamment placé, par la nécessite d'assurer son impunité, en cas de surprise, dans d'inévitables conditions de meurtres.

Bouniceau-Gesmon, *Domestiques et maîtres, ou sécurité de la famille à propos de crimes récents*, 1886

Le socialisme et les syndicats rouges, qui se sont attaqués à toutes les corporations et qui les ont toutes plus ou moins corrompues, s'acharnent très particulièrement contre les gens de maison, et si les ravages exercés par l'esprit révolutionnaire ne sont pas aussi grands parmi les domestiques que dans les autres professions, c'est cri partie au Genêt, aidé des Jaunes, qu'on le doit. Au Genêt nous opposons le langage du bon sens, de la raison, du progrès proprement dit, aux prédications de l'anarchie, de la violence et de la haine qui sont la spécialité des adeptes de la CGT.

Pierre BIÉTRY, Président des Jaunes de France, *Le Serviteur,* 14 octobre 1908.

préférence ceux qui -avec ou sans collier- prennent l'air sur les portes de leur demeure. Ils aiment même mieux les chiens avec collier, parce que le collier se vend à part.
Pour rétablir les choses dans leur état normal, on a songé à préserver les mains des agents et- ô comble de l'ironie- on leur donne des gants en « peau de chien ».
Paul de Bart, *L'éleveur,* n°655 18 juillet 1897

Les fauves et les serpents se chargent de diminuer la poupulation dans l'inde. D'après les statistiques qui viennent d'être publiées pour les provinces centrales, les serpents y ont tué, l'an dernier, 1133 personnes et les bêtes fauves ont fait 291 victimes. Les tigres sont, naturellement les plus meurtriers, puis viennent les loups dont la peau a été récemment mise à prix.
Paul de Bart, *L'éleveur,* N°663 12 septembre 1897

Un grand merci à celles et ceux qui ont accordé un chaleureux acceuil au premier numéro d'Amer, Eric Dussert et son somptueux Alamblog, Daniel et Chéribibi, Aurélie et Apatride, Histoires littéraires, Cynthia 3000, le Nietzsche news center, le Regard Moderne, les Amateurs de Remy de Gourmont, les Cahiers Octave Mirbeau, Fabula, librairie les 4 chemins...

Artisses, philosophes et chieurs d'encre

Le Père peinard
1er Novembre 1896

Ce qui m'a fait particulièrement suer, ces derniers temps, quand je blaguais avec les copains, c'est de voir qu'ils s'étaient emberlificotés de toute une espèce de philosophie, avec un tas de terminaisons en *isme*, et qu'ils discutaient là-dessus à n'en plus finir. Qu'est-ce qui arrive ? C'est qu'ils prennent, ceux-là, des gueules de dégoûtés ; parce qu'ils ont lu trois ou quatre bouquins, ils se figurent qu'ils sont au-dessus de notre pauvre planète, ils ne s'intéressent plus à rien, pour avoir l'air supérieur ; alors, ils se donnent des airs de gens qui sont revenus de tout, et ils se foutent du populo, qui ne comprend rien à leur fourbi.

Je ne gobe pas ça, nom de dieu!

D'abord, quelle sacrée rage d'aller foutre le nez dans toute cette cochonnerie de bouquins ? C'est pas que j'en veuille à l'instruction, au contraire. II y a de riches avantages à en tirer. Je comprends qu'on s'use les yeux sur les bouquins de physique, de chimie, ça peut servir à l'occasion ; y a de chouettes choses à s'appuyer aussi dans la poésie, littérature, etc., quand on a le temps.

Pour moi, je sais bien que, quand même je voudrais, je pourrais pas. Et, bon dieu ! ça m'enquiquine assez. C'est justement ce qu'y a de dégoûtant dans cette cochonne de société : qu'on s'esquinte au turbin toute la journée, et qu'après on ait tout juste la force de boulotter et de se foutre au pieu. Avec de la patience, et pour pas devenir une brute, j'arrive à m'appuyer tout juste les flanches du vieux gniaff, et les chouettes canetons des camaros. Encore, il faut que je prenne le temps sur les heures de roupillade.

J'en veux donc pas aux zigues qui ont le temps de bouquiner. Seulement, ce que je ne peux pas me faire entrer dans le siphon, c'est qu'y choisissent cette saloperie de bouquins, où il y a trente-six mille fantasmagories de raisonnements, à perte de vue, sur des pointes d'aiguilles ; ces sacrés flambeaux de philosophards, qu'ils aillent donc au diable ! A quoi que ça sert, sacré bon dieu ! de savoir si nous avons une âme, ou s'il y a là-haut - est-ce que je sais où ? - une espèce de vieux plein-de-truffes nommé Dieu ?

Tout ça, les copains, ne nous empêche pas de crever de faim dans

cette vieille garce de société ;et pendant que nous nous chicanons sur un tas de machines que nous ne comprenons pas, les singes et les gouvernants ramassent la belle galette, ils font des enfants qui, comme eux, seront gros et gras, et ils se frottent les mains en disant : « Allons ! il y aura encore d'heureux jours pour la vieille exploitance ! »

J'ai vu dans les canetons des copains qui demandaient à lire des bouquins absolument baroques ; comme je pouvais pas retenir ces sacrés noms, j'en ai pris note, c'est Wundt, Büchner, un tas de blazes alboches à coucher dehors, Kant, Spinoza, et une trifouillée d'autres pareils. De quoi qu'y jabotent, tous ces pays ? J'ai reluqué les titres de leurs bouquins : *Force et matière, Critique de la raison pure, l'Ethique, L'Unique et sa propriété, la Monadologie.* Est-ce que je sais encore ?

Je me figurais qu'y devait y avoir un tas de choses épastrouillantes là-dedans pour que les copains y foutent leur blair. J'ai essayé, moi aussi, d'en lire un, mais dès la première page, j'ai envoyé le bouquin au diable, en constatant que je me creusais la cervelle, au point d'en devenir fou. Alors, je me suis dit « C'est toi qui n'es qu'une pochetée, encaisse et n'en parlons plus. »

Pour en avoir le coeur net, j'ai été trouver un copain qui connaît tout ce fourbi-là : c'est ce qu'on appelle un puits de science, un type qui reste vissé dans sa fume et qui est devenu myope à force de s'aligner des in-folios. Le copain, d'ailleurs, est un chic type, qui gobe le chambardement et la Sociale. Quand il écrit des flanches, c'est quelque chose de torché !

Je lui ai demandé ce que c'était que tous ces bouquins réclamés par les camaros, il s'est foutu à se tordre: « Mais, qu'y m'a dit, c'est pas possible, ils veulent s'appuyer tout ça ? ils ne sont pas foutus, les pauvres bougres, d'y comprendre un mot ».

Alors, il m'a expliqué ce que c'était que tout ce fourbi il faut avoir étudié pendant des masses d'années, pour pouvoir seulement aborder de pareils flambeaux. Kant est un sacré bonhomme qui écrit avec toutes sortes de mots épouvantables ; il faut un dictionnaire spécial pour pouvoir le lire. Spinoza, qu'un copain voulait s'appuyer, est encore un autre pistolet qui jabotait en lapin, et démontrait un tas de machines dont je me fous comme de l'an quarante. J'ai pas bien retenu tout ce que m'a raconté le copain, seulement ce que je sais, c'est que toutes les cochonneries incompréhensibles qu'ils empilent

dans leurs flambeaux, ne peuvent pas plus nous servir qu'un pet à éclairer le monde. C'est jamais ça, nom de dieu, qui nous foutra des souliers aux pieds et des biftecks dans le ventre !

Pour moi, toutes ces machines-là sont des raffineries de bourgeois qui ne savent pas à quoi passer leur temps. Alors, au lieu de jouer au billard, ils cherchaient quelle pouvait bien être la substance du monde ? La substance, nom de dieu, je m'en fous, seulement ce que je sais, c'est que la sale bidoche que nous boulottons n'est guère substantielle !

Et puis, y paraît que ces bonshommes-là s'engueulent tous les uns les autres. Y en a pas un qui laisse debout ce que les autres ont mis des masses d'années à construire. II abattent et ils reconstruisent éternellement, c'est toujours tout à refaire, ce sacré truc ; donc y a jamais rien de fait et y faut être un brin loufoque pour s'y appliquer.

Ça ressemble aux tas de sable que les mioches s'amusent à faire. Nom de dieu ! les prolos ne sont pourtant pas des gosses !

Laissons tout ça aux bourgeois, les copains ! De ceux-là, y en a des jeunes qui ne savent pas quoi faire, ils se tournent les pouces, ils ruminent toute cette saloperie, quand ils ne se masturbent pas devant leur glace. Oui, tout ça sont des passe-temps de vannés, et pas de bons bougres ! Laissons de côté toute la racaille des philosopheurs et des décadents, qui empestent les prolos partout où ils passent. Leurs sales manies de types vidés ne doivent pas nous faire envie. Le populo a le sang jeune, sacré bon dieu ! Malgré toute la charognerie de la vie qu'il mène, il a la peau dure ; il ne faut pas qu'il chope de son plein gré toutes les véroles et toutes les pourritures des bourgeois.

Assez de penseurs, d'aristos et d'artistes de tout acabit !

Je parle pas des chouettes copains qui nous donnent de riches coups de main de temps à autre, et qui sont, eux, toujours avec le populo, mais des jeunes cochons pourris d'orgueil, de, ces sacrés joueurs de flûtes, bons tout au plus à faire des motifs de pendules, qui parlent de tours d'ivoire, et crachent sur le populo. Grand merci, les messieurs, nous avons soupé de votre fiole et toute l'anarchie que vous faites, en chambre, à vos moments perdus, ne donnera plus le change aux bons bougres.

Est-ce pas, les copains ?

LE BON FIEU

ILLUSTRATIONS

Un grand merci à Mïrka Lugosi, Ellénore Lemattre, Ulrike Uhlig,
Sébastien Fantini, Jean-Claude Claeys
J.P. Bourgeron et Céline Beaudet pour leur participation.

Quasimodog, SÉBASTIEN FANTINI, Couverture et p.168
Jack the ripper, JEAN-CLAUDE CLAEYS p.4
Un sale travail, JEAN-CLAUDE CLAEYS p.24
Dienerschaft, ULRIKE UHLIG p.80
Méchante, ELLENORE LEMATTRE p.88
Le Malaise enchanté, MIRKA LUGOSI p.76-174
La panoplie, MIRKA LUGOSI p.79
Trois filles de leur mère, GEORGES PICHARD, p.39-153-178
Les Bonnes, Anonyme, Coll. J.P BOURGERON p.55-98-110
Les Milieux libres, cartes postales, CÉLINE BEAUDET
Dictionnaire Vétérinaire, p.42-128
Revue *Bizarre*, p.113-121-148-165
Et beaucoup d'anonymes...

«En vie en guerre
mort en paix»
J.L. Costes, *Grand-père*, Fayard, 2006

«1° l'homme est une bête stupide et méchante
2° la justice est une infâmie
3° l'amour est une cochonnerie
4° Dieu est une chimère»
Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*.1888

Amer #2
Marie L. absente mais présente
Lolita M'Gouni, Emily s. Apter, Mademoiselle Anonyme,
Marie-Laure Dagoit, Jean-Marc Delpech, Stéphane Beau,
Ian Geay, Peter Singer

Suggestions, interventions, contact :
zamdatala@hotmail.com
http://zamdatala.net/

Prochain numéro
Coeur
Un jour, peut-être

Je suis quelqu'un de soumis à partir du moment où je décide à quoi je veux me soumettre. C'est une autre manière de dominer.
Béatrice Dalle. *Libération*

Revue pédophile, chomeuse et consanguine,
éditée par les bons soins des Ames d'Atala,

ISBN :
2-914851-06-05

Dépôt Légal : Mai 2008
Imprimé sur les presses rutilantes de France Quercy
à Cahors, quelque part dans le Sud.
Copyleft

Le Code de propriété intellectuelle nous emmerde. Conséquemment,
nous emmerdons le Code de la propriété intellectuelle.